



B 1663  
*Les Faux-Nez à Paris!*

Quatre mois après sa rentrée en scène et l'ouverture de son théâtre de poche lausannois, la jeune compagnie des Faux-Nez remporte déjà un succès d'ordre international, puisqu'elle vient d'être engagée pour trois mois dans un théâtre parisien réputé, et dans deux des cabarets les plus célèbres de la capitale, où Béatrice Moulin (notre photo) présentera les chansons que chacun a entendues sur les ondes. (Voir notre reportage dans ce numéro)



**N° 35**

PRIX 50 CT.

LAUSANNE  
XXXIII<sup>e</sup> ANNÉE  
27 AOUT 1953  
FRANCE FR. 55  
ITALIE LIRE 120

La reproduction des textes, illustrations et cartes est interdite, sauf accord formel avec la Rédaction



Jacques Guhl et Charles Apothéloz dans « Zig Zag Zoug », scénario policier des Faux-Nez. Décor de Jacques Clavel. (Photo Dupuis, Lausanne)

## Les Faux-Nez prennent la route

La dernière soirée de la saison venait de se terminer. Le public, très chaleureux, nous avait souhaité d'heureuses vacances. Un monsieur s'avance, nous salue courtoisement, dit quelques mots, et bing! plus de vacances. Pas question. Pourtant, ce fut l'enthousiasme : les Faux-Nez étaient engagés dans un célèbre théâtre parisien, où ils passeraient trois mois de l'hiver. Pour tout vous dire, personne n'a chômé aux Faux-Nez pendant l'été : mise sur pied de deux compagnies, l'une pour Paris, l'autre pour Lausanne, distribution nouvelle des spectacles montés et nouvelles répétitions, mise en travail de neuf pièces inconnues de nous, de quatorze décors, transformations et aménagement de nouveaux locaux, et pour corser la migraine : rédaction du budget d'hiver... et recherche de fonds.

Bref, la saison va s'ouvrir. En septembre, toute la troupe sur le plateau dans une revue de Jean-Pierre Moulin et Frank Jottrand, et un grand succès d'André Roussin : *L'Etranger au théâtre*. Début octobre : départ pour Paris avec *Un Mot pour un Autre*, de Jean Tardieu, *Les Fredaines de monsieur Punch*, *L'Histoire de monsieur Jabot*, d'après Rodolphe Toepffer, et *Le Miroir paradoxal*, de Jacques Guhl ; relève brillante de l'avant-garde du théâtre contemporain, avec la célèbre troupe parisienne du Théâtre de Babylone, dans des pièces de Kafka, Strindberg et Adamov. Les Faux-Nez lausannois présenteront en fin octobre et novembre *Sisyphus et la Mort*,

de Robert Merle, *Escorial*, de Ghelderode, *Oui et Non*, d'un auteur lausannois encore inconnu, relevés par les Comédiens de l'Etoile, venus de Bordeaux avec un répertoire de grande qualité, et des troupes romandes de Genève, Neuchâtel et Vevey. En décembre, Gilles et Albert Urfer, accompagnés par quelques vedettes du célèbre cabaret parisien.

Dès le début de janvier, les Faux-Nez, à nouveau au complet, seront seuls à l'affiche pour trois mois, avec *La Parodie*, ce chef-d'œuvre d'Adamov, *La Cantatrice chauve*, de Ionesco, *Ubu Roi*, d'Alfred Jarry, *Hamlet*, d'après la célèbre moralité de Jules Laforgue ; une pièce inédite de Jean Tardieu ; une création : *Napoléon Tropicain*, de Jacques Guhl ; *L'Affaire Touffard*, une adaptation Faux-Nez d'une nouvelle policière de Marcel Aymé ; une parodie de la tragédie voltairienne du répertoire de la comédie italienne ; un Prévert et *L'Ecole des veuves*, de Jean Cocteau, inspirée d'un conte fameux de Pétrone. Après quoi, une grande surprise avec Jack Rollan en tête d'affiche, dans une super-production historique de sa composition.

Et après? Et après? direz-vous. Après, ce sera la prison pour dettes de votre serviteur, la maison de repos pour les moins solides d'entre nous, et pour les autres la relâche de Pâques (dix heures de répétitions par jour).

Charles APOTHELOZ.



Yvan Dalain a photographié Armand Abplanalp alors qu'il interprétait « Un Mot pour un Autre », de Jean Tardieu. ▽

# Le haut-commissaire Malcolm John Macdonald

## le plus fort adversaire de Mao Tsé en Asie du Sud-Est

Tout comme le nom de MacArthur représentait pour des millions de Japonais l'amabilité occidentale opposée au goût de conquêtes communiste, le nom de Malcolm Macdonald représente depuis nombre d'années, et de plus en plus, une possibilité d'entente entre l'Est et l'Ouest. Malcolm Macdonald occupe, en qualité de haut-commissaire britannique, un emploi qui, jusqu'à lui, n'avait qu'un caractère purement représentatif. Aujourd'hui, Macdonald est pourtant l'Européen le plus populaire de l'Asie du Sud-Est et aussi l'adversaire le plus redoutable de Mao Tsé. Il est, dans la lutte contre le communisme, un facteur spirituel plus agissant que l'argent et les canons.

LA RÉDACTION

Depuis cinq ans, un petit Ecossois mince, le front haut, les tempes grisonnantes, souriant et d'aspect modeste, joue dans la politique anglaise en Asie un rôle des plus importants. Quand, en 1948, Malcolm Macdonald s'installa dans la villa du sultan de Johore, sur le « Bukit Serene », son titre de haut-commissaire de Sa Majesté en Asie du Sud-Est n'était pas plus important que ceux auxquels il était parvenu : sous-secrétaire d'Etat pour les dominions, ministre de la Santé dans le premier cabinet de guerre Churchill, haut-commissaire britannique au Canada.

### C'est tout simplement un scandale...

En dépit du brillant de sa carrière, sa nomination n'apporta guère d'espoirs dans les milieux de diplomates et la société anglaise de Singapour. En qualité de diplomate, lui-même n'avait guère de crédit. De plus, il concevait les obligations de sa charge d'une manière qui bousculait les Blancs au point que ce ne fut bientôt qu'un chœur unanime : « C'est tout simplement un scandale!... » Ses idées, dont pour personne il ne faisait mystère, étaient à peu près celles-ci : « Il est urgent de tenter d'établir une absolue égalité entre Asiatiques et Européens. Le complexe d'infériorité des Asiatiques et les prétentions qu'il éveille chez les dirigeants communistes et nationalistes ne peuvent être contrebalancés que par cette stricte égalité. Le nationalisme asiatique, quand il fait preuve comme aujourd'hui de tendances nettement antieuropéennes, est un obstacle à tout projet d'union entre l'Est et l'Ouest ».

Puis Malcolm J. Macdonald passa à l'action. Plutôt que de fréquenter un club obligatoirement fermé aux indigènes, il fonda son propre club, l'« Island Club of Singapore », ouvert à chacun, quelle que soit la couleur de sa peau. Il ne cultiva pas la « splendid isolation » mais noua des relations avec les gens de couleur influents, laissa au public libre accès dans le parc splendide de « Bukit Serene », si bien que, malgré la présence d'un écriteau portant cette inscription : « Privé », Chinois et Malais ne se font pas faute de faire visiter à leurs parents de la campagne la résidence du haut-commissaire. Il y eut un premier scandale officiel quand Macdonald accepta d'assister à la noce de son cuisinier chinois. Macdonald riposta le jour où le célèbre club de Kuala-Lumpur déclina une invitation à une réception à laquelle avait été convié le sultan de Selangor. Pour le « Times » même, le fait dépassait la mesure. Direction et statuts du club, tout fut changé. Macdonald venait de remporter sa première victoire. Il ne devait pas s'arrêter en si bonne voie. Son emploi représentatif, il le transforma en une sorte de passerelle de commandement pour la politique anglaise en Asie du Sud-Est. Elle s'étagea alors dans la voie du rapprochement.

### Porteur d'un nouveau message

Infatigable travailleur, les voyages-éclair qu'entreprit Macdonald à titre privé ou en tournées officielles et qui, en l'espace de six mois, l'ont mené à travers Siam, Japon, Indochine et jusqu'à Hong-kong n'auraient pas eu un tel retentissement s'il n'avait entrepris de convaincre par là le monde qu'il prenait absolument au sérieux l'établissement de l'égalité des droits entre Asiatiques et Européens, qu'il n'était pas là que pour le prestige mais bien à titre de messager de conciliation. Alors se

produisit le miracle : on le crut ! Dans toute l'Asie du Sud-Est, il devint populaire plus que ne l'avait été, avant lui, aucun Blanc.

### En bras de chemise, cela va mieux...

L'esprit de répartie de Macdonald et son humour ont fait pour sa réussite autant que son inépuisable capacité de travail. Quand, en 1948, les communistes malais prirent le maquis, le gouvernement décréta l'état d'alerte et Macdonald parla à la radio : « Je parle ce soir, dit-il, au nom du haut-commissaire de la République soviétique malaise qui, en raison des circonstances, n'a pu venir lui-même ». Ces simples mots rompirent la tension qui régnait dans le pays. Mais il y avait à lutter encore, à ouvrir une troisième voie entre l'impérialisme colonial et le communisme ou le nationalisme. Il y avait à reléguer les anciens signes de la domination, à commencer modestement par l'habit de rigueur. Le 14 juillet 1952, Macdonald téléphona à son ami, le consul général de France à Singapour, André Guibaut : « J'aimerais beaucoup venir à votre fête nationale en manches de chemise. Me feriez-vous le plaisir de renoncer au smoking ? Oui ? C'est magnifique ! Nous allons prendre ce soir une deuxième Bastille ! » Ce geste fit école. Avec l'habit de soirée s'évanouit beaucoup de l'orgueil racial et, qui plus est, les agents de Mao Tsé pâtirent de sa disparition autant que les impérialistes de l'ancienne école.

« Ma politique, dit le haut-commissaire, veut réaliser ce que déjà l'Ouest a estimé juste.



Le haut-commissaire Malcolm J. Macdonald, fils de Ramsay Macdonald, a 52 ans. Malgré une carrière politique brillante qui l'a mis au rang des plus hautes personnalités britanniques, il est resté simple et naturel et préfère le travail en bras de chemise à l'habit de soirée.

Nous devons donner aux peuples asiatiques leur indépendance en même temps que les ouvrir à une vie nouvelle. Ces deux buts exigent nos efforts les plus assidus. Nous ne devons pas oublier, en effet, que la seule indépendance nationale ne suffit pas à créer cette atmosphère de liberté dans laquelle seule est possible une coopération internationale, condition essentielle d'existence pour l'Est et pour l'Ouest. »

Le haut-commissaire Malcolm John Mac-

donald, ce diplomate de l'entente entre l'Est et l'Ouest, est aussi un merveilleux écrivain. Il a publié un remarquable ouvrage sur les oiseaux, un second sur la vie dans la région arctique. Avant tout, cependant, il a inscrit son nom dans l'histoire de l'Asie du Sud-Est. Contre Mao Tsé, il s'est révélé plus fort que des bataillons car il a créé des bases toutes nouvelles pour un accord entre l'Orient et l'Occident. Il a fait naître la confiance envers l'homme blanc, ami et champion des Asiatiques.



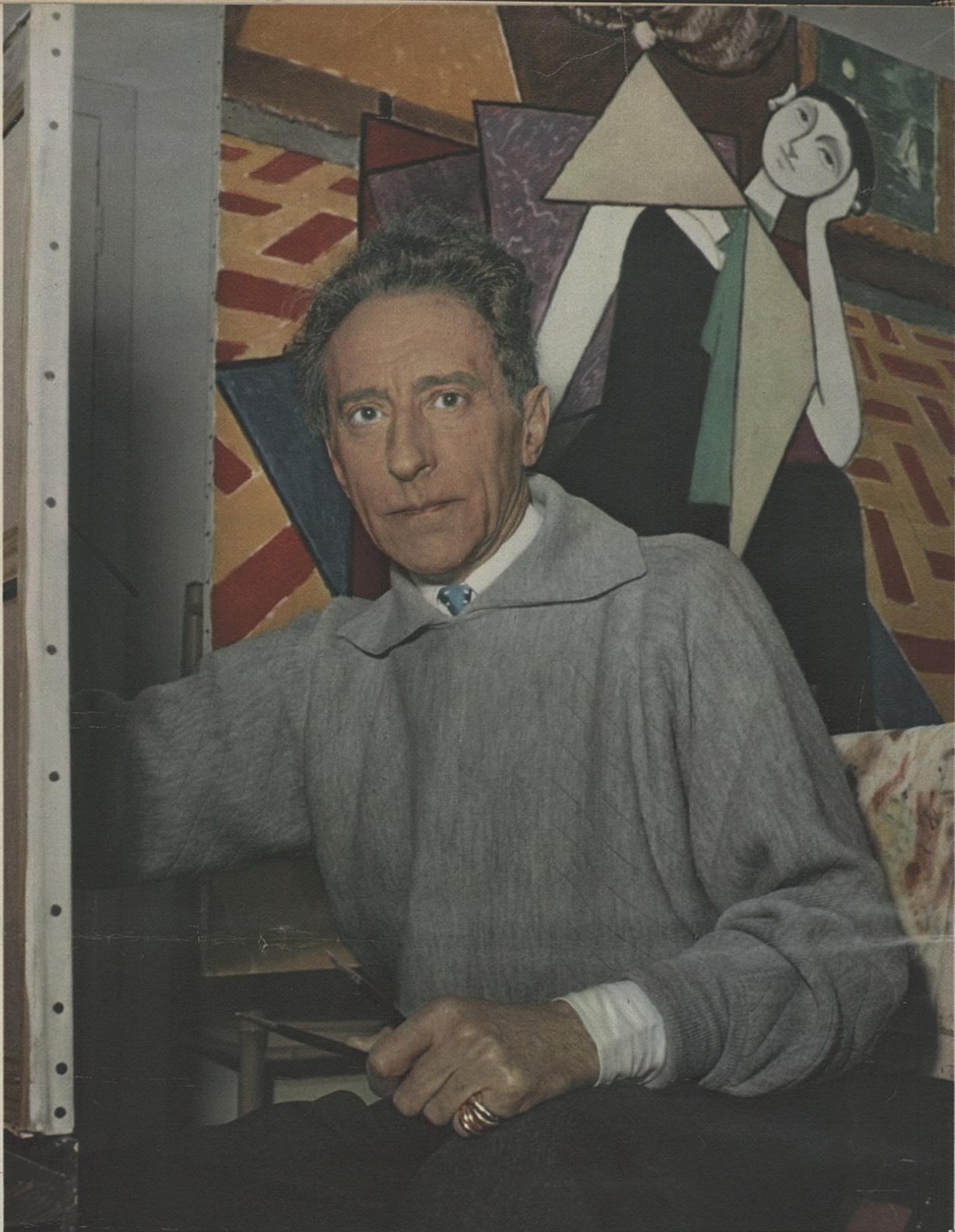
A l'« Island Club of Singapore », plus de barrière raciale. Quelle révolution ! Le haut-commissaire se livre ici à d'innocents jeux de société avec des indigènes, membres du club.

POÈTE ET PEINTRE:

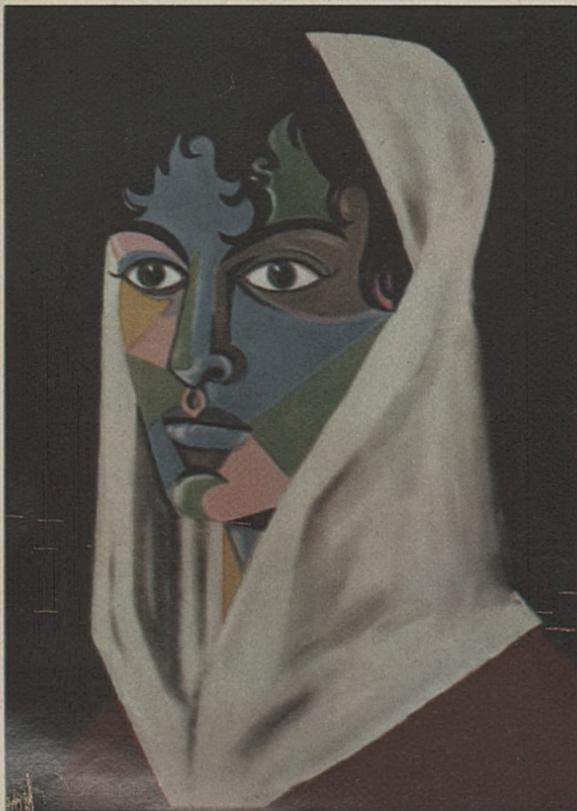
# COCTEAU

La galerie d'art de la ville de Nice a abrité une exposition qui mérite de trouver sa place dans les annales des grandes expositions. De toute la Côte d'Azur, de Paris, les amateurs d'art s'y sont pressés en foule. La raison? Les œuvres qui la composaient paraissent pour la première fois à la vue du public. Et c'était aussi la dernière. Ainsi en avait décidé l'artiste. Mais la plus grande force d'attraction, dans tout cela, c'est que les toiles n'étaient pas œuvre de peintre mais bien d'écrivain: Jean Cocteau, poète, romancier, dramaturge, musicien, compositeur de ballets, metteur en scène de films, dessinateur; Jean Cocteau, génie universel, une des personnalités les plus marquantes de son pays et, sans doute, de l'étranger. Ses œuvres sont des événements artistiques. Film, ballet, théâtre de son cru sont encensés des uns pour recevoir des autres les critiques les plus exacerbées.

L'artiste, qui compte aujourd'hui 63 ans, peut citer parmi ses amis intimes l'élite spirituelle de ces trente dernières années: Rostand, Proust, Anna de Noailles, Picasso, Cendrars, Stravinsky, Milhaud, Christian Bérard.



Jean Cocteau dans son atelier, au Cap-Ferrat. Il exprime dans ses toiles comme dans ses poèmes sa forte personnalité. Style et assemblage des couleurs sont très inattendus. Sa peinture saurait difficilement se comparer à celle d'autres artistes. Elle use de thèmes plus ou moins semblables à ceux qu'il a développés dans ses livres.



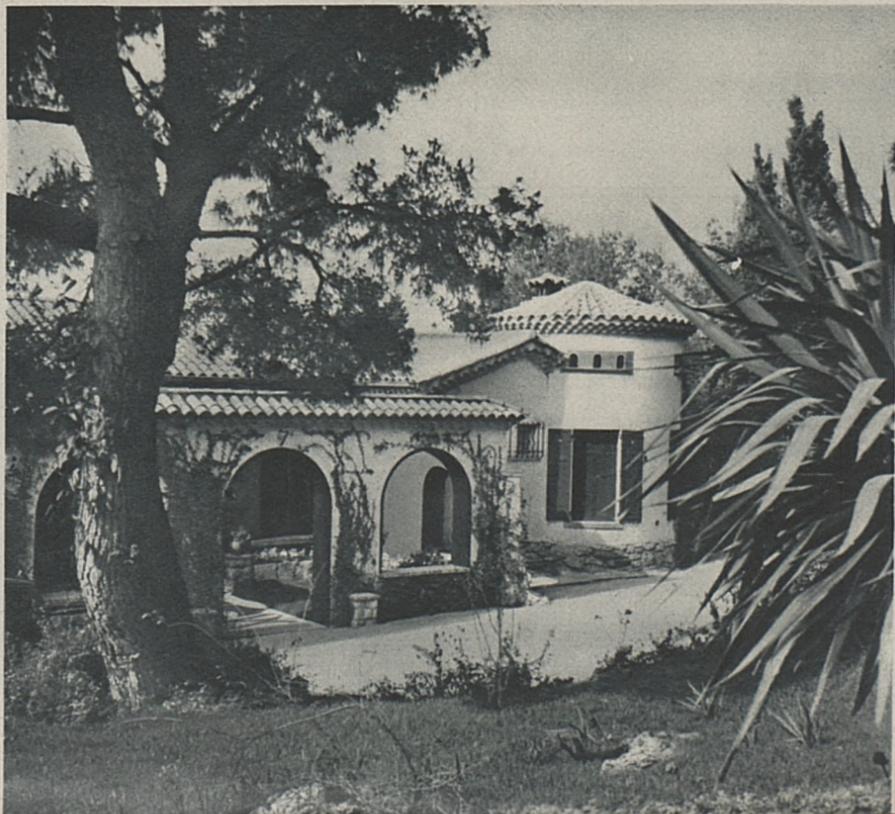
Une réalisation très admirée à l'exposition de Cocteau à Nice: Portrait de Mme W.

4

Il a comme antagoniste, à la face du monde, le poète chrétien Claudel avec lequel il fut longtemps lié. Nombre d'artistes étaient également ses collaborateurs. A 16 ans, Cocteau écrit ses premiers poèmes qui parurent sous le titre de: « La Lampe merveilleuse d'Aladin ». Déjà alors il dessinait. Il a illustré la plupart de ses livres. Il y a deux ans, il se mit à la peinture. Ses toiles, composées pour son seul plaisir, ont suscité un enthousiasme immense parmi ses amis. Tous l'ont pressé de faire une exposition. « Dix jours et jamais plus! » y mit-il comme condition. « Je suis poète et je ne voudrais pas faire concurrence aux peintres. »

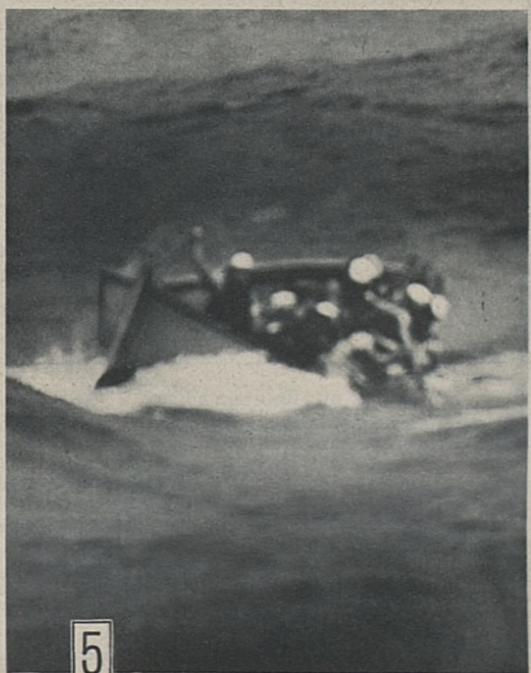
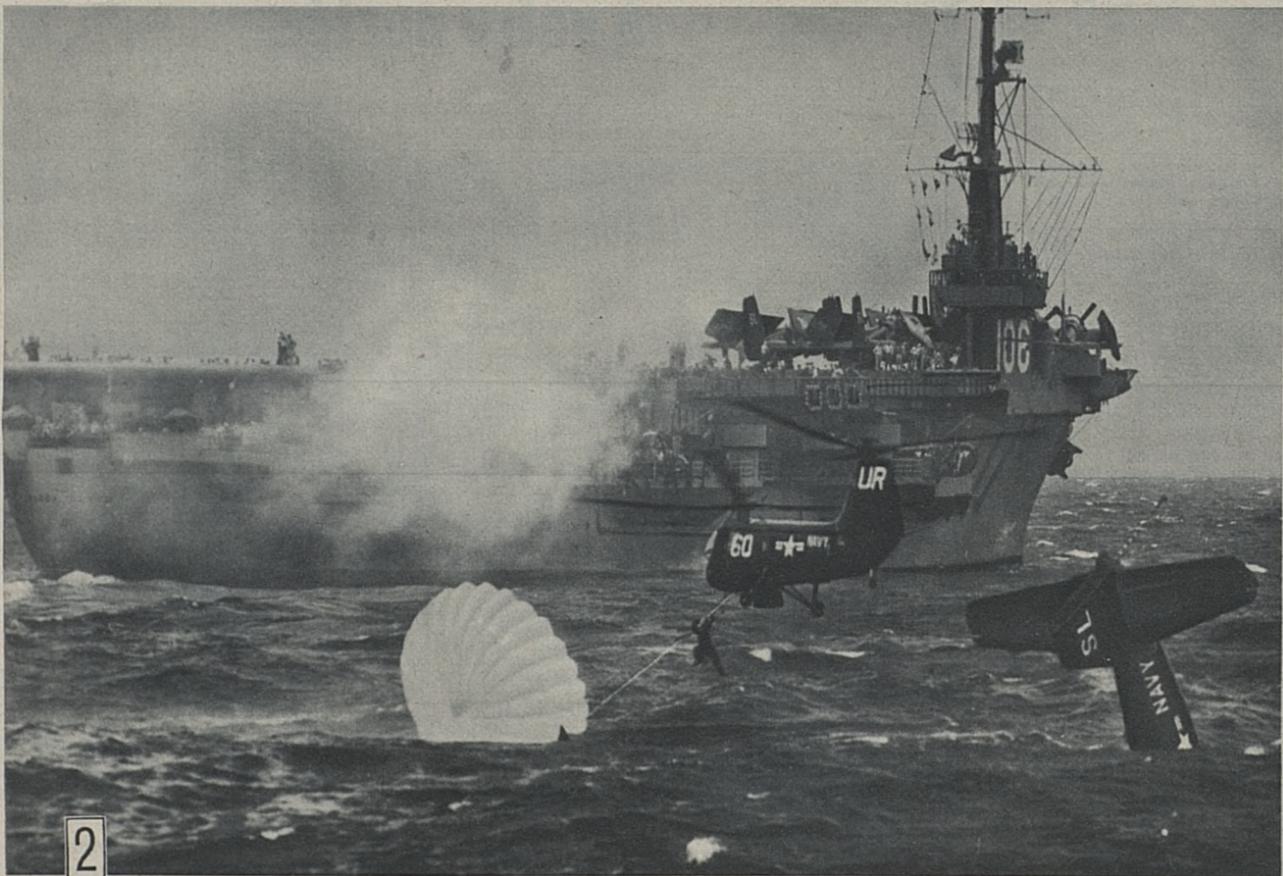
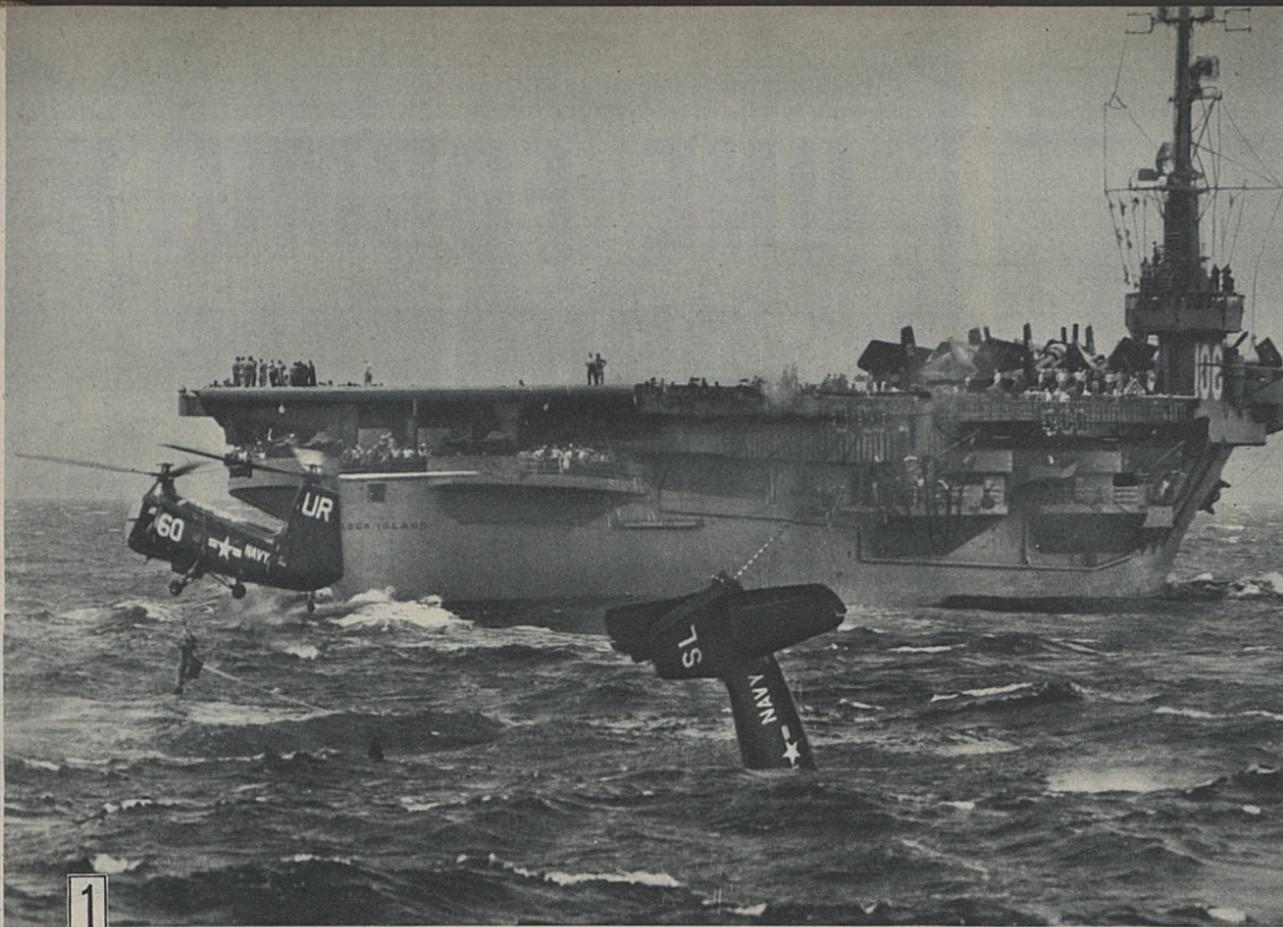
Paul ALMASY.

Le poète-peintre Jean Cocteau est depuis des années l'hôte de cette villa, sur la Riviera française. Il y travaille souvent des heures d'affilée.



# SAUVÉ MALGRÉ SON PARACHUTE

Cette brève aventure, qui faillit mal tourner pour l'enseigne E. H. Barry, pilote de la marine américaine, a pu être photographiée dans toutes ses phases par un reporter placé sur un navire voisin. Au cours d'un exercice d'entraînement, un « Guardian » piqua dans les flots aussitôt après avoir décollé du porte-avions « Carrier Block Island ». Tandis que l'appareil s'enfonçait lentement, le pilote réussit à se dégager et à saisir l'amarre de sauvetage que lui tendait un hélicoptère (1). Tout semblait aller pour le mieux, lorsque le parachute du rescapé s'ouvrit inopinément (2), ce qui rendit périlleuses les manœuvres de l'hélicoptère. Le malheureux pilote dut lâcher prise et se résoudre à un nouveau bain forcé (3). Tout en nageant, il tenta de se dégager du gênant parachute (4) lorsqu'un canot détaché d'un torpilleur du convoi réussit à s'approcher de lui et à le sortir — cette fois définitivement — de cette mer agitée (5).





Soleil et joie de vivre au bord des lacs bleus  
et dans les vallées romantiques

## LUGANO

Que vous désiriez jouir de vos vacances ou que vous aimiez les distractions, Lugano comble vos désirs : excursions par rail, funiculaires ou par bateau. Plages ouvertes jusqu'en octobre. Concerts au parc municipal. Kursaal, dancings, golf, tennis, voile.

29/30 août : Cyclisme, championnat du monde sur route.  
3-18 octobre : Foire suisse de Lugano.  
4 octobre : Cortège de la Fête des Vendanges.

## LOCARNO

La charmante cité-jardin au bord du lac Majeur vous attend sous un ciel toujours bleu, parée de tous les attraits de l'automne. Principales attractions : la plage magnifique, les promenades le long du lac, le casino, la Piazza Grande avec ses boutiques attirantes. Les possibilités de sport sont illimitées.

Les attractions de la saison d'automne :

1. Le nouveau téléphérique Locarno-Orselina-Cardada (1350 m.).
2. Le nouveau téléphérique au Centovalli : Intragna-Costa (637 m.).
3. « Freccia d'Oro », le bateau le plus rapide du monde.
4. Voyages combinés en Flèche rouge, en bateau et car postal.
5. Exposition de l'art populaire tessinois au Château de Locarno.

## ASCONA

Le Quartier Latin de la Suisse

Semaines Musicales : 23 août-28 septembre.

Orchestre de professeurs de la Scala de Milan - Orchestre RSI - W. Gieseking - Chorale de la Cathédrale de Strasbourg - Victoria de Los Angeles - Otmar Nussio - R. F. Denzler - A. B. Michelangeli - Carl Schuricht - Elisabeth Schwarzkopf - Yehudi Menuhin.

Exposition d'art Moderne sur les îles de Brissago.  
Régates Internationales à Voile - Fêtes sur le lac.

## BRISSAGO

Jouissez des belles journées d'automne au Tessin. Centre idéal pour excursions en bateau ou en voiture, magnifiques promenades. — Point de départ pour les îles de Brissago.

## LA LEVENTINA

La vallée du Haut-Tessin - Paysage alpestre - Lacs - Flora - Excursions - Promenades - Maisons accueillantes.  
Airolo (val Bedretto) - Ambri-Piotta (lac Ritom)  
Rodi-Fiesso (Dalpe) - Faido

Visitez et séjournez sur la

## COLLINA D'ORO

près de Lugano. Magnifique panorama et belles promenades, 25 km. de sentiers pourvus de nombreux guides et bancs, entretenus par la « Pro Collina d'Oro et environs », Montagnola.

Renseignements et prospectus auprès des sociétés de développement  
ci-dessus et de tous les bureaux de voyages.

# UNE FORMULE ORIGINALE DE VACANCES SPORTIVES

L'Italie, la Grèce, la Yougoslavie  
à votre portée



A l'entrée du village de toile de Betchitchi, au Monténégro, une grande affiche prévient les passants, en caractère cyrilliques, que l'entrée est interdite aux personnes n'appartenant pas au club.

Il est professeur de mathématiques à La Chaux-de-Fonds. Il a trente ans. Il est marié. Comme chaque année et pour lui comme pour beaucoup, la question des vacances s'est posée dès le printemps, dominée par les spéculations budgétaires. La mer, la montagne, le sport, le « farniente », le dépaysement, le grand tourisme, comment accommoder tous ces désirs avec les revenus d'un honnête chrétien ? Il a bien sûr entendu parler des innombrables associations de campeurs et villages de toiles qui pullulent depuis quelques années. Mais il est méfiant : toutes ces organisations ne sont pas également recommandables. C'est alors que des amis l'ont présenté au Club Méditerranée, dont le siège est à Paris, et qui compte déjà cent cinquante membres suisses avec secrétariat à Genève. Ce club fondé par un Belge a trois ans d'expérience et dix-sept mille adhérents enthousiastes recrutés en France, en Belgique, en Angleterre et dans notre pays. Il offre pour une somme dérisoire un choix de séjours sur les plages de trois pays méditerranéens : l'île d'Elbe avec sa tranquillité et sa sécurité pro-

pice aux enfants ; le golfe de Baratti, près de Piombino, avec excursions à Rome, Naples, Pompéi, Amalfi, Capri ; Corfou avec le séduisant circuit Athènes, Delphes, Mycènes, Corinthe ; enfin Betchitchi, le dernier-né des villages du club, au Monténégro. Tous ces villages ont été installés par le club à l'écart de toute agglomération selon la fameuse formule « polynésienne » : soleil, sport, excursions, repos à volonté, les contraintes d'une vie collective réduites au minimum, la liberté de chacun étant naturellement limitée par la bienséance et par le respect dû aux coutumes des populations indigènes. On dort trois par trois (sauf si l'on vient en famille) sous la tente confortable meublée de lits de camp et de paillasses. D'excellents repas (ces villages ont des chefs de cuisine français) sont servis par un nombreux personnel à l'ombre des oliviers où sont dressées des tables de huit personnes. Et pour ceux qui ne sauraient se passer de ces distractions (ils sont nombreux), on n'a pas oublié le bar où l'on sert à peu près tous les rafraîchissements, apéritifs et digestifs, ni la piste de danse, ni



M. et Mme Boss, lui professeur de mathématiques, elle Parisienne de naissance, s'apprêtent à quitter la Métropole horlogère.



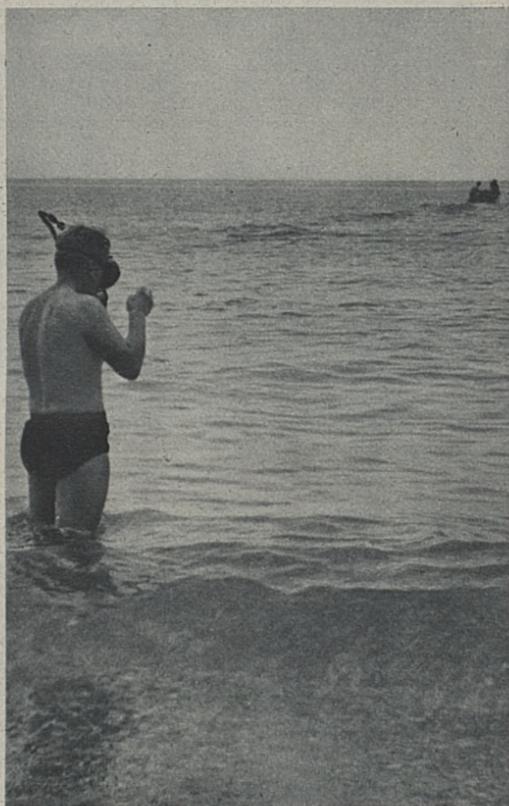
Escale à Venise où le couple explore les lagunes et enrichit l'album des vacances d'un instantané pris au milieu des vieilles pierres de Torcello.



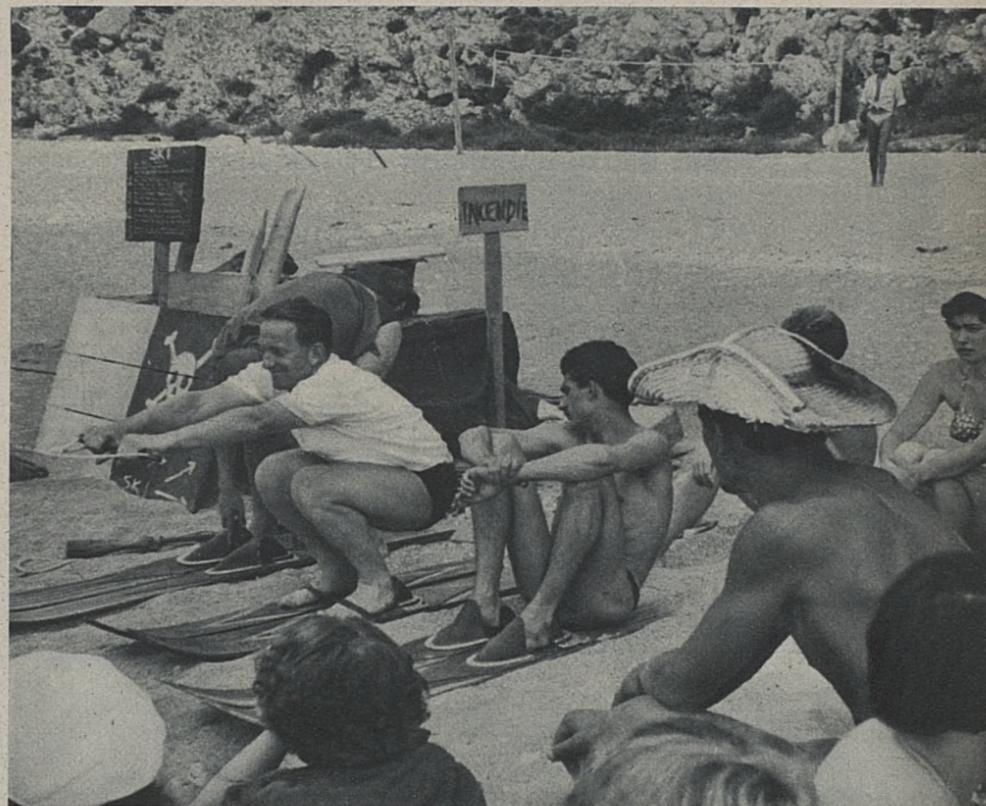
A bord du «Vladimir Nasor», courrier de l'Adriatique, le gaillard d'avant est réservé chaque semaine aux passagers du Club Méditerranée.



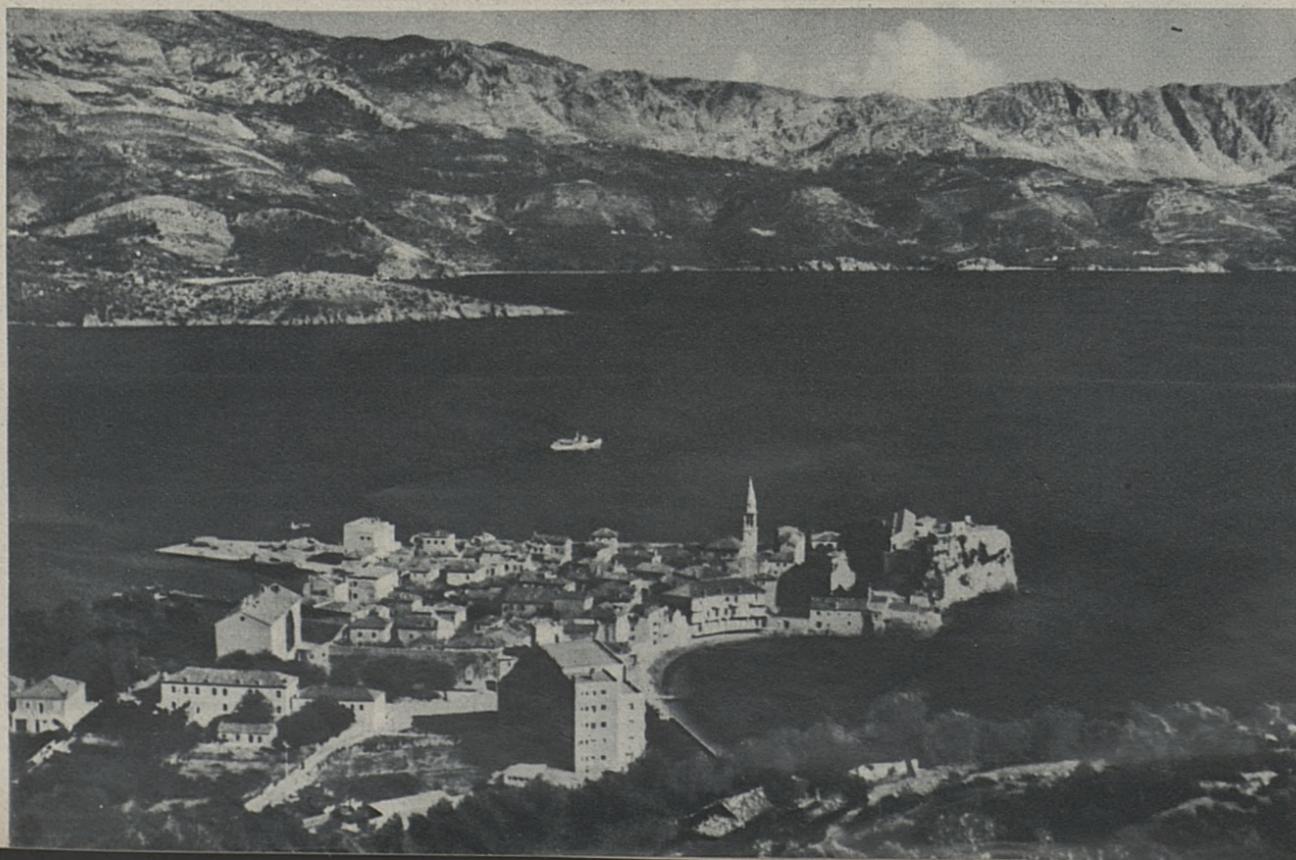
Deux jours de croisière interrompus par de pittoresques escales. Le navire vient d'entrer en rade de Dubrovnik; le grand dépaysement commence.



Jean-Paul Boss va faire ses premières brasses sous l'eau. Aux expéditions de chasse sous-marine organisées par le club, il préfère les découvertes pacifiques et individuelles.



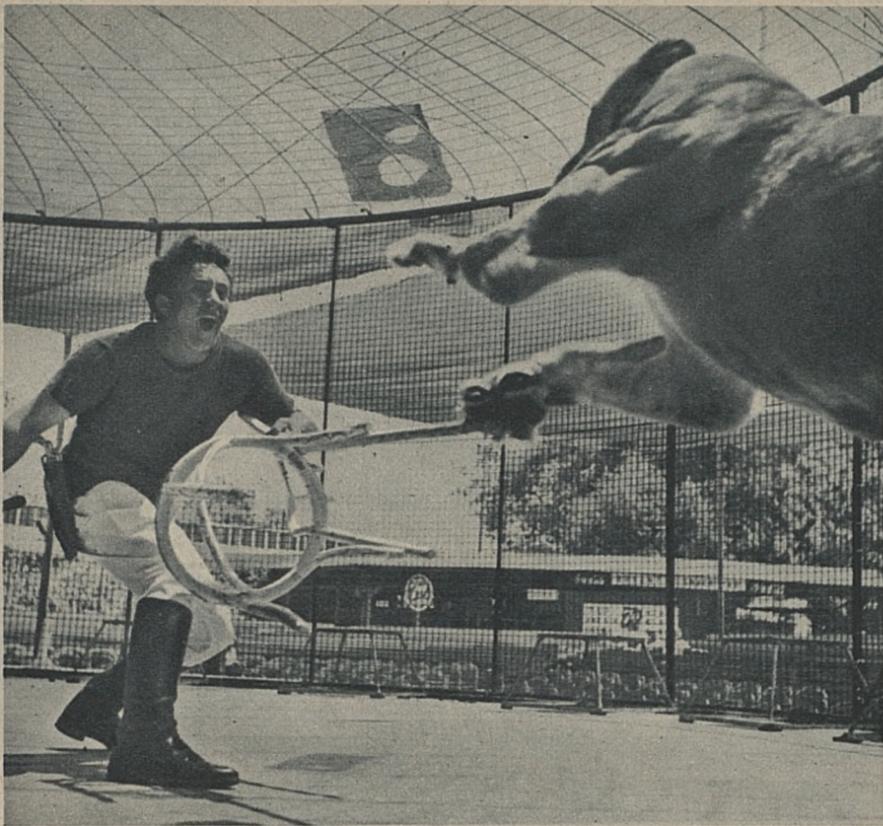
Des prodiges ont été accomplis pour offrir gratuitement aux estivants de Betchitibi les joies du ski nautique, ailleurs fort coûteuses. Notre ami s'entraîne à sec avant de se mouiller. Son professeur est un champion international (à droite, en chapeau de paille).



l'orchestre importé de Paris. Les amateurs de promenades en mer, de ski nautique, de nage, de pêche sous-marine ont gratuitement à leur disposition le matériel nécessaire et des professeurs, souvent champions réputés. Quatre semaines de joies multiples, la croisière dalmate, tout cela pour 430 francs par personne, voyage compris. Le jeune professeur de La Chaux-de-Fonds n'hésita plus. Il choisit le Monténégro et ils rejoignirent, lui et sa femme, en gare de Lausanne, le convoi hebdomadaire du club. Notre reporter, qui les a suivis tout au long du bel itinéraire adriatique, a pu voir là-bas, sur une belle plage de la côte monténégrine, cinq cents Français, Belges, Suisses et Anglais jouir, dans le plus joyeux esprit de camaraderie, de leurs vacances nautiques entrecoupées d'inoubliables visites à Dubrovnik et aux bouches de Kotor. On ne peut rêver mieux à si bon compte.

R. C.

◀ La charmante petite ville de Budva est le port de débarquement des clubistes. De l'autre côté de la baie se cache le village de toile: trois cents tentes à l'ombre des oliviers.



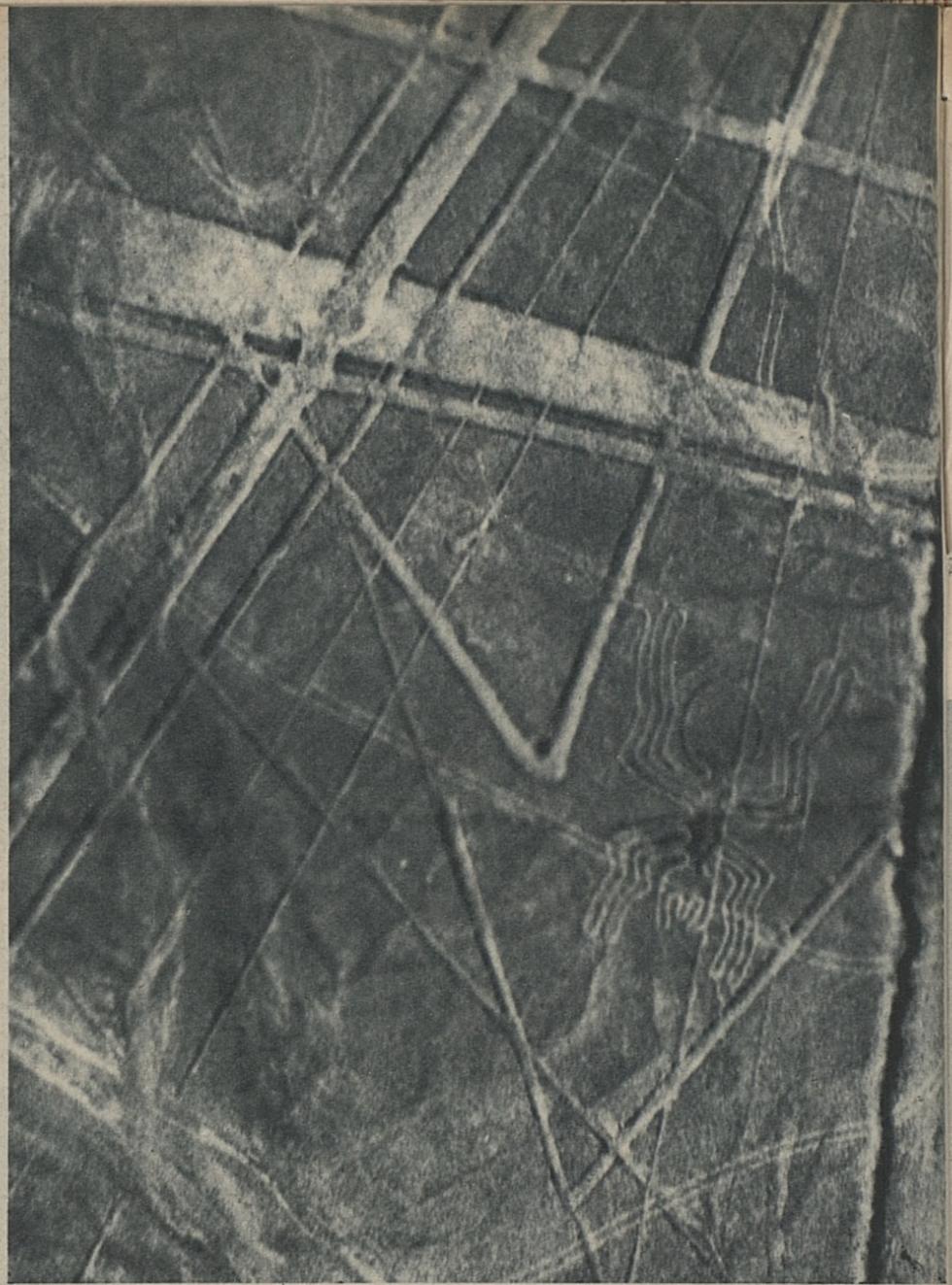
Situation dangereuse. La lionne s'élançait de son piédestal. Le dompteur lui présente une chaise, mais si le félin réussit à donner un coup de patte à cette arme bien frêle, il la fera voler en éclats. Il faut reculer et menacer la tête de l'animal.

## QUATRE ANS D'EFFORTS avant d'être dompteur, dit Pat Anthony

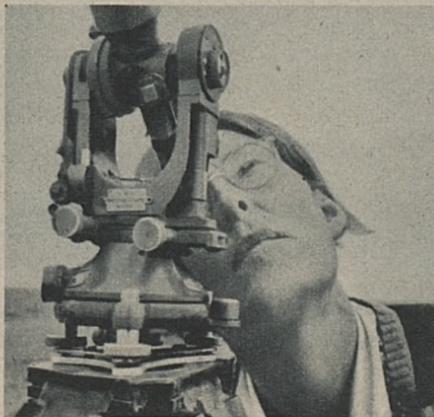
A vingt-sept ans, Pat Anthony réalise le rêve de sa vie : dompter de grands fauves. Il en avait le courage et le goût, il était assez intelligent pour progresser vite dans la connaissance psychologique des lions, tigres, panthères et léopards, il sut se plier aux obscures besognes des garçons de cirque ou des employés de zoo. Toutes ces conditions réunies lui ont ouvert la carrière des dresseurs. Bientôt, Pat espère pouvoir se produire à travers le monde et plier à sa volonté les grands chats aux yeux obliques. Mais il lui a fallu quatre ans d'entraînement intensif et il avoue qu'il n'a pas entièrement pénétré les arcanes de son métier : « Les lions, voyez-vous, sont comme les hommes. Ils se soumettent en apparence à certaines règles bien mises au point, mais on n'en trouve pas deux qui se ressemblent entièrement ! »



Un léger coup de cette patte griffue suffit à renverser un homme. Le travail par groupes de lions mâles est le plus dangereux car les rois de la jungle se soutiennent les uns les autres et attaquent ensemble. Les lionnes peuvent être fort agressives, mais individuellement.



Paul Klee aurait pu signer cette photo aérienne surréaliste prise aux environs de Nasca, dans le sud du Pérou. A quoi servaient ces lignes? L'araignée était-elle un signe astrologique ou bien était-elle le totem d'un peuple qui se rassemblait là pour adresser des prières aux constellations?



Ce théodolite fabriqué en Suisse et livré à l'armée péruvienne a été confié à la savante allemande Anna Reiche. Il servira à résoudre l'un des grands problèmes qui préoccupent les archéologues de notre temps.

Il ne pleut jamais sur le désert péruvien. Le voyageur n'y trouve pas un arbre pour s'abriter. La nuit, il gèle. En été, le ciel se couvre de nuages, alors que les sommets andins de 4000 m. semblent attirer sur eux toute l'ardeur du soleil. Ce climat bizarre est dû à l'action du courant de Humboldt qui apporte des masses d'air froid de l'Antarctique. Les archéologues bénissent cette sécheresse inhumaine, car elle leur a conservé d'incroyables reliefs des siècles passés. Dans les tombes des marges de l'Océan, on découvre des étoffes tissées il y a mille ans ; voici des villes de glaise et des poteries fragiles qui ont duré davantage que les empires et les civilisations où elles furent créées. En 1925, il plut par miracle sur la ville de Chan-Chan, occupée par les Incas au XVe siècle et inchangée depuis lors : elle fondit en quelques heures comme mote de beurre au soleil et il n'en reste plus qu'un dérisoire reliquat.

Quinze ans plus tard environ, dans le sud du pays, l'archéologue américain Kosok survolait le désert lorsque son regard fut attiré

par une étrange géométrie élaborée à fleur de sol. Des lignes blanches se coupaient, s'entrecroisaient, dessinaient des figures sur le tapis des pierres ferrugineuses et rougeâtres. Revenu sur les lieux, le savant étudia ces signes. Il les prit d'abord pour les restes de canaux d'irrigation. Mais l'eau n'est pas ascensionniste et les lignes du désert enjambaient les sommets des collines et des dunes.

Le hasard est un bon maître quand on sait s'en servir. Au soir d'un 22 juin, le Dr Kosok se trouvait sur l'un de ces mystérieux tracés et il remarqua que le soleil se couchait dans l'exacte projection de la ligne blanche marquée au sol. Avait-il découvert une sorte d'observatoire gigantesque ayant servi à observer le cours des astres et à fixer le calendrier, le rythme des jours et des travaux agricoles? En même temps y avait-il là le plan de cérémonies liturgiques, de rites religieux accordés au mouvement des planètes et des constellations? Une Allemande vivant au Pérou fut chargée de la poursuite des investigations. Anna Reiche parcourt le désert depuis des années, armée d'un sextant, d'un théodolite et d'une échelle qui lui permet d'avoir une vue meilleure des dessins. Elle a découvert que les géomètres de l'ancien Pérou étaient parvenus à dessiner avec une symétrie parfaite des images immenses sans connaître la trigonométrie. Parfois, les signes sont presque effacés. Il convient de les observer au soleil levant ou aux dernières heures du jour, quand les ombres plus longues accusent les moindres reliefs du sol. Ainsi, Anna Reiche a pu reconstituer des figurations dont on ignore le sens exact : des oiseaux, un poisson, une araignée, un scorpion, d'autres encore, qui sont peut-être les signes d'un zodiaque américain. Il est tout aussi difficile d'expliquer par l'astronomie les secrets du désert péruvien. En effet, au cours des décennies et des siècles, les points de l'horizon où se lèvent et se couchent les astres ne sont pas les mêmes. Anna Reiche, qui fut professeur de mathématiques, est en train de relever exactement toutes ces indications et, dans certains cas, elle est parvenue à proposer par recoupements la date de la création de ces signes. Gagnée à ces travaux comme tant de savants le furent aux mystères de l'ancienne Égypte, elle affirme qu'elle ne quittera pas le désert sans avoir déchiffré ce grand secret. P. SCHMID.

# UNE FEMME DÉCHIFFRE LE DÉSERT PÉRUVIEN

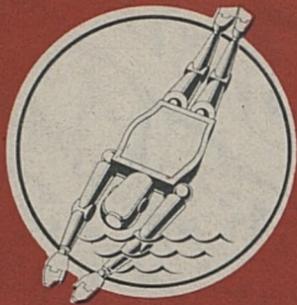
## OÙ DES SIGNES MYSTÉRIEUX ONT ÉTÉ DÉCOUVERTS

Les figures dessinées sur le sol sont d'une telle ampleur qu'en montant sur une échelle de deux mètres, on n'en peut photographier qu'un détail. Notre collaborateur, sur le piédestal de la savante A. Reiche, tente de fixer sur son film l'empreinte huit ou dix fois séculaire d'une patte d'oiseau.



Les reliefs de Cban-Chan, qui ont survécu aux averses de 1925, sont de simple glaise. On pourrait les effacer du doigt. Et pourtant, ils sont certainement vieux de plus de cinq siècles.



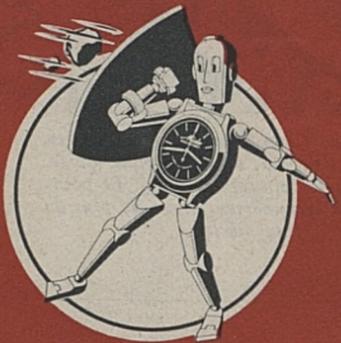


## DES DANGERS MULTIPLES MENACENT VOTRE MONTRE

C'est pourquoi vous choisirez la Protection Multiple!

Grâce à ses 4 avantages de sécurité, la montre Mido Multifort Superautomatic subira victorieusement l'épreuve de la vie moderne. Au travail, en faisant du sport, vous n'aurez plus à vous inquiéter de votre montre!

La solidité ne nuit en rien à l'élégance: Mido présente des modèles lilliputiens pour dames, d'une ligne très étudiée.



Acier  
à partir de fr. 198.—  
Or 14 carats  
à partir de fr. 581.—



Acier  
à partir de fr. 228.—  
Or 14 carats  
à partir de fr. 479.—

# Mido MULTIFORT Superautomatic

- 1 100° ETANCHE
- 2 PROTEGEE CONTRE LES CHOCS
- 3 ANTIMAGNETIQUE
- 4 REMONTAGE

*Superautomatic*

Autres modèles pour hommes à partir de fr. 97.—  
Autres modèles pour dames à partir de fr. 142.—

En vente chez tous les bons horlogers

MIDO S.A. CI-DEVANT G. SCHAEREN & CO., BIENNE, SUISSE

# MA VIE DANS LE NOIR

DE NOTRE CORRESPONDANT AUX USA : NERIN E. GUN

Résumé des chapitres précédents. Souffrant d'une grave infection de la cornée, Alett sait qu'elle deviendra aveugle. Petite fille, elle est déjà consciente de son tragique destin qui s'accomplit alors qu'elle venait de fêter ses 18 ans. Elle se marie, a deux enfants sains, et divorce bientôt, son mari la trompant outrageusement. Malgré tout, elle remplit son devoir de mère de façon exemplaire. Domiciliée à Yonkers, elle n'a pas le droit de bénéficier des prestations de la banque des yeux de New York. Le désespoir s'installe en elle. C'est alors qu'elle fait la connaissance de Ronnie Radzai, soldat démobilisé, qui va devenir son second époux, au printemps de 1947. Malade, Ronnie, que sa femme appellera bientôt Tony, perd ses emplois successifs. La famille émigre à Miami où elle loge dans une roulotte mise à la disposition des anciens combattants par le gouvernement. Alett Radzai connaît les affres de la misère. Finalement, les Radzai trouvent un appartement et s'y installent... sans meubles! Entre temps, un troisième enfant, le petit Ronnie, était né.

4

J'étais devenue très experte dans l'art de la mystification. Plusieurs voisines, que je fréquentais chaque jour, ne se doutaient même pas de mon état. Tout au plus croyaient-elles à une myopie très prononcée. J'étais tellement soucieuse de garder mon secret, que je m'acquis finalement une réputation peu enviable dans le quartier. Dans le Sud, les gens pratiquent une sorte de solidarité très proche de la promiscuité. Ils vivent ensemble, se rendent mutuellement service; les femmes maudissent leur mari, et les maris jouent aux dés en courtisant les femmes des autres. Moi, je ne saluais personne, je ne répondais aux sourires de personne (et pour cause!); j'étais devenue un être asocial... Les gens du quartier se méprenaient naturellement sur les raisons de cet isolement. « C'est une maudite yankee » disaient-ils. (« Yankee » est l'adjectif péjoratif que les habitants du Sud donnent aux Américains du Nord à qui ils n'ont jamais pardonné leur victoire de la guerre de Sécession.) On voyait en moi une « étrangère qui fait la moue ».

Six mois après notre installation dans le Victory Home, mon amie découvrit mon infirmité. Nous nous promenions dans un parc, et nous croisions mon mari. Je ne le reconnus naturellement pas... Ce jour-là, mon aînée, Beverly, qui m'accompagnait partout et qui voyait pour moi, était restée à la maison... Il faut que je dise combien mes enfants m'ont été utiles, dès leur plus jeune âge. Ils ne me donnèrent jamais de souci. Dès leur naissance, comme par instinct, ils agissaient comme s'ils savaient que leur maman était aveugle. Par exemple, ils observaient un ordre scrupuleux et évitaient de laisser traîner des vêtements ou des objets sur le plancher, ce qui aurait pu entraîner une chute brutale. J'avais parfois l'impression que j'étais le bébé, et que mon dernier-né était la gouvernante!

Si l'on me demandait ce qui, pendant mes années de cécité, me parut le plus dur, je répondrais sans hésiter: la tension perpétuelle dans laquelle je vivais. Je m'enquérerais à chaque instant du lieu où se trouvaient les enfants, si le temps était favorable, si les rideaux étaient tirés... J'étais constamment sur le seuil de la porte, occupée à appeler et à rassembler mes gosses, ce qui avait le don d'énervier les voisins. Et j'étais remarquablement irritable. Je ne tolérais aucune faute, aucun oubli. Je

disais à mon entourage: « Vous n'avez pas le droit de vous tromper, car vous avez des yeux qui fonctionnent... » Comme tous les aveugles, j'avais la phobie des escaliers. Je craignais de glisser et de trébucher, et lorsque pareille mésaventure m'arrivait, j'en étais terriblement mortifiée et il n'était pas rare que je boude pendant des semaines. En plus de ces désagréments, il y avait la douleur physique. Dès mon enfance, mes yeux me firent souffrir. Avec l'âge, la douleur, intermittente et imprévisible, s'intensifia. Je m'y étais certes quelque peu habituée et résignée, mais après la naissance de mon quatrième enfant, Mickey, les douleurs devinrent presque intolérables. Une nuit, je souffris tant que je me levai et me mis à errer, seule, dans la rue. Je devais avoir complètement perdu mes esprits, car je me mis à longer la voie ferrée. Un train s'annonça par un grondement sourd. Je me mis à courir comme une folle, terrorisée à l'idée d'être happée et déchiquetée par le convoi. Le danger passé, je me rendis compte que j'étais dans la 79e rue, connue pour ses bars. Nouvelle terreur: un ivrogne aurait pu m'accoster, et Dieu seul savait ce qui aurait pu m'arriver. Je me remis à courir, complètement affolée, perdue dans une nuit totale. J'allais sombrer dans le néant, lorsque j'entendis les vagissements d'un bébé. C'était Mickey, malade, qui réclamait des soins. Guidée par les pleurs de mon enfant, je retrouvai le chemin de mon foyer.

## LA FIN DE L'ÉCLIPSE

Jusqu'ici, je n'avais jamais parlé à mon mari de ma précédente visite au Dr Bogart et de la possibilité d'une intervention chirurgicale. Alors que j'attendais la venue au monde de Ronnie junior, je fus soignée par le Dr Mitchell, qui s'intéressa naturellement à mes yeux et me recommanda à un spécialiste qui était le président du « Conseil aux aveugles », organisation d'entraide de Floride. Ce spécialiste, le Dr Bascom H. Palmer, est un des plus fameux ophtalmologues des Etats-Unis. Il consentit à m'examiner gratuitement et son diagnostic confirma en tous points celui du docteur Bogart de New York. Il décida de m'opérer, également à titre gratuit, mon cas l'intéressant. Mais il tempéra mon enthousiasme en me demandant d'attendre le moment favorable,



Le Dr Palmer émit un diagnostic positif : l'opération avait de grandes chances de réussite. Mais Alett Radzai dut attendre deux ans avant d'entrer en clinique. Cette photographie a été prise au moment où l'aveugle allait passer l'ultime examen avant de subir l'intervention qui lui rendrait la vue.



Mrs. Christie M. Oser, atteinte d'un cancer au cerveau, fit don à Alett Radzai de son œil droit. Afin de procéder à la résection de la tumeur qui mettait sa vie en danger, Mme Oser dut se résoudre à perdre un œil. Grâce à elle, Alett Radzai put enfin voir le visage de son mari et de ses enfants.



Alett, grâce à Mme Oser, a retrouvé la vue. Elle voit de l'œil droit. Sa joie est immense, et elle ne se lasse pas de contempler ses enfants qu'elle va chercher chaque jour à l'école.

car il ne voulait pas tout compromettre par une hâte excessive, les chances de réussite étant réellement très grandes.

J'attendis deux ans.

Je suis naturellement incapable d'expliquer les raisons d'une telle attente. A chaque visite, le Dr Palmer me répétait : « Je sais que je vous semble cruel et que l'attente vous ronge le cœur. Mais elle est indispensable et si j'agis de la sorte, c'est pour votre bien ». Un jour, il ajouta : « Je ne veux pas recourir aux yeux d'une banque des yeux, qui rendent la réussite d'une telle opération assez problématique. Je veux que la personne qui vous donnera ses propres yeux ne soit morte que depuis six heures au maximum. Voilà pourquoi il faut attendre. Au surplus, précisa-t-il, il faut que la patiente qui vous légua ses yeux, meure dans un hôpital. Il y a là des questions tech-

niques à résoudre : il serait impossible d'opérer une personne morte à son propre domicile ».

Je redoutais terriblement cette opération, car je croyais que je souffrirais et que je serais défigurée par des cicatrices. Le Dr Palmer me rassura : « Ne vous en faites donc pas. Lorsque les conditions idéales auront été réunies, l'opération sera extrêmement simple. Je procéderai à l'extraction de la cornée avec cet instrument — il me le fit toucher — puis je la grefferai sur votre œil en la cousant avec un fil qui est si mince qu'il est presque invisible... »

Deux ans, c'est long pour une prisonnière, surtout lorsqu'elle sait que sa libération est possible. Je n'oublierai jamais le martyre de cette attente. Et je n'oublierai jamais non plus ce jeudi matin, le 2 février 1950 quand, à 11 h. 30, je reçus un télégramme. Ce fut un choc terrible, car deux de mes enfants étant

## Alett Radzai raconte, en un récit qui émut toute l'Amérique, comment elle perdit la vue, et comment elle la retrouva, grâce à la science et... aux yeux des autres.

à l'hôpital, cette dépêche pouvait m'annoncer la mort de l'un d'eux. Je restais, stupide, le télégramme en main, sans oser demander à Beverly de m'en lire le contenu. A ce moment, Geneva, ma voisine, fit irruption dans la pièce, tenant un autre télégramme. Elle cria : « J'ai reçu à l'instant même une dépêche du Dr Palmer. En voici le contenu : « Lisez immédiatement le télégramme que j'ai envoyé à Mme Radzai ». Geneva ouvrit ma dépêche et lut : « Téléphonnez-moi immédiatement, extrêmement urgent. Dr Palmer ».

Comme par miracle, j'avais retrouvé mon calme, un calme de fakir. Je dis : « Il m'envoie une dépêche parce que je n'ai pas le téléphone... » Après avoir énoncé cette lapalissade, je me rendis à la pharmacie du coin et j'appelai le Dr Palmer. Sa secrétaire attendait mon appel ; elle me brancha immédiatement avec le spécialiste qui, très calmement aussi, me déclara : « Madame Radzai, je vais opérer un œil samedi matin. Venez sans perdre une seconde à mon cabinet pour un examen définitif ». Je répondis stupidement, avec un ton plein d'indifférence : « Samedi ? Je ne sais pas si je pourrai me libérer. Deux de mes enfants sont à l'hôpital... » Le Dr Palmer rétorqua sèchement : « Pas de discussion ! L'opération aura lieu dans le même hôpital que celui qui abrite vos enfants. Vous serez près d'eux. Et ne rouspétez plus, please. Moi, je n'ai pas de temps à perdre avec vos jérémiades ».

Malgré toutes les assurances du docteur, l'opération n'était pas sans danger. Il y avait notamment un risque à courir, celui de devenir complètement paralysée, car certains nerfs essentiels de notre corps dépendent des nerfs optiques. Si l'opération échouait, ce serait sans appel. Ma vue serait perdue à jamais. C'est là ce qu'on m'expliqua avant de me conduire dans la salle d'opération. Mon mari et Beverly m'avaient souhaité bonne chance et étaient partis. On me déclara encore qu'on allait m'opérer l'œil droit. Une vieille dame de Coral Gable, atteinte d'un cancer au cerveau, avait dû se résoudre à la perte d'un œil. C'est cet œil qui allait remplacer le mien...

L'opération dura une heure et demie. Je n'étais que partiellement anesthésiée et je me rendais compte de tout ce qui se passait autour de moi. Il était naturellement impossible de se prononcer immédiatement sur les suites de l'intervention. On me mit à l'isolement dans une chambre, m'interdisant de parler à qui que ce fût. Les heures me parurent des éternités. Je souffrais terriblement, et j'avais envie de crier. Mais je sus me contenir et me forcer au silence et au calme. Le cinquième jour au matin, le Dr Palmer entra dans la chambre. Il s'approcha de mon lit, posa ses mains sur mes pansements et se mit à murmurer des mots incompréhensibles pour moi. Et brusquement, comme si je vivais un terrible cauchemar, une énorme flamme illumina mon cerveau, une flamme qui baissa rapidement d'intensité. J'aperçus un coin de la chambre dont les murs étaient peints en vert et blanc. Comme une somnambule, je déclarai : « Tiens, c'est clair comme au cinéma ! » Puis je vis un homme en blouse blanche, debout devant mon lit. Il se baissa sur moi, ses mains à mes tempes, et se mit à sourire. Cette vision fut ma première découverte du nouveau monde. Et ma

première surprise : j'avais toujours imaginé le Dr Palmer comme un gros homme doté de puissantes moustaches. Il était maigre et aussi complètement rasé... « Ne pleure pas, darling » me dit-il doucement, et il sortit brusquement de la pièce, comme si on l'appelait ailleurs.

« Il est drôle, me dit l'infirmière. Il vous dit de ne pas pleurer, et lui, il pleure bien pourtant... » On me remit mes bandeaux, et pendant dix jours, on m'habitua peu à peu à la lumière. Je devais rester couchée sur le dos, la tête coincée entre deux coussins remplis de sable. La plus grande immobilité m'était recommandée, car certains mouvements auraient pu compromettre l'implantation de la nouvelle cornée. Moi, je nageais dans une immense félicité, je voguais dans un ciel bleu, à la poursuite de petits nuages roses... Je vivais patiemment chaque journée, dans l'attente du lendemain qui me permettrait de voir pendant quelques minutes...

Je quittai l'hôpital exactement quinze jours plus tard. Avant de sortir de ma chambre, j'eus la curiosité de me regarder dans un miroir. Mon œil droit était ensanglanté, j'avais des rides au front, mon visage était maigre, anguleux, ma peau sèche, boursoufflée... Je me revoyais après une nuit de dix années. Je pensai : « Alett a retrouvé la vue, mais... elle a perdu la jeunesse... » (A suivre)

(Adaptation du texte par G. Gyax. Copyright by «L'Illustré» and Nerin E. Gun)



Alett a retrouvé la joie de vivre. Son mari Ronnie, qu'elle a surnommé Tony, acheta une voiture d'occasion afin de lui faciliter la découverte du monde retrouvé...

La semaine prochaine :

« LA VIE EST DURE  
A VOIR »



**Une peau rasée a besoin de Pitralon.** Grâce au Pitralon, vous pouvez vous raser de tout près sans irritation de l'épiderme. Pitralon calme le feu du rasoir. Boutons, comédons, toutes les impuretés de la peau disparaissent. Donc après la barbe, toujours du Pitralon!

# PITRALON

*normal ou doux*

**désinfecte la peau après la barbe**

Maintenant - pour chaque peau, le Pitralon qui convient. Pitralon-doux, un bienfait pour la peau sensible. Les hommes à la peau délicate donnent la préférence à Pitralon-doux, ceux à la peau plus robuste à Pitralon-normal.

Pitralon-doux est aussi efficace que Pitralon-normal: désinfecte, rend la peau lisse et propre, la protège des infections. Pitralon adoucit, rafraîchit et nettoie la peau. Avec du savon ou à l'électricité, après le rasage Pitralon. Fr. 2.10 et 3.10



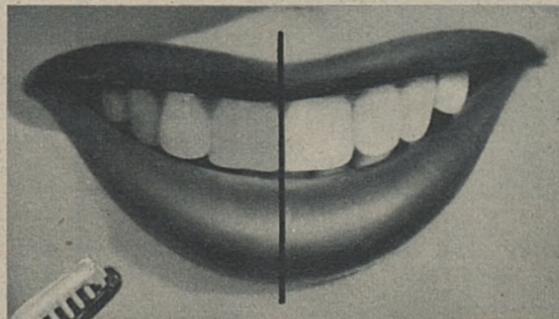
**Essayez-vous** le Pitralon. Si vous vous faites raser, demandez à votre coiffeur une application de Pitralon.



**Savon? ...Electricité?** Le Pitralon convient à tous, même à ceux qui utilisent le rasoir électrique. ☞



**Cette blancheur  
seul l'Odol peut la donner**



AVANT

APRES

**Une nouvelle substance** active blanchit les dents. Cette substance active Odol confère à la pâte dentifrice un pouvoir nettoyant augmenté. Odol mousse abondamment et pénètre dans tous les interstices dentaires. Aseptise la bouche et désodorise l'haleine. Le tube fr. 1.80 ☞

**Examinez** avec soin, dans un miroir, la blancheur de votre denture. Vos dents seront beaucoup plus belles — grâce à l'Odol.



# A L'ÉCOUTE DU MONDE

(De nos services à l'étranger)

## La bonne longueur

\* On a enfin trouvé la longueur idéale pour la robe nouvelle. Voici ce qu'on dit à Paris : « Elle doit être assez longue pour être décente, et suffisamment courte pour attirer le regard. »

**ALLO!  
ICI  
PARIS**

## Le grand jeu

\* Un brave percepteur passant rue Guynemer a brisé la glace de l'avertisseur Police-Secours. Il venait d'assister au rapt d'une jeune fille de vingt ans, en uniforme scout, enlevée par un homme en voiture grise. Quelques minutes plus tard, la police était alertée pour un autre enlèvement. Il fallut trente-six heures à la police pour retrouver les ravisseurs et leurs victimes. C'étaient des scouts qui participaient à un « Grand Jeu » national.

## N'injuriez pas les agents!

\* La vague de chaleur qui s'est abattue sur Paris a rendu les gens nerveux. Voici les dernières condamnations pour injures aux agents. M. Baron, 10 000 francs d'amende pour avoir dit à un policier : « Poussez-vous, gros lard! » M. Bridouin, 20 000 fr. pour avoir dit : « Je vais vous couper le sifflet! »



## On a volé un ballon

\* La grève des transports a poussé certaines personnes aux dernières extrémités. C'est ainsi que M. Pierre Jacquet a perdu son ballon, pourtant captif. Il l'avait emprunté au ministère de l'Air, pour faire une démonstration en Belgique, et l'avait laissé, dégonflé, dans sa voiture. Le matin suivant, voiture et ballon avaient disparu. — Tous les policiers de France le cherchent, le nez en l'air.

## Les hauts et les bas

\* Le professeur Piccard a réussi à atteindre en plongée, avec son bathyscaphe, la profondeur de... 40 mètres. A Toulon, pendant ce temps, un capitaine de la marine française descendait discrètement, avec un bathyscaphe, à la profondeur de... 2100 mètres. Il a déclaré : « Nous avons vu, à cette profondeur, un grouillement de petits poissons phosphorescents, qui paraissent être gélatineux. »

## Un acteur qui fait pschtt!

*François Périer, étoile de la Seine, brille actuellement dans le Midi. Il y a même remporté le premier prix d'un concours de bebop et il y a fait preuve de l'aisance et du talent d'improvisation qui en ont fait un des premiers jeunes de l'époque.*



## Emprunt forcé

\* Un brave ouvrier, père de deux enfants, Robert Vinget, gagnait 24 000 fr. par mois. Ses deux gosses étant malades, il devait trouver 20 000 francs pour les soigner. Il acheta donc un aspirateur et une machine à coudre, et donna en échange un chèque sans provision de 117 000 fr. Il porta la marchandise au Mont-de-Piété où on lui donna 20 000 francs. Puis il écrivit à son vendeur en lui envoyant les reçus, disant qu'il lui rembourserait ces 20 000 francs dès qu'il le pourrait. Le vendeur porta plainte. Vinget fut mis en prison préventive. Il y resta plus d'un mois. Ce qui correspond à la peine à laquelle le tribunal l'a condamné. Question : Vinget était-il coupable ?

## Prenez garde à la peinture!

*Les organisateurs de festivals sur la Côte d'Azur paraissent ne plus savoir à quels saints se vouer. Ils viennent de lancer un concours de la céramique vivante qui a remporté un succès extrêmement vif. Les peintres de Vallauris ont exercé leurs talents sur le corps de jolies filles, et c'est à Juan-les-Pins qu'on a décerné les palmes à ces académies. Voici la « Colombe de la Paix ».*

## La Révolution contre les grévistes

\* M. Le Quen, administrateur du Gaz de France, a été arrêté à Lyon, alors qu'il transportait en voiture 200 lettres destinées aux syndicats communistes de Lyon, Avignon et Marseille. Ces lettres ont été saisies par la police, en vertu d'un arrêté qui interdit à toute personne de transporter du courrier en dehors des services postaux. L'arrêté date du... 27 prairial an IV.

## Encore Jeanne d'Arc

\* Jeanne d'Arc est le sujet à la mode. Chaque auteur veut avoir écrit une pièce sur la Pucelle dans sa vie. Jean Anouilh, pour la rentrée de cet automne, présentera la sienne avec Suzanne Flon pour interprète.

## Les beaux métiers

\* J'ai rencontré, à Nice, un monsieur très sympathique, avec un air sagace et une paire de lunettes. Il venait d'Ethiopie où il avait mis au point, pour le compte du gouvernement éthiopien, un plan d'exploitation économique complet de ce pays. Il repartait pour le Yémen, où il devait « aligner la monnaie nationale sur le café ».

## Jean Rigaux et les Russes

\* En apprenant qu'un savant russe avait inventé la bicyclette, il y a 150 ans, Jean Rigaux a dit : « Il y a deux génies en Russie : Popov, qui a tout inventé, et Pietrov, qui a inventé Popov. »

## Quand les facteurs se croisent les bras



Les briseurs de grèves  
(Du « Canard Enchaîné »)

Le savon ternit vos cheveux  
le shampoing Colgate  
les glorifie!



Ne contenant pas de savon, il ne laisse pas de film mat retenant la poussière.



Adoucit l'eau, produit une mousse abondante et parfumée, rend un rinçage spécial superflu.

Supprime les pellicules des cheveux et du cuir chevelu.



Rend les cheveux souples, faciles à coiffer et met en valeur leur éclat naturel.

Le savon laisse sur les cheveux un film mat qui ternit leur éclat et retient la poussière. Le shampoing Colgate, préparé avec une nouvelle substance brevetée, ne contient ni savon, ni huile collante. Le shampoing Colgate rend, dès le premier lavage déjà, les cheveux brillants et parfumés. Utilisez donc le shampoing Colgate, le produit préféré des Américains.



Le shampoing le plus vendu en Amérique

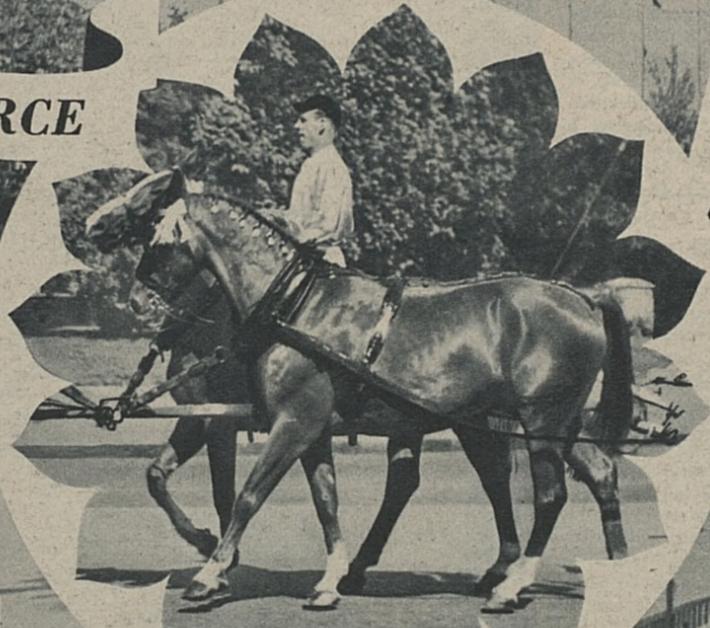
Flacons à Fr. —.80, 1.40 et 2.50

Le shampoing Colgate révèle la beauté cachée de votre chevelure!

# Grand Prix pour VALVOLINE

aux Fêtes de Genève 1953

**FORCE**



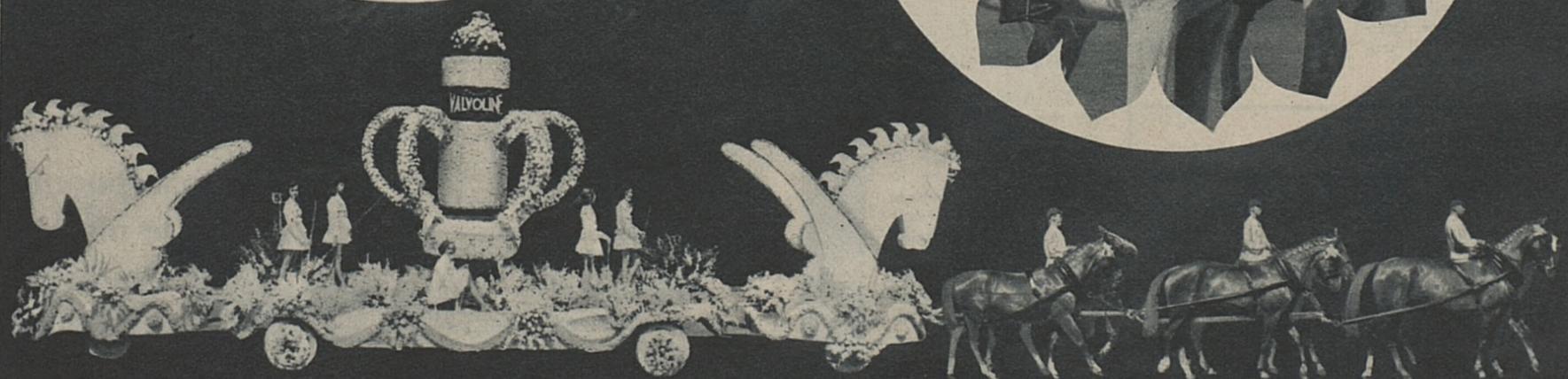
**ELEGANCE**



**PUISSANCE**



**Catégorie VIII:**  
Grand Prix publicitaire,  
avec vives félicitations  
du jury: Valvoline, la  
reine des huiles  
(Valvoline Oil Co Ltd.)



# VALVOLINE

*la Reine des Huiles!*

**Le sous-vêtement de Mussolini**

● La nouvelle selon laquelle la dépouille de Mussolini aurait été à nouveau transférée au cimetière de Musocco, à Milan, a provoqué de nombreux commentaires à Montecitorio où figure, parmi les nouveaux députés néo-fascistes, Leccisi, l'homme qui vola le corps de Mussolini et distribua à bon nombre de nostalgiques de la péninsule un bout de sous-vêtement mussolinien, apparemment interminable...

**ALLO!  
ICI  
ROME**



**Alarme au café de Byron**

Le célèbre « Caffè Greco », lieu de rendez-vous de Byron, Baudelaire et Gogol, est menacé de saisie si son propriétaire, le cafetier-miniaturiste Federico Gubinielli qui connaît personnellement Litz, ne trouve pas les neuf millions de lires qu'il doit à ses créanciers. De Sica, ému, a ouvert une souscription pour amasser la somme nécessaire. Le gouvernement lui-même envisagerait d'intervenir et de faire du Caffè Greco un monument national. Voici une curieuse photo prise en 1906, lors du passage du cirque de Buffalo Bill à Rome. Elle représente le major Burkes, adjoint du héros du Far-West, flanqué de deux authentiques Peaux-Rouges, devant des statues de Buffalo Bill et de Mark Twain.

**La condition de Bing**

● Bing Crosby, invité par un impresario à participer au festival international de la chanson italienne, prévu comme chaque année à San Remo, a déclaré qu'il acceptait la proposition à la condition que lui soit assurée une audience pontificale.

**Sang anthropophage**

● Une notabilité italienne s'étonnait au cours de la récente visite au Vatican de Salote, la reine de l'archipel polynésien de Tonga, qu'elle parlât si bien l'anglais. « Un peu de sang anglo-saxon doit couler dans mes veines, a répondu en riant la reine Salote, s'il est vrai qu'un de mes ancêtres a mangé une paire d'explorateurs britanniques... »

**Greta ne chausse pas du 42**

● A Portofino, où elle se trouvait récemment avec son chevalier servant George Schlee, Greta Garbo s'est achetée plusieurs paires de chaussures No 39. Les Italiens étaient convaincus que la vedette suédoise chaussait du 42...

**Un cheval pour Humbert**

● Le leader du parti monarchiste italien, le militaire napolitain Achille Lauro, a envoyé à Lisbonne, à l'ex-roi Humbert, un beau cheval blanc valant six millions. Il s'agit de « N'y pense pas » qui a gagné plusieurs courses importantes. Le leader monarchiste a fait ce don dans l'espoir que l'ex-roi Humbert puisse « monter le cheval le plus vite possible et rentrer en Italie à la tête de ses fidèles ».



**La plus explosive**

L'actrice la plus explosive du cinéma italien est sans conteste la niçoise Myriam Bru qui, après avoir enlevé le titre de « Miss Côte-d'Azur », a fini par se faire enlever par le cinéma italien. Après avoir enregistré ses succès les plus flatteurs en pin-up, Myriam a décidé de renoncer à tout jamais à ce genre et a paru, dans ses deux derniers films, boutonnée des chevilles au menton. Voici une des dernières photos de Myriam, ancienne mannequin. Images heureuses qui s'en vont...

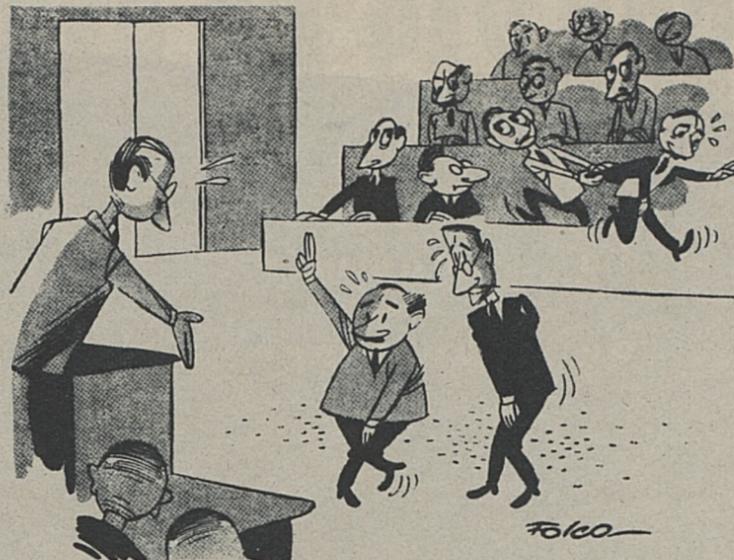
**Terrassier milliardaire**

● Un terrassier du Friuli, dénommé Carlo di Giuliano, parti il y a 45 ans pour l'Amérique avec des chaussures trouées et une valise en fibre est rentré à son village natal pour inaugurer un pâté d'immeubles qu'il a fait ériger à ses frais pour ses compatriotes pauvres.

**Missionnaires dans la lune**

● L'Eglise prend au sérieux la possibilité d'atteindre de nouvelles planètes grâce à des fusées. Tout en relevant que l'astronautique est encore une science basée sur de simples hypothèses, l'Osservatore Romano écrit : « A ces expéditions extra-terrestres s'uniront certainement quelques religieux, comme cela eut lieu lors des précédentes expéditions terrestres. Une ère nouvelle s'ouvre pour l'action missionnaire. »

**MAJORITÉ**



— Je prie mes honorables collègues du Parlement de n'être pas plus de deux à ressentir de petits besoins urgents. Si nous manquons de trois voix, nous serons mis en minorité. (Il Travaso)

**Oncle Pie XII**

● Depuis quelques jours, les membres de la famille de Pie XII — les seuls qui puissent s'adresser au saint Père en l'appelant « Oncle notre Seigneur » — ont une unité de plus. Maria Elisabetta Patrizia Rizzardi, dixième nièce du pape, vient de naître. La petite Maria Elisabetta Patrizia a été baptisée personnellement par Pie XII dans la chapelle du palais apostolique, avant que la cour pontificale ne déménage à Castegandolfo.

**Milanaise sur les dents**

● 30 000 Milanais portant râtelier sont restés sans pièces de rechange à la suite d'un vol perpétré dans un magasin. N'ayant pas trouvé d'argent dans la caisse, les voleurs se sont jetés sur les armoires pleines de râteliers et de fausses dents, mettant la main sur près de 30 000 pièces de rechange qui devaient être montées sur des appareils de prothèse. L'histoire ne dit pas comment les voleurs s'y sont pris pour écouler leur butin.

**Rossellini coureur**

● Rossellini semble vouloir alterner ses exploits cinématographiques et théâtraux avec ses exploits sportifs. Après avoir achevé Voyage en Italie avec Ingrid Bergman et Georges Sanders et mis en scène au San Carlo de Naples La Joconde, il a participé aux Mille Mille puis annoncé son départ aux 24 heures du Mans, sans y prendre part. Il vient au surplus de s'inscrire au circuit allemand de Nurburgring qui se disputera le 30 août.

**PATRONS RINGIER EN COULEURS**

et confectionnez vous-même, sans difficulté aucune, quelques-unes des suggestions que nous vous offrons.

l g 59798. 38+42+46. Un délicieux pyjama à pantalon long ou court, accompagné d'un peignoir de même tissu. Métrage pour taille 38 : 6,30 m. en 80 cm. (pantalon long).

l g 59671. 42+46. Gracieuse et élégante chemise de nuit garnie de dentelle. Métrage pour taille 42 : 3,20 m. en 90 cm.

l g 59797. 40+44. Ne vous privez plus d'un peignoir. Celui-ci de coupe inédite présente des manches trois-quarts ou courtes. Métrage pour taille 40 : 3,80 m. en 130 cm. (manches 3/4).

l g 59794. 40+44+48. Jolie parure deux-pièces qui prendra tout son effet, confectionnée dans un tissu soyeux. Métr. pour taille 40 : 3,10 m. en 90 cm.

l g 59786. 38+42+46. L'un des plus juvéniles modèles de notre collection, agrémenté de plis et de valenciennes. Métr. pour taille 38 : 2,80 m. en 90 cm.

**BON DE COMMANDE  
A LA PAGE 33**

La renommée  
de l'horloger suisse



## Il se prépare à recueillir un précieux héritage...

L'horloger suisse a la réputation d'être le meilleur du monde... c'est là une prérogative qui engage.

Il doit adapter ses capacités et ses connaissances au constant progrès de la technique moderne pour être à même d'exercer son métier avec la compétence que vous attendez de lui, qu'il s'agisse de vous conseiller dans le choix d'une montre ou de l'entretenir avec la maîtrise

qu'exige la haute qualité de nos produits horlogers.

Cette maîtrise n'est pas à la portée de chacun: on naît horloger, on ne le devient pas, et le prestige de nos spécialistes est la juste récompense de leur vocation comme de leur patience.

Les concessionnaires Omega appartiennent à cette élite de professionnels qui puisent leur compétence dans l'amour de leur métier.



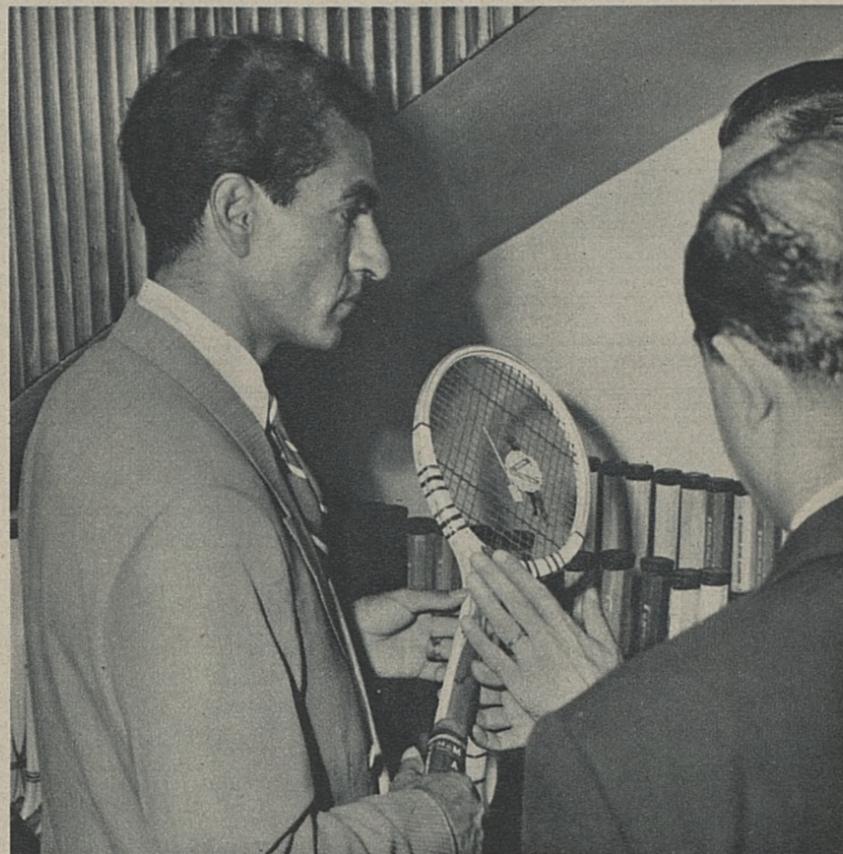
*Cet emblème distingue les maisons des gens de métier qui perpétuent nos nobles traditions horlogères et se sont spécialisés dans la vente et l'entretien des montres Omega.*

OMEGA A LA CONFIANCE DU MONDE 

Ω  
OMEGA

LES ÉVÉNEMENTS  
DE LA SEMAINE

# L'EXIL DU SHAH N'A PAS DURÉ



Bouleversant toutes les prévisions, la crise iranienne s'est dénouée par un sensationnel renversement de situation. Alors que les partisans de Mossadegh déboulonnaient à Téhéran les statues du shah (photo de gauche), le souverain arrivait à Rome, après une escale à Bagdad. Il annonçait qu'il se refusait à abdiquer et qu'il avait gagné l'étranger pour éviter une effusion de sang. Peut-être se préparait-il à un long exil, puisqu'on le vit effectuer divers achats dans les magasins de la capitale. En choisissant cette raquette de tennis, songeait-il à renvoyer la balle à son adversaire de Téhéran? (photo de droite). Le lendemain, un soulèvement populaire dirigé par le premier ministre Zahedi, nommé par le shah à la veille de sa fuite, faisait tomber Mossadegh et le menait en résidence surveillée. Quarante-huit heures plus tard, le souverain était de retour à Téhéran. La route menant au palais impérial était gardée par la troupe et le public n'y avait pas accès, mais les fidèles de la dynastie des Pahlevi avaient eu l'occasion, les jours précédents, de manifester leur joie (photo du bas).



SUITE AU VERSO

# L'IRAN RETROUVE SON SOUVERAIN



**Colère du peuple** La réaction populaire contre le docteur Mossadegh, accusé d'avoir fait fusiller des centaines de personnes pour se maintenir au pouvoir, a été furieuse. Des manifestants sont en train de saccager et d'incendier les bureaux du journal « Bakhtar Emrooz » favorable à l'ex-premier ministre.

## Le vainqueur de Mossadegh

Le général Zahedi, vainqueur d'un rapide duel en l'absence du souverain iranien, a rappelé le shah à Téhéran et s'est aussitôt mis au travail pour remettre de l'ordre dans les affaires du pays. Sa tâche n'est pas facile. Les caisses sont vides et certaines tribus encore agitées.

## Retour d'exil

L'exil volontaire de Reza Pahlevi a duré six jours. Son triomphe paraît complet : à l'aéroport de Téhéran, un député envoyé par le chef religieux Kashani, qui est peut-être l'homme le plus puissant du pays, lui baise les pieds en signe d'allégeance. Le shah en grand uniforme l'aide à se relever.



**Vers le palais impérial** La voiture blanche du souverain, précédée et suivie d'un cortège de généraux et d'hommes politiques, s'avance vers la résidence du shah par des rues peuplées uniquement de sentinelles en armes. Partout des portraits de Reza Pahlevi et de Soraya remplacent les statues détruites par les partisans de Mossadegh.

## Ces barreaux le séparent d'un héritage de 500 milliards



Condamné pour vol et chantage, Cornelio Restani vient d'apprendre à la prison de Saluzzo, en Italie, que son oncle Felice Restani lui avait légué 500 milliards de lire. Parti fort jeune en Nouvelle-Zélande, l'oncle qui vient de mourir avait découvert une mine d'or et avait su l'exploiter rationnellement, placer ses capitaux dans des industries naissantes et accumuler ainsi son immense fortune. Cornelio Restani doit rester encore douze ans sous les verroux. Apprenant qu'il allait devenir l'un des personnages les plus riches de la péninsule, il s'écria : « Pour une semaine de liberté, j'abandonnerais volontiers tout mon héritage. »



### AU FESTIVAL DE VENISE

Andrée Debar, la comédienne française qui a été choisie pour incarner le personnage d'Evita Perón, est rentrée de Buenos Aires à temps pour briller au festival du cinéma à Venise.



### JEAN BOITEUX A PRIS LE MAQUIS

Cette histoire d'amour illustre le drame familial moderne de parents trop autoritaires et d'une jeunesse indépendante. Jean Boiteux, premier champion olympique français de natation, a préféré suivre la voix de son cœur à écouter les conseils paternels. Avant les derniers Jeux olympiques, Jean — il avait alors dix-neuf ans — fit la connaissance d'une championne algérienne de natation, Monique Poirot, d'Oran. Ils s'entraînèrent ensemble et une tendre idylle couronna leur stage pré-olympique à la piscine de Toulouse. Après avoir conquis son titre, Jean s'ouvrit de ses projets matrimoniaux à ses parents. Son père se montra intraitable. A la mi-août, le jeune champion escada le mur entourant la propriété paternelle à La Ciotat, sauta dans un train et retrouva sa belle. Les fiancés clandestins prirent le maquis. Leur sort a ému la France.



**La grande conjuration des caïds berbères** Ce bivouac autour de la tente du Glaoui, à 100 kilomètres de Casablanca, préparait la marche des tribus berbères sur Rabat et le coup d'Etat qui a déposé le sultan Mohammed V. Après quelques semaines de palabres, celui-ci a réussi à rallier la plupart des caïds et de

# AU MAROC, LA FRANCE A CHOISI LE SU



**Le coup d'Etat** L'insurrection conduite, sinon inspirée, par le Glaoui, puissant chef berbère, aboutit à la proclamation qui déposait le sultan Sidi Mohammed ben Youssef de ses prérogatives de chef spirituel. Cette première étape devait servir à justifier un bouleversement politique par des motifs religieux. Notre photo montre les caïds apposant leur signature sur le document qui reconnaît Mohammed ben Arafa comme nouvel Iman (le deuxième à gauche, assis entre le Glaoui et le chérif El Kittani).



d'Etat qui allait renverser le sultan du Maroc. Sur la grande place du camp, des cavaliers se rassemblent pour les fantasias en l'honneur du pacha de s caïds et des notables au camp de la révolte.



**Le nouveau souverain** Proclamé iman, puis sultan, Sidi Mohammed ben Arafa pose pour les reporters dans le palais du Glaoui.

# SULTAN DE L'INSURRECTION

Le conflit qui depuis de longs mois opposait El Glaoui, pacha de Marrakech, et ami déclaré de la France, au sultan Sidi Mohammed ben Youssef, protecteur des nationalistes de l'Istiqlal, s'est terminé par la victoire du pacha. Cependant, pas plus à Rabat qu'à Paris, on ne prévoyait un dénouement aussi précipité et aussi brutal. Le gouvernement, aux prises avec les grèves, ne souhaitait guère rompre son unité avec les affaires marocaines et n'envisageait pas volontiers la déposition du sultan.

Pour que le général Guillaume s'y décide alors qu'on lui avait recommandé une solution attentiste, il a fallu que gronde dans le Protectorat la menace d'une guerre civile, à quelques heures de la grande fête musulmane de l'Aïd el Kébir.

On ne peut dire, cependant, que le coup d'Etat du Glaoui avait été improvisé. Depuis plusieurs jours, le vieux chef parcourait le pays, rassemblait les notables, recensait ses partisans et vitupérait le souverain. Sidi Mohammed, inquiet de la tournure des événements et sentant son trône chanceler, s'empressa alors, dans un message au président Auriol, de réclamer la protection de la France.

Quand le général Guillaume, qui se trouvait en vacances, eut regagné Rabat, les jeux étaient faits. Le 15 août, 350 pachas et caïds rassemblés à l'appel du Glaoui, déposèrent le souverain de ses prérogatives de chef spirituel en nommant un nouvel Iman. C'était

là un coup très dur porté à son prestige et il devenait bien évident que les musulmans du Maroc ne pouvaient s'accommoder longtemps de ce schisme.

Une déclaration du Glaoui, deux jours plus tard, révéla brusquement aux Français son refus de faire machine arrière. Son fils, de son côté, déclarait : « Pour nous, le sultan n'existe plus. Nous ne reconnaissons plus que la seule autorité de Sidi Mohammed ben Arafa... »

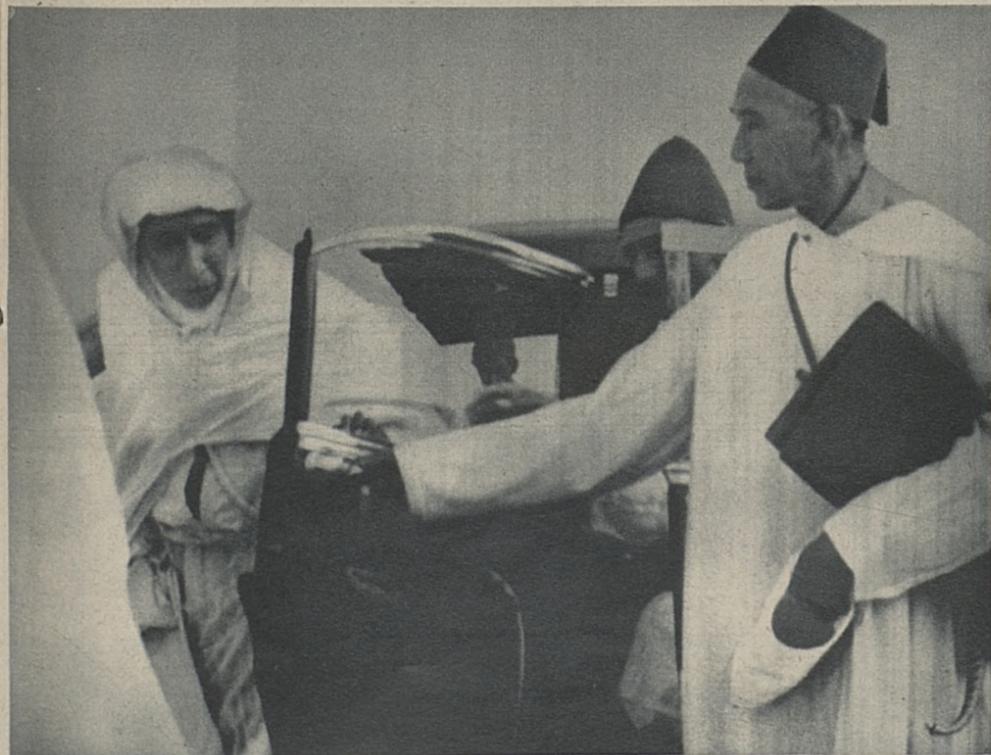
Armées de gourdins, les tribus berbères du Glaoui marchaient sur Rabat. Sidi Mohammed ben Youssef ne pouvait plus attendre le salut que des troupes françaises qui gardaient son palais.

Au cours d'une entrevue dramatique, le général Guillaume lui demanda d'abdiquer en faveur de son second fils. Le sultan refusa. Une heure plus tard, un avion l'emmenait en Corse. Le coup d'Etat du Glaoui était consommé et pour la première fois, le lendemain, les fidèles rassemblés dans les mosquées du royaume prononcèrent les prières traditionnelles au nom du nouveau souverain promptement intronisé par le Glaoui et ses amis.

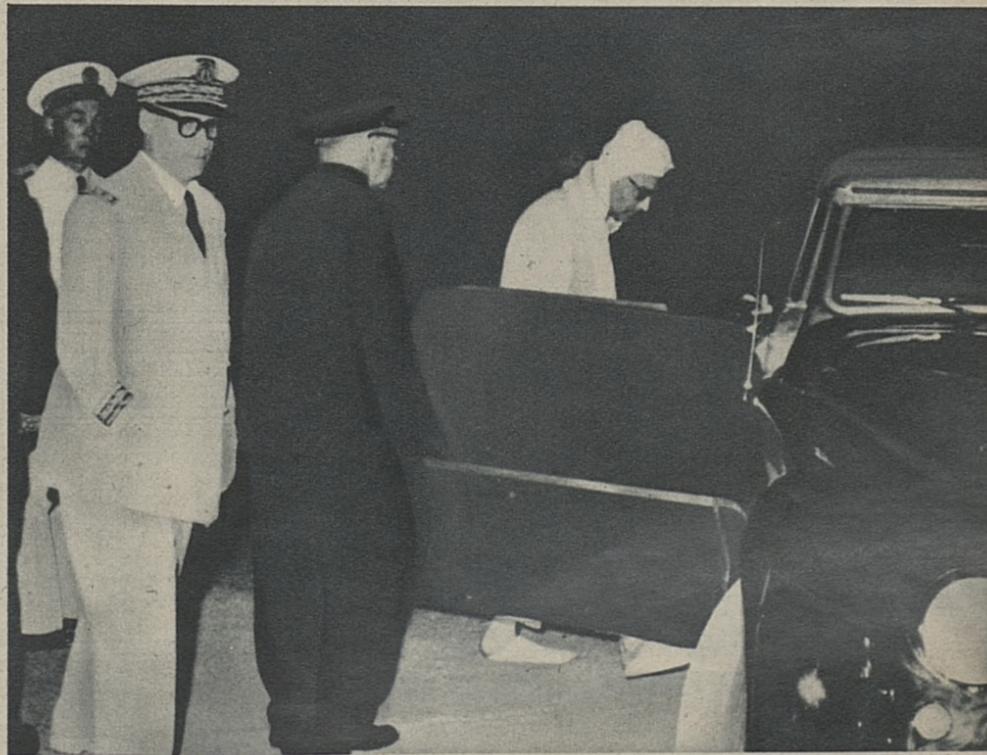
Et tandis qu'à Ajaccio le préfet de la Corse devait déménager précipitamment pour laisser ses appartements à l'ex-sultan, qu'étaient venues rejoindre ses trois épouses et ses quatre filles, Sidi Mohammed ben Arafa entra triomphalement à Rabat et s'installait dans le palais de son cousin déchu.

## A propos de S.E. le Glaoui

Dans l'interview du général Guillaume, Résident général de France à Rabat (*L'Illustré* No 34), le pacha de Marrakech El Glaoui, est qualifié de « prestigieux chef noir ». L'auteur de l'article tient à préciser que l'adjectif « noir » n'était donné que dans le sens de la couleur et non de la race. Chacun sait, en effet, que S.E. le Glaoui est un grand seigneur berbère.



**Sidi Mohammed ben Arafa, le nouveau Sultan** Le nouveau souverain du Maroc arrive en voiture à Marrakech où il va présider à l'ouverture des fêtes religieuses de l'Aïd el Kébir. Cousin du sultan détrôné, Sidi Mohammed ben Arafa peut aussi être considéré par les fidèles comme un descendant du Prophète.



**Sidi Mohammed ben Youssef, le Sultan en exil** Ayant refusé d'abdiquer en faveur de son fils, comme le lui proposait le général Guillaume, le sultan a dû céder son trône à son cousin et rival. Le général le fit aussitôt transporter en Corse à bord de son avion personnel. Une auto va le conduire à la préfecture d'Ajaccio, sa résidence provisoire.



### Gens de nuit

Ce solide gaillard est — vous l'avez sans doute identifié — l'acteur américain Gregory Peck, photographié lors de son arrivée nocturne à l'aérodrome de Berlin-Tempelhof. Une agréable petite consœur l'attendait, en la personne de Marianne Koch, actrice allemande, qui tournera avec lui un film promis à un retentissement mondial intitulé « Gens de nuit » et qui fera entrer Gregory dans la peau d'un colonel américain impliqué dans une affaire d'espionnage et d'enlèvement. Marianne n'est visiblement pas intimidée par son grand diable de partenaire.



### Le tour du monde d'Akihito

Le prince héritier du Japon, le prince Akihito, est actuellement l'hôte de la Suisse. Après avoir atterri à Kloten-Zurich, l'héritier du trône impérial a rendu visite au Conseil fédéral à Berne. On voit ici le prince Akihito gravissant le grand escalier du Palais fédéral, en compagnie du ministre du Japon en Suisse (à gauche), et du chef du protocole fédéral (à droite).

# PARACHUTAGE A LA JUNGFRAU

Aidée de la Swissair et de Geiger, la Société suisse de sauvetage réussit une belle expérience humanitaire

De notre envoyé spécial : Christian Kappeler



Grâce à l'inlassable Dr Bucher, de Zurich, président de la Société suisse de sauvetage, notre pays vient de mettre au point la possibilité d'apporter des secours par parachutages. Une opération de grande envergure a été réalisée avec un plein succès à la Jungfrau. Favorisé par un temps splendide, Hermann Geiger, accompagné du photographe et cinéaste Christian Kappeler, atterrissait sans la moindre difficulté à près de 3500 m. d'altitude. Le Dr Bucher et ses adjoints de la Société suisse de sauvetage, ainsi que de nombreuses personnalités du monde alpin, scientifique et médical, étaient arrivés la veille par le chemin de fer de la Jungfrau. Après qu'un avion de l'aéroport valaisan, piloté par M. Burdet, eut jaloné de sept drapeaux suisses la piste de parachutage sur l'Ewigschneefeld, un DC-3 de la Swissair, spécialement aménagé, procéda en plus d'une heure à 17 passages, dont 14 servant à des lâchés d'un ou de plusieurs parachutes.

Un appareil d'armée assurait la liaison radio-phonique. Une fois la direction, nord-sud, et l'altitude, 3450 m., repérées par M. Sauge, le DC-3 fut délesté de son énorme cargaison. Un mannequin fut tout d'abord lâché, puis de gros paquets contenant du matériel clinique et opératoire, un pulmoteur, un appareil de narcose, du plasma sanguin et de l'eau physiologique, ont alterné avec les quatre médecins, en blouses bleues, et deux infirmiers, vêtus de rouge. M. Geiger facilita la récupération du matériel en allant chercher le plus dispersé avec son avion, puis, au moyen de traîneaux, les paquets furent dirigés sur la station de la Jungfrau. Sans perdre une minute, les parachutistes se lançaient à l'assaut du Mönch, afin de démontrer que, si un jour, une catastrophe l'exigeait hélas, des hommes parachutés en haute montagne étaient tout à fait capable de fournir l'effort d'une longue marche ou d'une ascension.

### « L'Aventure barbaresque » racontée par Arthur Nicolet

Dans notre No 37, nous commençons la publication d'un récit du poète jurassien Arthur Nicolet. Le lyrisme épique, la verve du bon conteur, l'art de trourser l'anecdote, les jeux, attrapes et jongleries de mots, tout cela est assez rare en Suisse romande pour qu'on y prête attention. Le documentaire d'Arthur Nicolet vous fera connaître quelques secrets de la Légion étrangère de la belle époque — celle d'avant 1940 — et vous fera comprendre l'esprit de cette troupe sans pareille. Enfin un témoignage authentique sur ce sujet si souvent maltraité!



« Lévrier Afghan, je sais courir, même devant le juge et derrière ma maîtresse qui, entre nous, ne court pas si vite que ça ! »

(Photos Y. Debraine, Lausanne)

## Exposition internationale **INVASION DE CHIENS A GENÈVE!**

Six cents chiens appartenant à 81 races différentes et provenant de dix pays, aboyant tous dans la même langue, cela fit un beau concert lors de la grande exposition canine qui vient de se tenir à Genève. Voici quelques-unes des expressions les plus suggestives observées à ce rassemblement canin, le plus important que Genève ait connu.

« Moi, je suis un *Bouledogue anglais*, je ne suis peut-être pas très joli, mais la Grande-Bretagne m'a tout de même choisi, comme symbole de la ténacité. » ▼



« Je suis *Maltais* ; j'ai les moustaches plus longues que les cheveux, c'est pourquoi je suis champion d'Italie. »



« J'ai les yeux tristes et le museau fin, je suis une *Levrette d'Italie*. »

VIVENT LES  
VACANCES FORCÉES!

# 70 Français adoptés par une famille suisse...



Derrière le tracteur de Willy et le cheval de Jean Voramwald, les jeunes Bordelais arrachèrent, en quatre jours, dix-sept tonnes de pommes de terre.

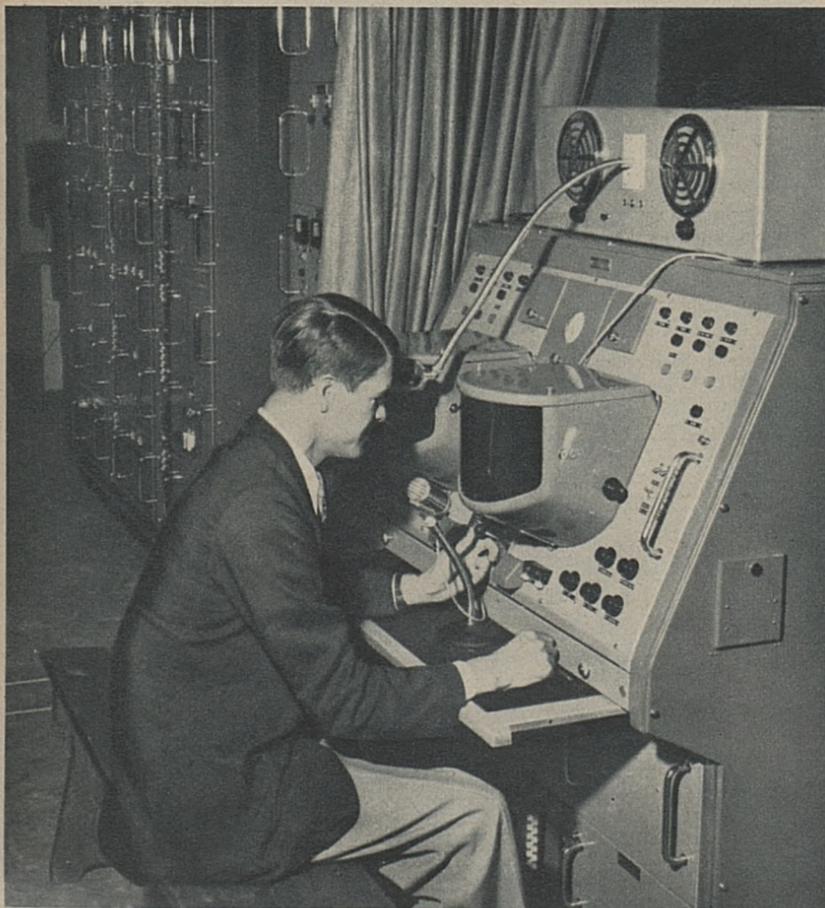
Ils étaient 70 élèves de l'enseignement technique de Bordeaux, en vacances à Collex, près de Genève. Mais, au moment de rentrer chez eux, la grève des chemins de fer français les obligea de rester sur place. L'économe de la colonie se trouva vite à court d'argent. C'est qu'il en faut pour nourrir 70 garçons de 16 à 20 ans! Le salut vint d'une ferme toute proche, celle des Voramwald: « Envoyez-nous quelques garçons, dirent-ils au directeur de la colonie, on a des pommes de terre à arracher ». Ils en attendaient 4 ou 5. Ils en virent arriver 20! Sous la direction des deux frères Voramwald, les jeunes Français se mirent au travail. En quatre jours, ils arrachèrent dix-sept tonnes de pommes de terre, qui auraient demandé trois semaines de travail à la famille Voramwald. En plus, ils nettoyaient les alentours de la ferme, nourrissent les bêtes, tressèrent des oignons et cueillirent les prunes du potager (qu'ils mirent en conserve dans leurs estomacs!). Mme Voramwald, maîtresse de maison au cœur d'or et à la poigne solide, prit quatre assistants à la cuisine. Elle prépara chaque jour des repas pantagruéliques où entraient sept kilos de viande avec cinq kilos de pâtes, accompagnées du même poids de pain et de quinze litres de cidre. Mais les grèves françaises prirent en partie fin. Et il fallut se séparer, le regret au cœur: « Nos vacances forcées, s'écrièrent les garçons, furent les plus belles de toutes! »



Pendant que leurs camarades étaient aux champs, d'autres garçons aidèrent Mme Voramwald à s'occuper du bétail en général et des enfants de « Mélanie », la truie de la ferme, en particulier!



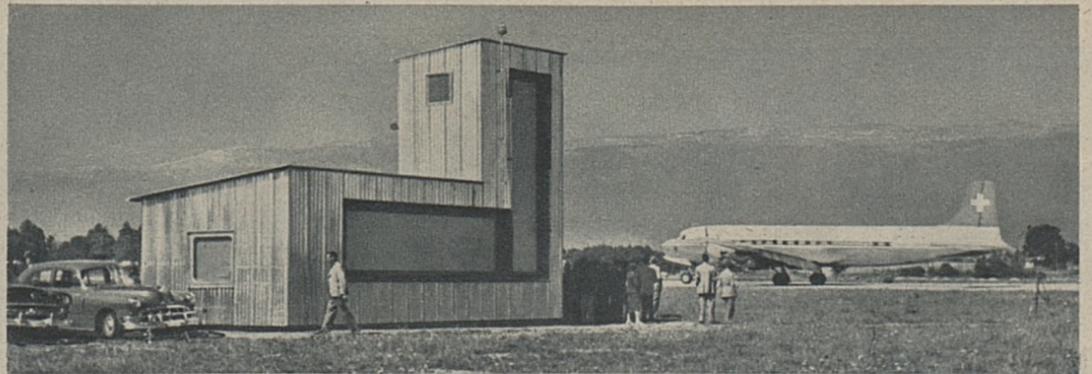
Trente à table, midi et soir! La ferme Voramwald n'avait jamais connu pareilles tablées, ni vu de telles quantités de nourriture disparaître en si peu de temps!



Pour la sécurité aérienne

## L'AÉROPORT DE GENÈVE A SON RADAR

Entre les pistes bétonnées de l'aérodrome de Genève se dresse une petite baraque que tous les pilotes caressent du regard, en atterrissant. A l'intérieur se trouve l'installation radar, ange gardien des convoyeurs du ciel. Cela signifie que, sans visibilité aucune, un avion peut atterrir à Genève aussi sûrement que par la plus belle journée de soleil. A 24 km. de la piste, l'avion est pris dans un faisceau d'ondes ultra-courtes, émises par le poste radar. Les ondes qui frappent la carlingue de l'appareil reviennent, à la vitesse de 300 000 km. par seconde, inscrire sur un écran la position exacte de l'appareil. Le pilote n'a plus qu'à obéir aveuglément à l'opérateur radar qui lui donne ses instructions, jusqu'au moment où les roues touchent la piste. Les opérateurs-radar de Genève achèvent leur entraînement. Dans quelques semaines, ils connaîtront leur écran magique et ses taches lumineuses sautillantes, comme vous et moi savons l'alphabet. Et, grâce à eux, des millions de passagers du ciel redescendront sur terre, en glissant, sans s'en apercevoir, sur la pente d'un tapis d'ondes que le radar de Genève aura tissé pour eux.



Le radar est installé dans cette petite cabane de tôle d'aluminium au milieu de l'aéroport de Genève. On remarque sur une de ses faces l'emplacement des deux antennes, une verticale et une horizontale, qui envoient les ondes électro-magnétiques. Photo à gauche: Le poste de commande, où se tient l'opérateur, est le cerveau de l'installation.

(Photos Y. Debraine, Lausanne)

# le chapeau ...



... souligne la personnalité



## Nous vous garantissons,

Avec notre plan pour l'achat de meubles, une économie de 10% au moins lors de l'acquisition de meubles, de sièges rembourrés, de literie ou de linge. Cette économie est réalisable de toute façon, que vous possédiez ou non la totalité de la somme nécessaire.

**Si vous** êtes fiancée et que vous désiriez posséder un intérieur arrangé avec goût...

**Si vous** êtes mariés et que vous souhaitez compléter votre mobilier...

**Si vous** êtes célibataire et que vous aspiriez à vivre au milieu de meubles de votre choix...

... n'hésitez alors pas à envoyer, aujourd'hui encore, le bon ci-dessous.

### IMPORTANT :

Le plan pour l'achat de meubles ne permet pas seulement de choisir tout à fait librement dans le plus grand et plus bel assortiment de Suisse; il offre aussi le maximum de garanties!

**BON** à envoyer à Pfister Ameublements S.A., Lausanne

Veuillez m'adresser, discrètement, gratuitement et sans engagement de ma part, votre brochure relative au nouveau plan pour l'achat de meubles, avec liste de références. En cas de non-convenance, je vous retournerai cette documentation dans les 8 jours.

NOM : \_\_\_\_\_

RUE : \_\_\_\_\_ No \_\_\_\_\_

LIEU : \_\_\_\_\_

Je m'intéresse à \_\_\_\_\_ Budget env. Fr. \_\_\_\_\_

444/307

nouveau

Journal

de Mode

Ringier



Ringier & Co. S. A., Zoltingue

1953/54  
Automne/Hiver  
fr. 3.65



# A TOMBEAU OUVERT

Nouvelle inédite de Paulette Blonay

— Voici M. Totoni, votre guide ! nous dit le directeur de l'Agence X... (voyages, excursions). Qui saurait, mieux que lui, vous présenter notre belle ville ? M. Totoni, pur Génois et — j'ajouterais : depuis cinquante ans à notre service — a beaucoup contribué, par son éducation et son goût des arts, à la haute réputation de notre maison.

Nous saluâmes le *signor* Totoni ; il nous répondit par un léger signe de tête protecteur et un sourire retenu, trop à l'étroit, semblait-il, entre ses petites joues brunes et tombantes, poires d'hiver qui débordaient sur son col glacé, orné d'une lavallière noire. Trois cocardes plissées attiraient le regard sur les revers étroits de son pardessus noir. Quand, après nous avoir pris en charge, il se dirigea vers le car bleu « Visite de la Ville », on s'aperçut qu'il claudiquait sur ses pieds plats et qu'une pièce en forme de cœur était cousue à l'une de ses chaussures.

Cinq messieurs espagnols et moi formions, ce matin-là, l'effectif grelottant de la « Visite de la Ville ». Elle commençait à neuf heures et le soleil, encore trop bas, se devinait seulement derrière les hautes collines surmontées de fortins qui protègent la ville. Gênes doit être torride en été ; mais, en ce matin de janvier, le frimas sur les toits et les enseignes des *gelaterias* nous firent savourer la tiédeur de l'autocar et l'odeur d'essence et de brillantine, que répandait le coin du chauffeur.

Le *signor* Totoni assigna à chacun la place qu'il devait occuper dans ce mastodonte de quarante fauteuils, c'est-à-dire autour de lui, comme des agneaux dans la plaine de leur mère. Il nous prévint qu'il ne parlerait qu'en français, par déférence pour moi, seul élément féminin du groupe. Les messieurs espagnols parurent enchantés de posséder une langue maternelle qui approchât tant du français.

J'attendais de M. Totoni les tirades chères aux guides de toutes les villes du monde. Le car venait de s'ébranler et quittait son quartier général de la Piazza Principe.

— Pour ce qui est de la ville elle-même, ce sera vite fait, commença notre guide.

— Mais Genova la Superba ! s'étonna l'un des *señores*.

— Si, si. Mais nous irons d'abord à Staglieno.

Staglieno ? J'avais pensé visiter la ville de Gênes. Trois heures réglementaires, c'est déjà bien court. Pourquoi perdre son temps dans une banlieue sans gloire ? Nous avions, tous les six, potassé notre « Guide de l'Italie » et payé pour admirer la maison de Colomb, le port, les gratte-ciel, San Lorenzo et les palais. Et aussi, pour ma part, la Via Croce Bianca et la Via Luccoli, que ma tante ne cessait de me vanter, comme les rares souvenirs heureux de son voyage de noces.

— Visiterons-nous la Via Croce Bianca ?

— Croce Bianca ? *Madre !* Vous avez mieux en France, à Montmartre ou à Aubervilliers. Si, si, je connais parfaitement ces coins-là. Mais, si c'est pour voir sécher du linge, regardez ! C'est lundi.

Une échappée entre deux hauts immeubles Renaissance nous révéla de tous côtés la lessive génoise, flottant joyeusement dans le vent glacial. C'était la fête des culottes roses, des draps et cotonnades multicolores, des formes sombres et apathiques comme des pendus.

— Croce Bianca ! *Madre !* insista notre guide. Je m'en voudrais, madame, de vous faire perdre votre temps, et le nôtre. Ce n'est pas notre but.

Le car semblait, en effet, poursuivre un but, qui n'était pas la Via Croce Bianca. M. Totoni se mit soudain à prendre l'air blasé d'un agent de la circulation, puis il étendit les bras à droite, à gauche, en demi-moulinets :

— A gauche, l'Université. A droite, le Palais Durazzo. Ensuite, Sainte Annunziata. A gauche, l'ascenseur du Righi.

Poitrine aux genoux, pivotant de la tête pour ne rien perdre des beautés fugitives et surélevées que décapitait imperturbablement le toit plein de notre car, nous atteignîmes la Piazza de Ferrari.

— A droite, Via Luccoli !

— Oh ! M. Totoni ! la Via Luccoli !

Mais le car filait. Vrrr ! Vrrr !

— Moi, expliqua le guide avec un sourire effilé, vous laissez comparer la Via Luccoli et votre Rue de la Paix ! A droite, le Palais des Doges !

— Ne va-t-on pas visiter le Palais des Doges ?

s'enquit, timidement, l'un des messieurs.

Mais le car embouchait déjà la Via XX Settembre, dont les splendides mosaïques, tant vantées par mon « Guide de l'Italie », défilaient sous nos yeux comme une piste roulante pour motocycliste de cirque. Quel ordre mystérieux poussait notre car dans sa course fantastique ? Vers quel but, inconnu de nous, qui ne nous étions préparés qu'aux splendeurs de la ville ?

— A droite, les gratte-ciel ! Vite ! Au fond de cette rue. Il fallait évidemment vous pencher plus bas ; il y a trente et un étages.

— Mais, le Palais des Doges... insistait le monsieur espagnol, têtue et le front buté.

— Après, après, cher monsieur. S'il fallait nous arrêter à tous les palais... Staglieno est encore loin.

— Et San Lorenzo ? suggéra un autre *señor*.

— En revenant. D'ailleurs, San Lorenzo n'arrive pas à la cheville de vos merveilles d'Espagne : Séville, Tolède... Et je connais mes visiteurs :

on détaille chaque colonne, on palpe chaque bas-relief ; on essaie à tour de rôle le siège de Paganini, *to take a chance*, comme disent mes clients anglais. Ensuite, il faut se précipiter vers Staglieno, à tombeau ouvert.

A cet instant, j'aperçus, encastré dans le miroir au-dessus de sa tête, l'œil du chauffeur ; il venait de lancer à M. Totoni un éclair entendu ; tous deux se mirent alors à frémir des épaules en un rire muet, inexplicable.

— Mais... le gratte-ciel ! L'agence nous a promis l'apéritif au sommet du gratte-ciel. Je veux mon apéritif, grogna un *señor*, hargneux.

— Vous l'aurez, monsieur, dit froidement M. Totoni. Vous l'aurez. C'est par là que se termine la visite de la ville. En rentrant de Staglieno ; nous en aurons besoin.

La glaciale majesté de notre guide en imposait trop pour qu'on osât se permettre une inquisition déplacée sur cet énigmatique Staglieno, but évident de la « Visite de la Ville », et son morceau de choix.

L'immense Piazza della Vittoria, avec son arrogant arc-de-triomphe, ses pelouses à l'anglaise et ses hauts immeubles de marbre, n'appela qu'un vague « Regardez à droite ! ». Et vrrr ! Le car s'engouffra dans une série de petites rues, qui semblaient toutes descendre vers le port. Enfin, nous allions visiter le port de Gênes, ce rêve de l'enfance, qui abritait nos forbans à bandeau sur l'œil et les histoires extravagantes de Colomb. Et tous ces visages de la rue, entrevus à la sauvette par la fenêtre du car, devenaient peu à peu de plus en plus forbans et extravagants, à mesure que nous descendions vers le port.

— Nous laisserons le port derrière nous, intima M. Totoni. Rien ne ressemble plus à un grand port qu'un autre grand port. Vous avez aussi bien en France et en Espagne. Et nous avons mieux à faire.

Prestement, comme un voleur poursuivi, le car enfila une autre série de rues, larges celles-là, bordées d'immeubles cubiques et neufs, impersonnels, universels. Staglieno allait-il être le Neuilly génois ?

Le *signor* Totoni nous tournait le dos, appuyé au dossier du chauffeur. Dans le rétroviseur, j'apercevais son visage ; tout à l'heure, blasé, lassé, il commençait à prendre vie, au fur et à mesure que le car roulait d'une rue à l'autre. Parfois, le bonhomme allait jusqu'à se dresser sur la pointe des pieds, comme pour mieux voir pardessus les toits. Nous devions approcher de Staglieno.

On longea une petite rivière, où baignaient des maisons industrielles, des hangars. Le quartier était devenu abominablement pauvre et sale ; les fenêtres exhibaient maintenant des oripeaux, des chiffons d'un blanc douteux. Comme partout dans les quartiers pauvres. On a aussi bien, et même mieux, à Paris, et sans doute à Madrid. Les *señores* s'étaient tus, matés, résignés ; eux aussi attendaient Staglieno, pour en finir. Pourquoi grogner ? Nous nous sentions trop étrangers, trop à la merci d'un hôte qui attend de ses invités courtois une attitude au moins neutre.

Soudain, M. Totoni se retourna vers nous, tout d'une pièce, et nous sûmes que le but était atteint : il avait l'air de mimer, avec une application digne du meilleur comédien, l'expression extatique de son célèbre compatriote, découvrant des oiseaux de mer au sommet des vagues.

— Staglieno ! dit-il, très solennel.

L'émotion rosissait ses petites joues blettes. Nous descendîmes du car sur une large place. Dieu ! Quel froid ! Derrière le rempart des collines, le soleil, toujours trop bas, promettait une radieuse après-midi. En attendant, on gelaît comme au fond d'une chambre souterraine préhistorique et la buée fusait de nos narines cramoisies et changées en canaux.

Rapidement, le guide nous entraîna vers une avenue courte et large, bordée de petits magasins de fleurs, souvenirs et cartes postales. On atteignit un grand mur où s'ouvrait un portail de fer forgé surmonté d'une croix. Un corbillard empanaché ruisselant d'argenture, nous dépassa, suivi de gens en deuil.

J'aime assez les cimetières ; ceux dans le genre du Père Lachaise ou de Montmartre. Ils n'ont rien de triste ni de menaçant ; on est capable de penser à tout, sauf à la mort ; en plein cœur des grandes cités, ce sont des îlots de silence et de fraîcheur campagnarde. Le cimetière de Staglieno, lui, eût pu me refroidir encore plus, si cela n'avait été impossible. Le froid du marbre nous souffleta dès le seuil.

Le *signor* Totoni m'avait familièrement saisi le bras et m'entraînait dans les allées bordées de monuments, étagées comme des vignobles ; les cinq *señores* nous suivaient, chapeau bas, grelottant de la bouche dans les tourbillons de vent pénétrant. A l'entrée d'une allée, notre guide nous rassembla en demi-cercle de bons élèves attentifs, comme pour une leçon de choses.

— Voici, messieurs-dame, la merveille de l'Italie. Unique au monde. Ce cimetière abrite six mille monuments ; il faudrait quinze jours pour les admirer tous. Malheureusement, nous n'aurons que le temps d'en distinguer les plus beaux. Par ici, messieurs-dame !

Sur ses talons, nous atteignîmes une haute galerie couverte, Palais Royal funéraire, meublé de monuments tout blancs. La plupart étaient signés : *Villa*, comme le guide nous le fit remarquer ; c'était le sculpteur attiré de la noblesse génoise ; il s'était complu à tailler des scènes de famille, grandeur nature, ou des allégories dépourvues d'énigmes.

— Voyez ! annonça M. Totoni. Cet escalier que descend un vieillard, dont un pied tête déjà le bord d'un tombeau ouvert. (Le guide m'attira de force vers l'horrible vieillard géant.) Voyez les rides de sa peau trop flasque sur son côté ! Elles y sont toutes. Voyez, dans sa bouche, les trous dans ses gencives ! Ses ongles cassés, les grosses veines de ses bras !

Malgré moi, je regardais et frissonnais, de froid et d'effroi. De tous côtés surgissaient maintenant des silhouettes de Musée Grévin.

— Regardez cette jeune épousée qui soulève le drap mortuaire ! Approchez, madame ! On dirait

les morts se touchent, non seulement côte à côte, mais pieds contre pieds. Il faut bien les piétiner. Nos pas doivent résonner en dessous... C'était hallucinant, cette promenade dans le marbre ; cette chevauchée de dalle en dalle ne cessait-elle jamais ? Scènes horribles, déchirantes, masques de mort, têtes de mort. Oh ! Les néons de la Place Clichy ! De la vie ! De la chaleur ! Des chants d'oiseaux ! Mais c'est un cimetière sans oiseaux ; ils y crèveraient. Je me souviendrai de cette visite à la noblesse génoise et, malgré le froid, la sueur me montait au front, comme si ces fantômes à pompons et à trous-trous pétrifiés me poursuivaient de galerie en galerie ; j'étais éreintée. Un *señor* se mit à consulter sa montre d'un air revêché.

Tout à coup, nous nous trouvâmes devant la statue d'une vieille femme, vêtue du costume local et coiffée à la Goulue ; elle tenait à la main une espèce de rosaire.

— C'était une marchande de noisettes enfilées, expliqua notre guide en posant de force mon doigt sur les noisettes glacées. Cette vieille femme n'était qu'une pauvre...

— Qui s'est pourtant offert une statue signée *Villa*, s'étonna l'un des messieurs.

— Toute sa vie, elle a économisé pour avoir sa statue. Comme les nobles.

— Quel orgueil ! dis-je bêtement.

Le guide eut un air blessé. Quelques minutes de repos nous furent cependant permises, pour méditer devant l'épithaphe en patois génois, que la marchande de noisettes avait composée elle-même, à l'usage des passants, les suppliants de prier pour elle. Nous obéîmes docilement. Et aussitôt, M. Totoni, plus excité que jamais, nous emmena dare-dare vers une autre galerie. Ses yeux bleus miroitaient comme des soleils dans l'eau ; il semblait réprimer un sourire. Les messieurs s'étaient repris à grommeler. A quelle horreur macabre nous conviait-il encore ? D'un geste impérial, il fit signe aux messieurs, égrenés parmi les tombes, de se rallier autour de lui. Nous le suivîmes, encore une fois matés, en un groupe compact.

Alors, au détour d'une galerie, un cri de stupéfaction ! Le *signor* Totoni s'était arrêté net, rayonnant, béat ; il avait réussi son coup. Debout, tout près de nous, pétrifié dans le marbre blanc, il était là, souriant dans ses joues en poires, avec son pardessus à petits revers et à décorations plissées ; à la main, il tenait un paquet de brochures, sur lesquelles on pouvait lire, gravé : « Agence X... Visite de la Ville ».

Je sursautai, car le vivant m'avait saisi le bras pour m'obliger à m'approcher de lui, du frère, et m'inclinait de force la tête vers les chaussures :

— Vous voyez ? La pièce !

La pièce de cuir, en forme de cœur, piquée à la main ! J'eus envie d'en compter les points, pour comparer.

— C'est inouï ! fimes-nous en chœur.

La fureur des messieurs s'était éteinte ; ils paraissaient même lutter contre une hilarité inopportune.

— Mais, vous avez dû y laisser toutes vos économies, dit l'un des *señores*, reprenant son sérieux.

Ah ! bien, il n'attendait que cela, M. Totoni. Son visage exprima soudain une fatigue douloureuse, un incroyable vieillissement, tandis que sa voix chantonait, comme celle d'un mendiant :

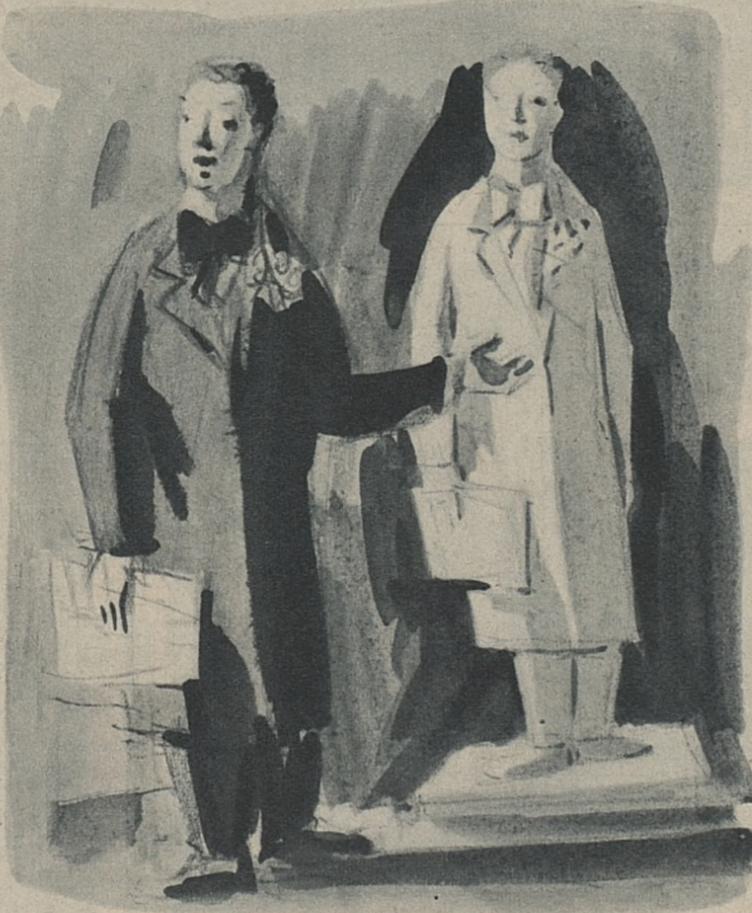
— Toutes mes économies, mon bon monsieur. Je ne suis qu'un pauvre guide et mon rêve a, hélas ! dépassé mes possibilités. Je suis pourri de dettes et le sculpteur me talonne chaque mois. Il a refusé de graver mon épithaphe. Qui priera pour moi. Personne. Qui, dans cinquante ans, pensera encore à moi ? Personne. Je suis seul ? Pensez, mes bons messieurs, ma bonne dame, que j'ai quatre-vingt-deux ans et, comme le vieillard de tout à l'heure, j'ai déjà un pied dans la tombe. Mourir en état de dettes ! C'est un vol. Jamais Dieu ne me le pardonnera.

Quelle blague ! Il ne paraissait pas plus de soixante ans. Compatissants néanmoins, et pris au piège, nous ne pûmes que fouiller dans nos portefeuilles. On se sent si peu de chose en un tel lieu !

— Et maintenant, au gratte-ciel ! s'écria tout à coup notre roublard, que notre argent venait de regonfler d'une nouvelle jeunesse.

Il tapota le menton de son frère de marbre, comme on titille un bébé. Nous nous ruâmes vers l'autocar. L'essence, la brillantine, le caoutchouc, la vie ! Jamais je ne m'étais trouvée si heureuse d'être en vie.

Au trente et unième étage du gratte-ciel, devant notre apéritif promis par l'agence, et si bien gagné, je regardai à la dérobée le *signor* Totoni. Penché sur la balustrade, au-dessus du vaillonnement des toits estompés par la brume, il ne cessait de couvrir du regard, un regard de bienheureux en extase, le pied de la colline et le coin de verdure et de marbre, où s'ouvrait son tombeau, le rêve de sa vie. P. B.



que vous avez peur. Regardez sous ses jupes !

Sous ses jupes de marbre, la jeune épousée portait un jupon à volants de broderie anglaise, dont aucun trou-trou ne manquait. Les cinq *señores* s'approchèrent, intéressés.

Bégyant d'émotion, le *signor* Totoni sautait de tombe en tombe, s'essuyait le front où perlait la sueur. De temps en temps, il s'arrêtait pour sonder l'expression de nos visages, que nous nous efforcions de fondre en un étonnement ravi.

— Toutes ces statues que vous voyez, messieurs-dame, ont été « posées » par les gens de la famille. De leur vivant, naturellement.

— Cela a dû coûter fort cher, fit remarquer un *señor*, qui ne cessait de palper tous les marbres en connaissance.

— Aussi, dit le guide avec fierté, n'est-ce que la noblesse génoise qui peut présenter aux visiteurs sa statue en plein bloc. Et pourtant...

Réticence accompagnée d'un regard luisant de ruse. Une bonne farce devait nous attendre quelque part. Le *signor* semblait s'en délecter à l'avance ; sa main m'accrochait toujours le bras comme une pince. Nous courions presque, irrespectueusement, sur les dalles mortuaires et les inscriptions gravées, les photos encadrées, car ici,

## A L'ÉCRAN

### LA DAME AUX CAMELIAS

« Une des meilleures versions cinématographiques du roman de Dumas fils, la plus émouvante et la plus près de son œuvre », a déclaré la critique parisienne. Cette version est signée Raymond Bernard, l'adaptation étant due au réalisateur et à J. Natanson. La couleur met en valeur la beauté des femmes et la richesse des costumes dans les admirables décors de Barsacq. Prise de vues : Ph. Agostini. A tout cela s'ajoute un élément d'émotion qui frappe directement le spectateur et qui, malgré les fastes de la mise en scène, puise sa force dans la simplicité pathétique du récit. Marguerite Gauthier est incarnée par Micheline Presle, cette belle comédienne qui fut découverte par Pabst alors qu'elle n'avait que dix-sept ans. Elle trouve en R. Alexandre un partenaire à sa hauteur. Armand Duval n'aura sans doute jamais eu d'interprète plus romantique à l'écran !



Marguerite et Armand n'auront jamais été plus romantiques que sous les traits de Micheline Presle et Roland Alexandre.

### LE CRAN D'ARRET

William Dieterlé prête à cette œuvre un ton documentaire. On assiste à l'enquête menée par le policier Conroy et le journaliste McKibbon, aux fins de démasquer un chef d'entreprise soupçonné de trafics criminels.

McKibbon s'avise que le propre père de Conroy est mêlé au gang que l'on cherche à arrêter, et se trouve fort gêné d'avoir à faire cette révélation à son meilleur ami, d'autant plus gêné qu'entre la fiancée de Conroy et lui-même, un sentiment très tendre s'est



SOUS RÉSERVE DE MODIFICATIONS DE DERNIÈRE HEURE

développé. Les préoccupations d'ordre professionnel et psychologique prennent néanmoins le pas sur le drame sentimental, si bien que le couple des fiancés pleurera, lui sincèrement, elle avec une conscience claire, la mort de McKibbon, abattu dans un guet-apens

à l'instant où il livrait l'ennemi public à la police. Nous retrouvons dans cette réalisation William Holden, acteur probe et convaincant, Edmond O'Brien au talent solide et l'intelligente Alexis Smith qui fait une émouvante fiancée Amanda.



Eug. Ormandy. W. Gieseking.

Chef de l'Orchestre de Philadelphie, Eug. Ormandy dirigera la « Pastorale d'été » de Honneger et la « Pathétique » de Tchaïkovsky. Le pianiste Walter Gieseking, lui, se fera entendre dans le « Concerto en la mineur » de Schumann.



N. Milstein. A. Cluytens.

Le violoniste Naban Milstein sera le soliste du « Concerto en ré majeur » de Tchaïkovsky, tandis qu'André Cluytens, chef d'orchestre de la Société des Concerts de Paris, dirigera « La Mer » de Debussy et « L'Oiseau de Feu » de Stravinsky.

Le VIII<sup>e</sup> Septembre musical de Montreux comportera, du 30 août au 13 septembre, huit concerts donnés par un ensemble de toute première qualité, l'Orchestre symphonique de Cologne (Gürzenich-Orchester). Les cent prestigieux musiciens seront dirigés par Karl Schuricht, Eugène Ormandy, qui conduira notamment la « Symphonie pathétique » de Tchaïkovsky, André Cluytens, qui donnera toute sa mesure dans « La Mer » de Debussy et « L'Oiseau de Feu » de Stravinsky, Günther Wand, extraordinaire à la tête des trente-quatre solistes de l'orchestre, et Jean Meylan, un jeune chef de chez nous qui traduira Bach, Mozart et Schu-

## CONCERTS

bert. Quant aux solistes, ils sont dignes des chefs. Ce seront les pianistes Backhaus, Gieseking, la Genevoise Suzanne Gyr et le violoniste Milstein. Le Festival montreuvisen aura une conclusion magnifique : G. Wand dirigera la Grande Messe de Mozart avec l'orchestre et les 150 exécutants du chœur du « Gürzenich ». Cette masse, imposante par le nombre et la qualité, donnera également la « 9<sup>e</sup> Symphonie » de Beethoven avec quatre solistes de renom. En résumé, tant par son programme que par la valeur des interprètes, le VIII<sup>e</sup> Septembre musical de Montreux s'inscrit au nombre des plus grandes manifestations artistiques de l'année suisse.

## SPECTACLES

LAUSANNE. A l'exemple des centres d'art théâtral français s'est constitué récemment à Lausanne un « Centre dramatique romand ». Il présente dès le 27 août, puis le 8 septembre, respectivement « Arlequin, serviteur de deux maîtres », une fine pantalonnade de Goldoni, jouée pour la première fois en français, « Georges Dandin », de Molière et « La Jarre », farce sicilienne de Pirandello. Sous la direction de Paul Pasquier, infatigable animateur et metteur en scène, une équipe de jeunes et d'artistes chevronnés (Véronique Deschamps, Roger Burckhardt, Yette Perrin, François Roulet, André Mauriand, etc.), de décorateurs et de

musiciens, a mis au point des spectacles délicieux de fantaisie et d'esprit. Ils auront pour cadre l'Abbaye de l'Arc, à Montbenon.

GENÈVE. Événement sensationnel : pour la première fois, l'admirable troupe des Ballets de l'Opéra de Belgrade vient se produire sur une scène de l'Europe occidentale ! C'est celle du Grand-Casino de Genève qui aura le privilège de l'accueillir. Un train entier amènera les 110 artistes, l'orchestre, son matériel et 20 tonnes de costumes chatoyants. Ce spectacle d'un dynamisme étonnant commencera les 1<sup>er</sup> et 2 septembre par la « Symphonie » de Bizet, « Orphée » de Stravinsky et le « Cœur de pain d'épice » de Baranovic.

## LES EXPOSITIONS

Rythmes et Couleurs. Sous ce titre a lieu jusqu'au 14 septembre, à la Galerie Motte, à Genève, une exposition qui groupe 150 eaux-fortes et lithographies de Picasso, Braque, Gauguin, Rouault, Dunoyer, Manet, Renoir, Lurçat, Erni, etc. Il s'agit de tirages hors série, limités ou hors commerce et de hors-textes, d'où l'intérêt très particulier de cette exposition.

Montres et Bijoux. Du 29 août au 21 septembre, cette traditionnelle exposition sera un des événements les plus brillants de la saison genevoise. Exposition de grande classe qu'admire l'étranger, notamment l'Américain ; elle groupera au Musée d'Art et d'Histoire 42 vitrines artistiquement aménagées par M. Jean Plojoux. On y verra les travaux et les créations de la classe de bijouterie de l'Ecole des Arts décoratifs, de la classe d'émail, de l'Ecole d'horlogerie et de l'Observatoire. De leur côté, les créations de l'Association Montres et Bijoux et de leurs invités suisses présenteront un attrait exceptionnel. Toute une partie de l'exposition sera consacrée à l'émail contemporain, sous forme de 400 pièces d'Allemagne, d'Italie, de Suisse, de Genève, ville qui, dans ce domaine, a une renommée universelle. Pour corser l'exposition, un four de cuisson permettra de suivre les travaux des émailleurs.

Artisanat tessinois. Locarno annonce du 1<sup>er</sup> au 30 septembre une exposition de l'artisanat et de l'art populaire tessinois.



Email de Nelly Richard, Genève.

## CONFÉRENCES

LES VIII<sup>ES</sup> RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE (2-12 septembre) ont choisi pour thème : L'angoisse du temps présent et les devoirs de l'esprit. Angoisse congénitale de l'homme devant la mort, angoisse de l'homme moderne devant les entraves à sa liberté... Des discussions des RIG, on espère que naîtra une thérapeutique qui rendra à l'homme confiance et espoir en ses destinées. On entendra notamment l'ancien ministre Robert Schuman et le romancier François Mauriac. Parmi les autres Français, nommons MM. Paul Ricœur, de l'Université de Strasbourg ; G. Bataille, directeur de la « Revue critique » ; F. Janson, rédacteur aux « Temps modernes » ; Claude Roy, Seghers, Jean Grenier, etc. La Suisse sera représentée par le Dr R. de Saussure, psychanalyste éminent qui fera le 2 septembre,

à 20 h. 45, à l'aula de l'Université, une conférence sur L'aspect psychologique de l'angoisse (retransmise par Sottens le 4 à 22 h. 35), ainsi que par MM. F. Filippini, le Dr Ch. Odier, Jacques Mercanton, Ch. Guyot et Ernst von Schenker. Parmi les autres participants, on relève les noms des Allemands Dantze et G. Benne, des Belges Lambillotte, directeur de « Synthèse » et Fr. Bellens ; des Italiens G. Ungaretti, G. Ponti, sénateur, et du Dr Fantì, auteur du fameux « J'ai peur, docteur » ; des Anglais S. Beckett, auteur de la pièce « En attendant Godot » ; A. Pryce-Jones, directeur du supplément littéraire du « Times » ; J. Priestley et C. Conolly ; du Nord-Africain Irwin Edman, de l'Égyptien Georges Cattani, de l'Espagnol Julian Barrios et du poète José Carner ; du Yougoslave Dusan Matic, du Polonais Milosz, lauréat du Grand-Prix de Littérature européenne, et du philosophe israélien Martin Buber.



McKibbon (W. Holden) vient de révéler la vérité à Conroy (O'Brien), assis sur la table : son père n'est pas mort accidentellement mais a été abattu par ses complices. Au fond, Amanda (Alexis Smith).

## DEVANT LE MICRO

\* Vendredi 28 août, à 19 h. 40, suite des « Enigmes du commissaire Gallois », émission-concours dotée de beaux prix et qui connaît, cette année, un succès sans précédent. A 20 h. 30, « Sylvie ou la journée de pluie », pièce de Michèle Angot.  
\* Samedi 29 août, à 18 h. 15, l'un des thèmes de l'éternel féminin : « La femme de trente ans dans la vie quotidienne », par Yvette Z'Graggen et Camille Sauge. A 21 heures, en reprise, la célèbre opérette « Le comte de Luxembourg ».  
\* Dimanche 30 août, à 14 heures, « La grande Guerre du Sonderbund » de C. F. Ramuz avec François Simon. On sait la verve et l'esprit du terroir que notre grand Ramuz a mis à conter cet épisode de notre vie nationale. Ceux de la génération descendante se souviennent de ces anciens qui racontaient avec truculence la fameuse campagne à laquelle leurs pères avaient pris part. Il a fallu Ramuz pour nous conserver dans sa forme et son esprit cette « Grande guerre » où l'on était parti le képi haut et la gourde pleine, sous le regard noyé de larmes des femmes et où, en fin de compte, « tout s'était bien passé ».  
\* Lundi 31 août, à 21 h. 30, gala de la chanson italienne.  
\* Mardi 1<sup>er</sup> septembre, Lausanne, retour de vacances, reprend ses émissions.  
\* Mercredi 2 septembre, à 20 h. 30, retransmission différée du 7<sup>e</sup> Concert symphonique des Semaines internationales de musique de Lucerne. Sous la direction de Guido Cantelli, l'Orchestre de la Scala de Milan joue l'Ouverture du « Siège de Corinthe », de Rossini, la Symphonie en ut mineur dite « Nouveau Monde », de Dvorak, « Paganiniana », de Casella et « La Mer », de Debussy. De toutes ces œuvres, la plus goûtée du public est l'émouvante symphonie de Dvorak dans laquelle le compositeur évoque les impressions toutes neuves et profondes qu'il ressentit devant les bouleversantes réalisations du monde américain.

## COMPÉTITIONS SPORTIVES

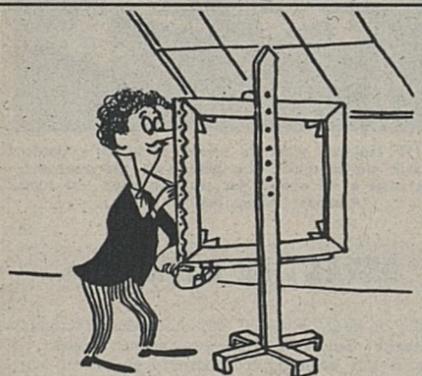
FOOTBALL. Le 30 août, en Ligue nationale A : La Chaux-de-Fonds—Fribourg et Servette—Young Boys ; en Ligue nationale B : Malley—Saint-Gall.  
HIPPIQUE. Les 29-30 août, Yverdon recevra l'élite des cavaliers suisses. Programme très riche dont l'un des attrait sera la manifestation nocturne du 29 août. On appréciera aussi les sonneries du Corps des trompes de chasse.  
CYCLISME. Tous les regards des sportifs seront dirigés sur Zurich d'abord (championnats du monde sur piste), puis sur Lugano où les meilleurs routiers du monde se disputeront les maillots arc-en-ciel décernés aux vainqueurs. Au départ, la Suisse alignera Schaer, Kubler et Huber. Le samedi, les amateurs couvriront 180 km., soit 12 fois un circuit de 15 km. Sur le même tracé, le dimanche, les professionnels tourneront 18 fois (270 km.). Sottens donnera des reportages de Rigassi.  
TENNIS. Du 27 au 30 août, fin des Championnats nationaux suisses à Vidy-Lausanne. Du 27 au 30, à Villars-Chesières, tournoi des hôtesses.  
WATER-POLO. Le 29 août, à 20 h. 30, Lausanne et Genève (Polo-Club) seront aux prises à la piscine lausannoise de Montchoisi.  
VOILE. Régates à Neuchâtel, le 27 août, et à Ascona, le 30.  
GOLF. Beau programme à En-Marin sur Lausanne : le 29, Coupe Grossmann ; du 30 août au 6 septembre, Championnats de Lausanne (Coups André et Gordon Barr).



Pantalón, Arlequin et Brighelle incarnés par Marcel Imhof, Roger Burckhardt et Paul Pasquier. (Photo Sauty, Lausanne)



COMPOSITION



COMPOSITION

ALFONSO

## Bon sang ne peut mentir

Ce grand industriel qui se double d'un joueur impénitent, et qui a laissé tant de billets sur les tapis verts, est l'heureux père de trois charmants enfants. Naturellement, il préfère le dernier, Claude, qui vient d'avoir six ans. L'autre jour, à Biarritz, en promenant son gamin sur la plage, il rencontre un ménage d'amis qui s'exaltaient sur la bonne mine du petit.

— N'est-ce pas qu'il est solide, s'écrie le papa tout fier. Et avec ça, il a des dispositions pour le calcul... Vous allez voir ! Quatre et cinq, combien cela fait-il, mon petit Claude ?

— Quatre et cinq, ça fait neuf, papa !... Tu ne les abats pas à tous les coups !

Le couple s'esclaffa.

— Très bien, fait le papa un peu gêné quand même. Et cinq et cinq, combien cela fait-il ?

— Oh ! ça ! papa, dit le gosse, ça fait Baccara !

## Vivent la jeunesse et l'auto-stop !

L'article de Gabriel Rauch, paru dans notre numéro du 6 août, sous le titre *Pratiquez-vous la mendicité-stop?* nous a valu des lettres vibrantes et fort sympathiques que nous publions ici in-extenso parce qu'elles nous paraissent aborder la question sous son angle le plus vrai. En effet, il est sans doute plus important de savoir pourquoi l'auto-stop existe et de le savoir par ceux qui le pratiquent, que d'étudier surtout les réactions des observateurs motorisés ou non.

### Des étudiants protestent

« Je me trouve actuellement dans un camp de travail pour étudiants où nous apprécions beaucoup la lecture de *L'Illustré*.

» C'est en parcourant votre revue du 6 août que je suis tombé sur l'article de M. Gabriel Rauch intitulé : *Pratiquez-vous la mendicité-stop?* Le titre, du plus mauvais goût d'ailleurs, attira tout de suite mon attention. Après l'avoir parcouru, je le lus à table devant une trentaine d'étudiants, ce qui eut l'effet de provoquer une vague de protestations parmi tout notre groupe de jeunes, arrivés de tous les coins du monde, en utilisant ce moyen ignoble : l'auto-stop.

» Ces mendiants de la route, comme les appelle si gentiment l'auteur, participent en Suisse à la construction d'un chemin en montagne où ils fournissent un travail effectif de huit heures par jour durant lesquelles la pioche et la pelle sont de mise et où le rendement atteint son maximum, bien que le travail ne soit pas rémunéré.

» La mauvaise volonté à admettre ce qui est et le fait de voir le mal là où il n'existe pas, semble être le fort de M. Rauch. Dire que les jeunes comptent être transportés est un fait indiscutable, ce qu'il faut ajouter, c'est qu'ils comptent surtout sur la compréhension des automobilistes ; mais de là à ajouter qu'ils exigent de l'automobiliste qui passe en trombe sur la route d'être embarqués, c'est manquer de tout sens commun.

» L'auteur poursuivant son idée en arrive à voir de l'exigence (servile ou impertinente) dans le geste ou même et ce qui est le comble, dans la seule présence immobile d'un auto-stoppeur !

» De là, nous passons à la sympathie des auto-stoppeurs : c'est là, la seule qualité que leur trouve l'auteur, ce qui est d'ailleurs vite compensé par le fait que ce qu'ils font n'est pas du tout sympathique, et avec ça, qu'ils ne s'en aperçoivent même pas ; car, figurez-vous, les jeunes ont rarement les moyens de pouvoir se payer quelques milliers de kilomètres de trajet et après une année scolaire, ils éprouvent, comme la plupart de leurs aînés, le besoin de respirer et de voir du pays, sans pour cela avoir à faire le manoeuvre, l'employé d'hôtel, le garçon de courses ou le plongeur, métiers qu'ils exercent d'ailleurs en cours d'année pour se payer leur bifteck.

» Je ne m'étendrai pas sur tous les qualificatifs très peu obligeants dont l'auteur gratifie si charitablement les auto-stoppeurs, mais il est utile de préciser que c'est par la collaboration entre les hommes et tout particulièrement chez les jeunes, que naîtra la solidarité de demain ; et cette collaboration de jeunes ne peut être possible que par des échanges, des voyages et la connaissance de ce qui se passe chez le voisin.

» Il est un fait, c'est que l'auto-stop doit être organisé d'une façon plus concrète ; les Auberges de la Jeunesse sont un exemple d'organisation parfaite. Avec sa carte d'Auberge de la Jeunesse, on devrait donner aux jeunes un insigne d'auto-stoppeur qui les distinguerait de l'amateur ; d'un autre côté, les automobilistes bienveillants, et ils sont nombreux, arboreraient un petit pavillon (principe déjà en application en Grande-Bretagne), ce qui permettrait d'éviter de frapper, d'agacer certains automobilistes trop susceptibles et souvent très égoïstes.

» Veuillez agréer, Messieurs, etc... »

Les participants du Camp de travail d'Andermatt (Uri).

Suivent une vingtaine de signatures d'hôtes du camp venus d'Italie, de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Belgique, d'Autriche, d'Argentine, d'Égypte.

### « Je voyage en auto-stop chaque année »

« Monsieur Dalzac,

» Cette lettre est une réponse à M. Gabriel Rauch, pour son article *Pratiquez-vous la mendicité-stop?* Si c'est possible, je vous demande de publier ma lettre dans vos colonnes,

« VOUS AVEZ LA PAROLE »

Lecteurs prenez la plume...

car il est juste qu'une voix qui s'élève pour défendre les auto-stoppeurs touche les mêmes lecteurs que celle qui les traite de mendiants. Cette lettre est peut-être un peu vive, je l'ai surtout voulue énergique.

» Je suis étudiant à la Faculté des Sciences de Strasbourg. J'ai 22 ans, je suis fils de médecin et d'officier supérieur de l'armée. Malgré tous ces attributs, je voyage en auto-stop chaque année.

» Qu'est-ce que l'auto-stop ? Avant tout, c'est une pratique qui nous a été laissée par les cinq années de guerre, pendant lesquelles tout déplacement posait un problème, faute de moyens de communication. Aujourd'hui, l'auto-stop est le moyen de voyage pour ceux qui n'ont pas beaucoup d'argent.



Ces deux garçons de Glasgow étaient venus à la découverte du continent. La grève et une grave crise financière personnelle les atteignirent à Paris. Ils bénéficièrent de l'aide d'automobilistes complaisants et terminèrent courageusement à pied en suivant les rails du chemin de fer. Les voici à quelques kilomètres de Calais.

» M. Gabriel Rauch prétend avoir beaucoup réfléchi à la question, peut-être. Mais ce qu'il a omis de faire, et c'est très grave, c'est de se renseigner un tout petit peu, avant de se sentir le droit de conclure aussi catégoriquement : « Auto-stoppeurs, vous êtes des mendiants, rien d'autre ». Et moi de répondre encore plus catégoriquement : « Non, monsieur, ce n'est pas vrai ! » Nous avons et amour-propre et fierté, mais nous avons aussi l'amour des voyages, la soif de connaître d'autres pays, d'autres peuples, de nous faire des amis partout où c'est possible. Pour le faire, il n'y a aujourd'hui qu'un seul moyen : l'auto-stop. Faire de l'auto-stop, ce n'est pas se « débrouiller », c'est simplement essayer de voyager. Mais là encore, M. Gabriel Rauch a une réponse : « Allez travailler pour gagner votre droit de passage, votre billet de voyage ». L'idée est très belle, et nous y avons songé avant M. G. Rauch. Hélas, la pratique est beaucoup moins séduisante. « Faites le manoeuvre, l'employé d'hôtel, le garçon de courses, le soutier », nous dit M. Rauch et j'ajouterai encore qu'on peu aussi vendre les journaux et ramasser le vieux papier (j'ai fait tout cela !). C'est ici que M. Rauch pêche par manque d'information et même de réflexion toute simple. Voici pourquoi :

» Un étudiant de faculté a, en moyenne, deux mois et demi de grandes vacances, deux mois et demi qu'il devrait donc employer à travailler, puis à voyager. Travailler, c'est facile à dire, aussi curieux que cela puisse paraître. En effet, les entrepreneurs de toutes sortes, aussi bien que les directeurs d'hôtel, ne veulent pas d'étudiants à leur service ; les

premiers disent qu'un étudiant ne sait rien faire de ses mains et qu'il serait donc stupide de payer un garçon qui passerait un mois à regarder ce que font les autres. Les seconds ne veulent pas engager les étudiants en vacances, car, disent-ils, ces jeunes gens ne songent qu'à partir. Or, ils désirent un personnel stable. J'en parle par expérience. Considérons le cas du garçon de courses : tout d'abord, il est très difficile de trouver une place (un de mes amis a mis trois semaines pour en trouver une) qui est mal payée : en France, vingt mille francs par mois environ. Pour quelqu'un qui veut voyager le mois suivant, avec toute sa dignité humaine, c'est-à-dire en payant son billet de voyage, un tel salaire est ridicule, car le voyage de Strasbourg à Marseille, aller et retour, par le train, revient déjà à plus de dix mille francs. Avec cette somme, on n'a encore rien mangé, ni dormi. Ce n'est qu'un exemple.

» La même situation se présente pour la vente des journaux ; quand au ramassage des vieux papiers, ce n'est guère plus brillant, depuis que le prix du papier a baissé.

» Alors, que reste-t-il ? Il reste les leçons particulières données durant toute l'année, quelques autres revenus plus ou moins occasionnels, et enfin l'inévitable appui des parents. Ce n'est pas beaucoup pour faire un voyage même dans son propre pays, quand il est grand comme la France ou l'Allemagne. N'oublions pas non plus l'équipement de voyage le plus élémentaire, à savoir un sac à dos et un sac de couchage ; c'est une dépense énorme dès le début. Pourtant, je pense que personne, ni même M. Rauch, ne contesteront l'effet bienfaisant des voyages, tant au point de vue physique qu'intellectuel ; or, vu les conditions que je viens d'exposer, pour beaucoup de jeunes étudiants et étudiantes, il ne reste qu'une solution : l'auto-stop. Ici, je veux faire remarquer à M. Rauch tout particulièrement que l'auto-stop n'est pas un métier, c'est simplement un moyen, et que l'auto-stoppeur qui fait signe à un automobiliste ne mendie pas, mais fait simplement appel à la générosité de ce dernier (quand on fait la quête à l'Eglise, pourquoi ne dit-on pas que l'Eglise mendie ?). Un professeur de philosophie qui m'a pris une fois dans sa voiture, m'a dit qu'il prenait toujours les jeunes auto-stoppeurs car, à son avis, c'était un geste humain. Je souhaite que tous les Gabriel Rauch méditent un peu cette réflexion d'un penseur. D'ailleurs, qu'est-ce que cela peut faire à un automobiliste — qui voyage souvent seul — de faire ce voyage tout seul ou avec un jeune compagnon, qui fera tout ce qu'il pourra pour lui rendre service pendant le trajet ?

» J'arrive enfin à la dernière objection que l'on fait souvent contre l'auto-stop : on parle souvent du danger qu'il y a de prendre avec soi des inconnus, peut-être des gangsters, que sais-je encore. On pourrait épiloguer longuement là-dessus. Comme ma lettre est déjà trop longue, je dirai seulement que les dangers sont partagés (je demande tout de suite pardon aux automobilistes de bonne volonté). Voici un exemple qui m'est personnel : lors de mon voyage en Allemagne, en 1950, un automobiliste très distingué et très aimable nous a volé toutes nos affaires. Ceci s'est passé à Hanovre ; notre conducteur est parti pendant que, mon camarade et moi, nous étions en train de manger dans une auberge au bord de la route. La police allemande ne l'a jamais retrouvé ; perte totale d'environ 140 000 francs français !

» Voici donc le point de vue d'un auto-stoppeur contre les attaques de M. Gabriel Rauch. Si M. Rauch trouve que l'auto-stop est un « procédé détestable », s'il en est agacé, de grâce ! qu'il ne s'arrête pas ! Une opinion en vaut une autre, et, heureusement, un nombre de plus en plus grand d'automobilistes (contrairement à ce que dit M. Rauch) ne pense pas de la même façon. D'ailleurs, l'auto-stop, malgré toutes les attaques qu'il subit, n'est pas près de disparaître, au contraire. La plupart des jeunes gens que l'on voit aujourd'hui, au bord des routes, seront demain ingénieurs, médecins, chimistes, avocats. Ils posséderont, à leur tour, des voitures, et, se souvenant de leurs voyages de jeunesse, ils ne refuseront jamais une place libre dans leur voiture aux jeunes auto-stoppeurs des années à venir. »

V. Alexis, Strasbourg.

(Note de la Rédaction. Il y a évidemment de bons et de mauvais auto-stoppeurs. Que certains automobilistes aient fait de mauvaises expériences, c'est indiscutable. Mais ces cas sont extrêmement rares. Pour notre part, nous ne pouvons qu'applaudir au courage et à l'esprit de décision de jeunes gens qui, désireux de vivre l'aventure, partent sur les grandes routes à la découverte du monde. Une découverte qui n'est possible que grâce à la compréhension des automobilistes. Notre opinion se résume donc en ces mots : « Vive l'auto-stop, vive la jeunesse ! »)

### Erratum

Le chef d'exploitation du chemin de fer Martigny-Orsières veut bien nous signaler :

« Suite à notre téléphone de ce jour, nous vous confirmons qu'une erreur s'est produite dans le texte relatif à la photographie « Sembrancher-Le Châble par le rail », parue dans votre numéro du 13 août 1953. Ce n'est en effet pas M. Monay, directeur du M.O. qui coupe le ruban traditionnel, mais bien M. M. Gard, conseiller d'Etat et vice-président du Conseil d'Etat valaisan. »



Un pull rouge, des gants de yachting, un baromètre pour bateau et, en face, le grand large... voilà ce dont rêvent encore les femmes en ce mois de vacances. Le tout chez Hermès, Paris.

△ « Vous ne pouvez pas porter cette robe ! » C'est une toile ! Le parapluie est en toile à matelas ! Ce n'est pas un « gag », c'est la présentation de l'Atelier des modelistes de Paris.

Bonnichon de jersey noir piqué avec triple rang de franges de laine rouge. Modèle Barbet, Paris. ▷  
Photo Relang

Robe de mariée en organza blanc aux volants entièrement bordés de valenciennes : 40 mètres de tissu, 150 mètres de valenciennes. - Robe exécutée par la maison Ady-Couture, Lausanne.



## POT-POURRI EN MARGE DES COLLECTIONS

A huit jours du numéro spécial de mode, nous nous garderons bien d'ébruiter les secrets qu'il révélera sur la silhouette de demain. Au sujet de la longueur des jupes qui fait couler tant d'encre, le baromètre est encore à « variable » et la jeune estivante, dans la simplicité de son costume de sport, fixe ses yeux sur l'horizon, prête à prendre le bon vent de l'élégance future. — S'il y eut tempête autour des mollets, c'est que la presse d'actualité s'est emparée de ce sujet spectaculaire ! Christian Dior lui-même en grand prince de la Couture plane sur ces querelles journalistiques. Le voici précisant la longueur très étudiée de 42 cm. qui libère le galbe de la jambe, mais cache nettement le genou. En marge des collections, la presse a joyeusement applaudi la première présentation de l'Atelier des modelistes de Paris ; il y a là une pépinière de jeunes talents qui créent des « toiles », première étape de la vie d'une robe. Les accessoires « parlants » sont une des attractions du faubourg Saint-Honoré. Line Vautrin les présente en poudriers, boîtes à cigarettes, carrés et écharpes. Chacun a sa devise-rébus ; par eux, la femme la plus timide ose s'exprimer : « Je t'aime en silence ». Le résultat d'une conversation ainsi amorcée sera peut-être une toilette blanche auréolée de tulle ! En voici une qui a nécessité 150 mètres de valenciennes disposées en vagues dans une écume d'organza. — Fin du pot-pourri.

JANNIK.



Echarpe parlante en soie frangée : « Je t'aime en silence ». (« Jeu t'aimant scie lance ».)  
Collection Rébus de Line Vautrin, Paris.

# La nouvelle ligne de la mode automnale 1953!

La semaine prochaine paraîtra le volumineux

## NUMÉRO SPÉCIAL DE MODE D'AUTOMNE

de «L'Illustré», magnifiquement imprimé en couleurs

Un coup d'œil sur son contenu :

- \* La nouvelle ligne
- \* Tailleurs et manteaux
- \* Accessoires
- \* Le noir, couleur élégante
- \* La mode aux Etats-Unis, en Angleterre et en Italie
- \* Toilettés du soir
- \* Chapeaux
- \* Bal à Versailles

Le numéro spécial de mode de «L'Illustré» est en vente à tous les kiosques au prix de 80 ct.

Si vous désirez souscrire un abonnement, veuillez remplir le coupon ci-dessous :

### Bon de faveur

à envoyer à L'Illustré S.A., Galerie Benjamin-Constant 1, Lausanne et donnant droit à la livraison gratuite de «L'Illustré» - y compris le numéro spécial de mode - jusqu'à mi-septembre 1953. Je m'abonne à «L'Illustré» dès le no 38 jusqu'à fin décembre 1953 au prix de fr. 8.10/ jusqu'à fin mars 1954 au prix de fr. 14.35/ contre remboursement\*/ avec bulletins de versement\*/ par porteur contre paiement hebdomadaire de 50 ct.\*/ (\*biffer ce qui ne convient pas)

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_  
Rue : \_\_\_\_\_ Lieu / Ct. : \_\_\_\_\_ (Illé 35)



**RÉVEILLENZ  
LA BILE  
DE VOTRE FOIE-**  
et vous vous sentirez plus dispos.

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé !

Les laxatifs ne sont pas toujours indiqués. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE facilitent le libre afflux de bile qui est nécessaire à vos intestins. Végétales, douces, elles font couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Fr. 2.34. Etabls Henri Girod - 11, Clos de la Fonderie - Carouge - Genève

**Instituts et Ecoles privés**

Pensionnat de jeunes filles **«Tanneck»**  
GELTERKINDEN (Bâle-Campagne)

Etude approfondie des langues allemande et anglaise. Commerce, piano, sport. Climat fortifiant. Prix modérés. Etablissement reconnu par l'Etat.

Prospectus par M. et Mme Lenk.

# BRYLCREEM

revitalise les cheveux secs

**PARCE QUE**

**BRYLCREEM** conserve à vos cheveux un aspect naturellement souple et brillant toute la journée.

**PARCE QUE**

**BRYLCREEM** grâce à ses précieux éléments toniques, supprime les pellicules.

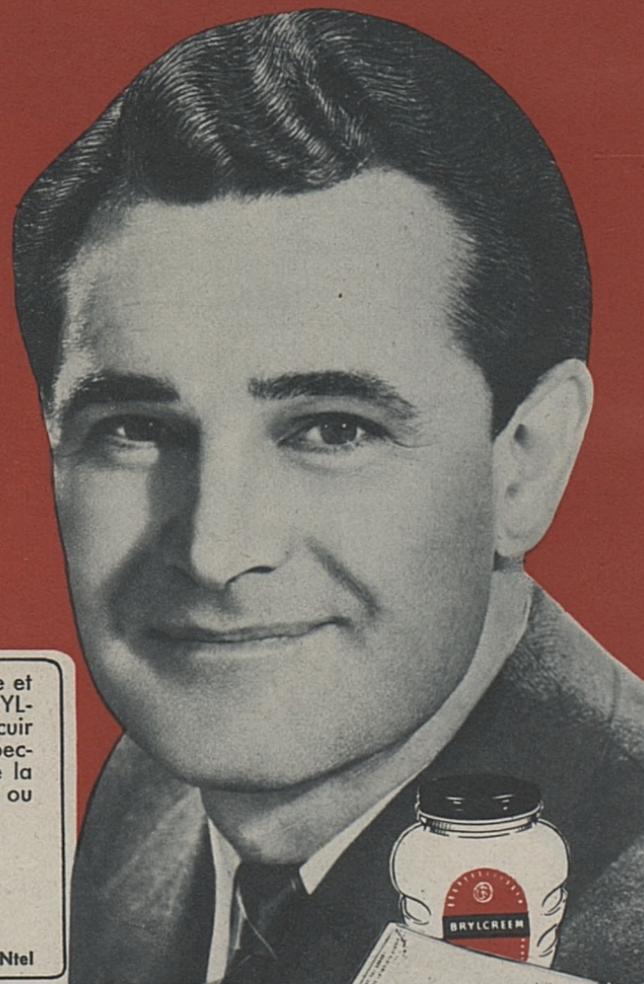
**PARCE QUE**

**BRYLCREEM** ne graisse pas du fait de l'émulsionnement des huiles pures qu'il contient.

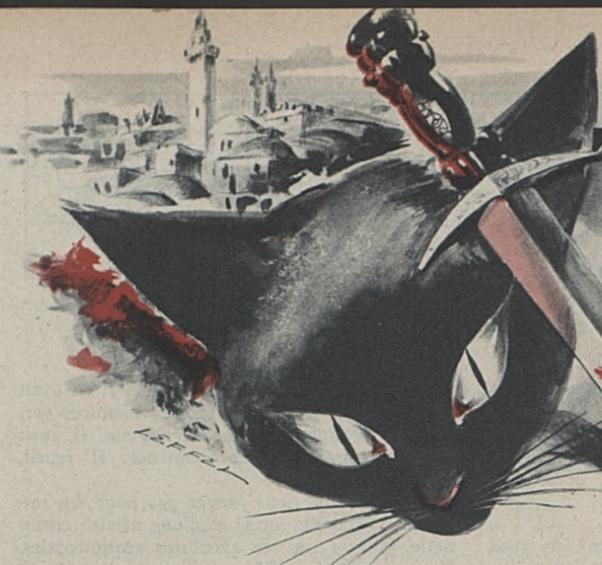
Si vous désirez une belle chevelure souple et resplendissante de santé, employez BRYLCREEM chaque matin en massant le cuir chevelu. Vous pourrez vous coiffer impeccablement et votre coiffure tiendra toute la journée sans que vos cheveux soient gras ou plaqués.

**BRYLCREEM  
LE FIXATEUR PARFAIT**  
Tube moyen . . . Fr. 1.55  
Grand tube . . . Fr. 2.30 (+ luxe)  
Pot . . . . . Fr. 3.30

BARBEZAT & CIE, FLEURIER / Ntel



LE FIXATEUR LE PLUS VENDU DANS LE MONDE ENTIER



# TEMOIGNAGE

## Sans paroles

ROMAN POLICIER DE J. BELLON

Résumé des chapitres précédents. On a retrouvé, au fond d'une malle expédiée de l'Hôtel Karoubia, à Marrakech, à destination de Casablanca, le cadavre de la belle Alice Durand-Montel (50 ans, femme d'affaires), poignardée par un inconnu. Le commissaire Pierre Gaillard est chargé d'enquêter sur ce crime et, après avoir procédé à l'interrogatoire du mari de la victime et du couple Boissy — qui était très lié avec les Durand-Montel — il se rend à Marrakech pour y interroger l'amant d'Alice, le séduisant Alain de Kervel. Jeannine, la femme du commissaire, accompagne son mari et, en déjeunant avec lui dans la salle à manger du Karoubia, constate en riant que le beau Kervel semble s'intéresser à une jeune fille : il s'agit de Mlle Ramier, la fille d'un riche colon. Le commissaire Gaillard se rend

ensuite dans la chambre No 21, occupée par un courtier en grains, M. Malguérac, compagnon habituel et voisin de chambre de Kervel. Après quoi, les Gaillard regagnent Casa. Treize jours plus tard, en rentrant un soir du cinéma, ils découvrent sur le palier de leur appartement le cadavre d'un inconnu qui s'avère être, finalement, le courtier en grains Malguérac. Or, Malguérac est vêtu d'un manteau qui appartient au riche colon Ramier. Le commissaire Gaillard ne manque pas d'aller interroger ce dernier et de l'informer de cette étrange coïncidence. Puis Jeannine ayant invité le journaliste Bourdier, leur ami commun, à passer la soirée avec elle et son mari, le trio épilogue, une fois de plus, sur le crime du Karoubia.

15

— Il est aussi à noter que l'excellent brideur qu'il était, commit ce soir-là gaffe sur gaffe, à croire qu'il le faisait exprès, selon l'expression de Ramier. Ça ne te rappelles rien, Jeannine?

— Si, ce que tu as fait un soir que nous avions les Corbier à la maison...

— J'ai fait exprès de perdre : le seul moyen avec des raseurs comme les Corbier, de ne pas être encore devant ses cartes à trois ou quatre heures du matin... Je ne serais pas étonné que, voulant se dégager sans attirer l'attention, Malguérac ait employé le même moyen...

— La prochaine fois que tu m'inviteras à un bridge, et que tu perdras avec insistance, je saurai quoi penser! fit Bourdier. Vous en avez de drôles de trucs, dans la police, pour vider les amis...

— Et si Malguérac prenait tant de précautions, c'est qu'il avait un motif grave... Un motif si grave qu'on l'a tué avant qu'il puisse parler...

— Il venait dénoncer quelqu'un!... s'écria Jeannine, tout en achevant de mettre la table. Il venait dénoncer quelqu'un, ou révéler quelque chose pouvant compromettre quelqu'un...

— Les autopsies n'ont rien appris de nouveau? demanda le journaliste.

— Non, pas encore.

— Oh! Ce n'est pas le moment de parler de ça, juste quand on va passer à table, protesta la maîtresse de maison. Je meurs de faim, moi...

— Madame, manger, ça y est! annonçait Aïcha avec le meilleur des à-propos.

Dans les bols en grosse poterie indigène fumait une odorante « harira », pimentée de poivrons rouges. Elle fut suivie d'un poulet aux olives, longuement mijoté à l'huile, et Aïcha fut complimentée, dans ce charabia franco-arabe qui semblait toujours beaucoup la réjouir (en réalité, elle devait bien se fiche un peu d'eux, mais le moyen de faire autrement?). Tout en faisant honneur aux plats, ils continuaient tous trois à discuter avec passion: Pierre disait:

— Le rôle de Malguérac, à Marrakech, semble bien avoir été des plus effacés, mais... c'est pourtant lui qui a vu Lucien Durand-Montel rentrer à six heures et demie (alors que celui-ci faisait presque aussitôt enlever les deux malles... ce qui ne lui aurait pas laissé le temps de commettre le crime...) C'est encore lui qui reçoit la visite d'Alain de Kervel à trois heures et demie et ne le quitte plus jusqu'à six heures et demie (or, à trois heures vingt-cinq, Alice Durand-Montel semble avoir été encore vivante, puisque la femme de chambre aurait entendu sa voix). C'est toujours Malguérac qui remarque la présence de Georges Boissy dans le fond du jardin, entre cinq heures et demie et six heures et demie (ce qui confirme la déposition du mari de Catherine). Il n'y a que Catherine en dehors de cette... manne d'alibis, Catherine, la seule qui n'ait pas quitté sa chambre, voisine de celle de la victime, entre cinq et sept heures!

Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que les clés avaient été retrouvées dans le fond du jardin. Il était trop tôt encore pour en parler devant Bourdier...

Celui-ci, après avoir réclamé une seconde part de tarte, observa:

— Quel homme observateur, ce Malguérac... Si observateur qu'on se demande même s'il n'en est pas mort... Moralité: Ne vous occupez pas des affaires des autres, hein! mes

chers amis? Mon vieux Pierre, ton vin est bon, mais il est rare...

— Tiens, sers-toi toi-même, je n'arrête pas de remplir ton verre, tu me fatigues...

Henri Bourdier se servit un grand verre de vin, en avala une bonne partie, et poursuivit, entre deux bouchées:

— Il était sur le point de réussir une belle affaire, m'a confié l'opulente veuve chez qui il logeait — une riche nature, entre nous, cette dame, et confiante comme l'enfant qui vient de naître et une belle affaire, si elle profite à l'un, en lèse fatalement un autre (« rien ne se perd, rien ne se crée », comme on m'a appris au lycée, dans le temps). Qui la réussite de Malguérac aurait-elle lésé?

— Moi je crois que la belle affaire de Malguérac devait être d'un genre très particulier. En le supprimant, on a écarté un gêneur qui en savait trop pour ne pas être tenté de le monnayer, affirma Jeannine en se levant de table.

— Mais alors, que serait-il venu faire à mon domicile privé. Tu as reconnu toi-même qu'il devait venir ici pour dénoncer quelqu'un...

— Il avait peut-être réfléchi ensuite, et jugeait plus prudent de renoncer à la bonne affaire, en venant se confier à la police?

— Ça se défend, approuva Bourdier.

Ils s'étaient rapprochés de la cheminée, où flambait quelques bûches, mais c'était plutôt un luxe qu'un besoin, car l'appartement avait été chauffé par le soleil toute la journée. La pièce était calme, bien close sur sa tête.

— Je ne sais pas qui a dit qu'on n'avait que deux plaisirs dans son intérieur: celui d'en sortir, et celui d'y rentrer, mais c'est un fameux psychologue! dit Pierre en allongeant ses jambes devant le feu, pot à tabac et pipe à portée de la main...

XV

Vendredi 17 janvier.

Pierre Gaillard alluma une cigarette, et se mit à marcher de long en large dans son bureau.

L'air frais du matin entrait par la fenêtre ouverte, et sur l'avenue voisine, c'était l'habituelle animation et le même trafic de véhicules de toutes sortes... Dumont allait-il enfin arriver? Qu'avait-il donc à être si mystérieux au téléphone? Et d'où téléphonait-il?

Impatient, Pierre Gaillard se rasseyait, en consultant à nouveau sa montre, quand, enfin, on frappa à la porte de son bureau, et Dumont entra, après s'être effacé pour laisser passer Eliane Ramier...

Celle-ci avait perdu de sa hauteur, mais elle ne paraissait ni ennuyée, ni inquiète. Elle prit la chaise que lui avançait l'inspecteur, et s'assit, croisant haut des jambes gainées de bas arachnéens. Elle attaqua:

— Je vous ferai remarquer, monsieur le commissaire, que je suis venue ici de mon plein gré, et après l'avoir proposé moi-même à votre inspecteur...

— C'est vrai, admit celui-ci, mais c'est tout de même moi qui me suis aperçu que vous aviez raconté des blagues à monsieur le commissaire, hier... Il m'avait envoyé dans les parages de votre villa, pour un petit supplément d'enquête, et c'est ainsi que j'ai appris que vous vous baladiez la nuit, très tard... Vous sortez par une porte du jardin, quand le papa est couché...

— Elle haussa les épaules, non sans insolence, ce qui incita l'inspecteur à achever, d'un air bonasse:

— Mademoiselle est peut-être somnambule?

— Pourquoi sortez-vous la nuit? demanda le commissaire. Vous êtes mineure, et on pourrait vous ramener à votre père... Qu'en pensez-vous?

— Je vais avoir vingt et un ans...

— Bien sûr, mais c'est votre père qui a l'argent. Alors, majeure ou pas, vous serez obligée de toujours le ménager, car il me paraît avoir des principes sévères sur la conduite des filles, et sans limite d'âge, n'est-ce pas?

Elle haussa à nouveau les épaules, mais d'une manière toute différente cette fois: ce n'était plus dirigé contre ceux qui l'interrogeaient, là, dans ce local de police, mais contre tout le monde en général, contre tout ce qui l'empêchait de secouer un joug qui la gênait...

L'inspecteur reprenait:

— Avant-hier soir, mademoiselle est sortie très tard: il était bien plus de minuit quand on l'a vu monter dans une voiture qui attendait, non loin de la maison paternelle.

— Est-ce exact?

— Oui.

— Qui vous attendait?

— Alain de Kervel.

— Vous aviez donc rendez-vous avec lui?

— Oui.

— A quelle heure?

— A minuit.

— Alors qu'il venait de vous déposer devant chez vous, en revenant d'Aïn-Diab, à onze heures?

— Oui.

L'inspecteur Dumont intervint encore:

— Le voisin m'a affirmé qu'il était bien plus de minuit quand il a vu cette demoiselle monter dans la voiture.

— J'étais en retard. Il avait fallu que j'attende que mon père soit allé se coucher pour pouvoir partir.

— Quelle heure était-il? demanda Pierre

Gaillard, qui se souvenait pourtant bien de la réflexion de Joseph Ramier: « Eteins ta lumière, il est temps de dormir à minuit et demi »...

— Un peu plus de minuit et demi, dit-elle.

— Votre père n'a donc pas quitté son bureau une seule seconde entre onze heures et minuit et demi?

— Non. Je l'entendais aller et venir, ouvrir et refermer des tiroirs. Je me demandais quand il allait enfin se décider à monter se coucher...

— Ensuite?

— Je suis descendue, sans faire de bruit, pour rejoindre Alain. Il m'attendait devant une petite porte latérale du jardin...

— Ensuite?

— Nous sommes allés à Aïn-Sebaa, dans une guinguette...

Mais Pierre Gaillard n'écoutait plus que distraitemment. Que lui importait les frasques nocturnes de Mlle Ramier? L'élément intéressant, c'était Kervel... Quel but poursuivait-il? Joseph Ramier n'était peut-être pas le gros parvenu classique prêt à payer cher une alliance flatteuse pour sa progéniture. Peut-être préférerait-il un gendre à son goût, qui puisse l'aider dans ses affaires? Et Kervel cherchait-il à lui forcer la main? Ou bien, était-ce tout simplement Eliane elle-même qui manœuvrait comme elle l'entendait? Elle en était bien capable, on le voyait au pli volontaire de sa bouche et à la dureté que prenait son regard, dès qu'on la contrecarrait. Et si elle avait décidé d'épouser un homme séduisant, et de devenir en même temps comtesse de Kervel et libre d'agir à sa guise, elle n'hésiterait pas à mettre tout en œuvre pour réussir.

— Vous connaissiez Alice Durand-Montel?

Elle sursauta devant la question si abruptement lancée, puis dit:

— Très peu.

— Selon vous, quel rôle jouait-elle dans la vie de Kervel?

— Une vieille femme qui s'accroche à un homme qui ne veut pas d'elle.

— Vous êtes sévère.

— Puisque c'est la vérité! Tout le monde le savait ici... Toutes ces femmes mariées qui courent après Alain sont dégoûtantes. Elles ont leur mari, pourtant!...

— Etes-vous fiancée avec Kervel?

— Pas encore...

— Vous attendez d'être bien compromise pour mettre votre père devant le fait accompli?

Une ombre de sourire passa sur les lèvres serrées de la jeune fille, un sourire qui évoquait tellement le gros Ramier...

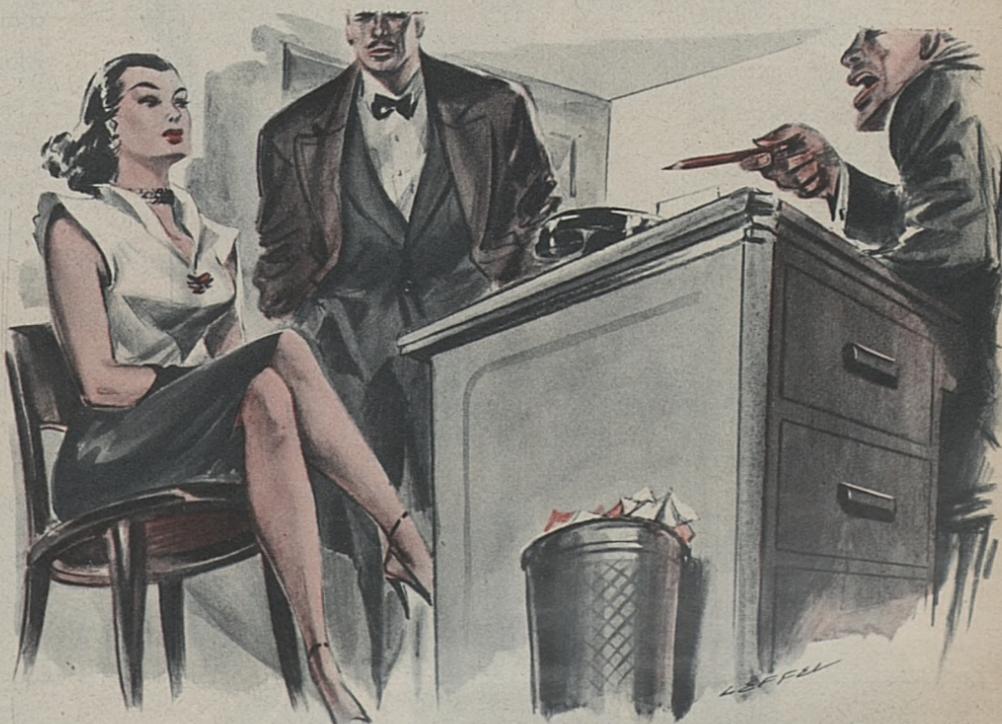
— Et pourquoi êtes-vous venue si facilement — vous l'avez vous-même reconnu — me raconter tout cela?

— Parce que vous en parlerez à papa. Cela m'évitera la peine de le faire...

Décidément, se dit Pierre Gaillard, la police sert vraiment à tout... Catherine Boissy, elle aussi, préférerait que ce soit lui qui apprenne à son mari l'histoire de la double facture, et du prêt de 30 000 francs... Et maintenant, cette jeune fille brune, aux yeux durs, et au sourire rusé attendait de lui le même genre de service: qu'il serve d'amortisseur, en quelque sorte.

Eliane Ramier poursuivait, du même air décidé:

— Plus tôt papa saura que je veux épouser Alain de Kervel, mieux ce sera. Il se vante



« Pourquoi sortez-vous la nuit? » demanda le commissaire...

(Dessin de Leffel)

bien, lui, d'avoir toujours réussi ce qu'il voulait, et il va s'apercevoir ainsi que je suis sa fille. Je veux Alain de Kervel, et je l'aurai!

— Mais, dans ce cas, pourquoi ne le demandez-vous pas vous-même à votre père?

— Parce qu'il ne me laisserait même pas le temps d'enchaîner trois paroles. Tandis que vous, il sera bien obligé de vous écouter...

— Connaissez-vous Fernand Malguérac? Je veux dire: le connaissez-vous bien?

— Non. Papa l'avait invité à dîner avant-hier soir, mais je me demandais pourquoi. Ce n'était pas une relation très flatteuse, et papa ne lui reconnaissait qu'une utilité: son talent de brideur.

— Et c'était uniquement pour l'inviter à un dîner suivi de bridge qu'il s'était dérangé, en personne, mercredi matin?

— Mais... sans doute.

— Ne croyez-vous pas qu'il eût été plus... simple pour M. Ramier de faire envoyer un mot par un domestique, par exemple?

— Si mon père s'est dérangé lui-même, c'est qu'il avait ses raisons, conclut Mlle Ramier avec une autorité très « Ramier »...

L'ascenseur, doublé de hautes glaces, et pourvu d'une banquette confortable, glissa sans bruit jusqu'au septième étage, s'arrêtant sur un large palier en marbre noir et gris.

Pierre Gaillard, qui habitait Casablanca depuis plusieurs années, et le Maroc depuis vingt ans, se demandait toujours pourquoi il ne pouvait arriver à trouver — honnêtement, s'entend — l'un de ces appartements modernes — comme celui-ci — dont la ville abondait, alors que de « nouveaux débarqués », comme les Durand-Montel, et Alain de Kervel, eux, parvenaient à s'installer rapidement, dans de pareilles conditions...

Un domestique indigène, vêtu de blanc, répondait à son coup de sonnette, et le faisait pénétrer dans un studio qui avait bien dix mètres de long sur cinq ou six de large. Toute cette largeur était percée de baies donnant sur le port. De l'autre côté, la pièce prenait jour sur une grande terrasse. Par les portes-fenêtres largement ouvertes au soleil, on apercevait le parasol rayé qui abritait des fauteuils en rotin, autour d'une table de jardin...

— Monsieur va bientôt venir, dit le domestique. Si tu veux t'asseoir là, monsieur...

Pierre Gaillard s'assit dans le fauteuil de cuir, tandis que le domestique retournait à

ses occupations. Il admirait cette installation luxueuse en évaluant en lui-même la somme qu'elle représentait... Plusieurs années de son traitement de fonctionnaire, sans nul doute... Le tout était de savoir si elle était payée.

Puis il compara avec la villa Ramier... Evidemment, l'autre avait dû coûter infiniment plus cher encore, mais ici, tout était d'un goût parfait, et témoignait d'un sens raffiné du bien-être et de l'harmonie en même temps... Il était possible que Joseph Ramier soit resté insensible à ce raffinement, mais sa fille, elle avait certainement dû percevoir toute la différence entre la munificence paternelle, et le goût tout court... Eliane Ramier ne serait pas ridicule en Eliane de Kervel: élégante, intelligente, et douée de volonté, il faudrait peu de temps à son mari pour en faire une femme présentable... selon son idéal.

A Marrakech, de multiples témoignages avaient mis la famille Ramier hors de cause, lors de l'enquête concernant la disparition d'Alice Durand-Montel, le 3 janvier. Mais ici, à Casa, Joseph Ramier semblait jouer un tout autre rôle dans le drame Malguérac... Qu'était-il réellement venu faire rue de Marseille, le mercredi matin, lui qui n'était jamais venu voir Fernand Malguérac auparavant... Cette simple invitation paraissait bien mince comme prétexte... Que s'étaient dit les deux hommes pendant un quart d'heure, enfermés dans le salon de Mme Gauthier? Pierre Gaillard regretta bien que celle-ci n'eût pas eu, outre l'habitude de fouiller dans les poches de son locataire, celle d'écouter aux portes...

Mais des pas retentissaient sur le dallage du hall, et Alain de Kervel entra dans le studio, de son long pas souple, l'air à peine surpris de voir là le commissaire qui l'attendait... et qui commençait, sans autre préambule:

— Vous avez déclaré hier que vous étiez rentré directement chez vous, mercredi soir? Maintenez-vous cette déclaration? Répondez simplement par oui ou par non.

Il sourit:

— Si je vous dis oui, vous allez me convaincre de mensonge, n'est-ce pas?

— Et pourquoi avez-vous menti?

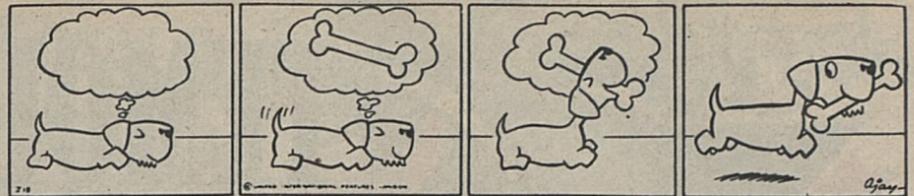
— Parce que je n'étais pas seul en cause...

— Votre histoire de rendez-vous ne m'intéresse pas. Ce que je veux savoir, c'est ce que vous avez fait entre onze heures dix, heure approximative à laquelle vous avez déposé Mlle Ramier devant chez elle, et minuit.

— Minuit? Pourquoi minuit?

— C'est moi qui pose les questions.

Alain de Kervel parut un peu surpris par



BOBY

le ton du policier, puis il répondit, après avoir légèrement haussé les épaules:

— Je suis passé ici, chez moi... J'ai attendu qu'il soit minuit, puisque c'est à cette heure-là que nous devions nous retrouver, et je suis reparti...

— Où aviez-vous rendez-vous?

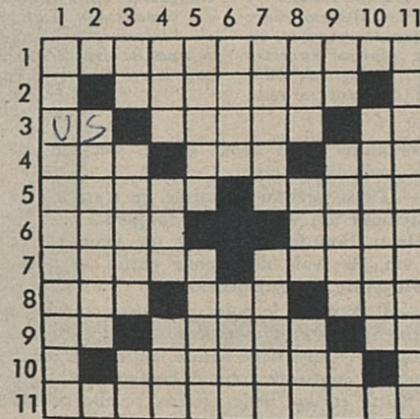
— Suis-je tenu de vous le dire? Je vous répète que je ne suis pas seul en cause...

— Ne jouons pas sur les mots, fit le commissaire avec une brutalité inattendue.

Il se sentait soudain très fatigué. Il en avait par-dessus la tête de toute ces histoires tortueuses, de tous ces gens sûrs d'eux, il avait envie de tout envoyer promener. Il reprit, toujours sèchement:

— Ça va, ne nous prenez pas pour des imbéciles. J'enquête au sujet d'une affaire criminelle, et non sur vos aventures sentimentales. Il ne s'agit pas d'être indiscret ou non, il s'agit de fournir un alibi précis entre onze heures et minuit. (A suivre)

Mots croisés



— Moitié d'un mouvement littéraire né en Suisse. 4. Amour des bêtes. — Romantique français. — Est difficile. 5. Suit servilement. — Ancien brouhaha. 6. Roi d'Egypte. — ... jusqu'à la bourse. 7. Cortège. — Allégorie chrétienne. 8. Lentille. — Ennemi des récoltes. — Manche de tennis. 9. Dans les rues. — Fromage blanc. — Conditionnel. 10. Souvent méconnus. 11. Opération discriminante.

Vertical: 1. Facétie burlesque. 2. Rampent et s'enflent. 3. Habitudes. — Gavroches. — La troisième. 4. Indécence ou politesse, suivant les pays. — Titre abrégé. — Fils de Noé. 5. Nourrice anglaise. — Conseillère mutilée. 6. Dans un raout. — On la dit verte. 7. Ville d'Espagne. — Ville d'Argentine. 8. Colère de poète. — Avec ça, un chant révolutionnaire. — Démonstratif. 9. Tentative (phonét.). — Peuvent être honorifiques. — Note. 10. Mains. 11. Plaie du monde moderne.

Horizontal: 1. Dans la presse. 2. Les ridicules y prétent. 3. Dans un creux. — ... et l'autel.

Solutions des Mots croisés du No 34

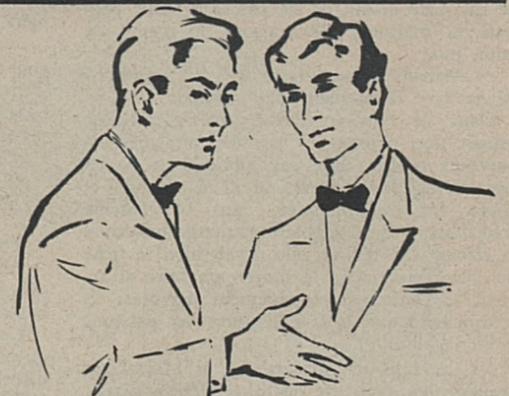
Horizontal: 1. Imprimer. 2. Poules. 3. PB. Tels. Ré. 4. Rôt. Se. Bon. 5. Eure. Sarne. 6. Udine. Siar (rais). 7. Vis. Mi. Nie. 8. En. Cira. Nu. 9. Volais. 10. Ralentir. Vertical: 1. Epreuver. 2. Boudin. 3. MP. Tris. Va. 4. Pot. En. Col. 5. Rues. Emile. 6. (V)illes. Iran. 7. Mes. As. Ait. 8. Es. Brin. Si. 9. Romain. 10. Généreux.



En gros: Paul Muller S.A., Sumiswald

«Elle serait si délicieuse, mais...»

Elle néglige ses aisselles. Les gens les plus soignés transpirent quand-même; sans soins appropriés, la transpiration se décompose et inconmode... les autres. Alors toute séduction s'évanouit. Pour y parer, il faut un produit qui élimine d'une part toute odeur de transpiration et qui maintienne d'autre part les aisselles à sec. Il n'en résulte aucun dommage pour la santé.



Odorono possède ces deux propriétés. Créé par un médecin, il est absolument inoffensif, même pour la peau la plus sensible... et pour le linge le plus fin. Et son application est très facile.



En vaporisateur pour des centaines d'applications: Fr. 3.40 + luxe. En crème finement parfumée, agissant 24 h: Fr. 2.- et 3.90 + luxe. Liquide: Fr. 2.85 et 4.15 + luxe.

**ODO-RO-NO**  
sauvegarde votre charme!

# Elastofix

Le bracelet montre, extensible sans fermoir, à sécurité parfaite

pour

*Dames*

et pour

*hommes*



Exigez toujours notre marque déposée, et gravée au revers.

*"Elastofix"*

ainsi que notre marque de fabrique

En vente dans toutes les bonnes maisons de bijouterie et d'horlogerie en acier inoxydable, en plaqué or laminé et en or avec fond acier inoxydable.



depuis 1885

## ANGLETERRE SPAWA

ÉCOLE POUR L'ANGLAIS à BOURNEMOUTH

### COURS D'ANGLAIS

Demandez prospectus et documentation au :

SECRETARIAT DEL'ÉCOLE SPAWA  
Talstrasse 82, ZURICH 1, - Tél. (051) 279754

## Bon de commande

Les prix spéciaux accordés à nos abonnés sont valables seulement contre envoi de ce bon à l'adresse suivante :

Suisse : Ringier & Co. S. A., Service des patrons, Zofingue.

France : M. M. Didierjean, 7, rue de l'Arsenal, Mulhouse (Haut-Rhin). Paiement d'avance au compte de chèque postal Strasbourg 1932

No de illé	No du patron	Taille
------------	--------------	--------

#### PRIX DES PATRONS — Suisse :

catégorie g (costumes, manteaux, robes pour adultes) fr. 1.90.	catégorie k (robes d'enfants jusqu'à cinq ans, jupes, etc.) fr. 1.-
Abonnés : fr. 1.-	Abonnés : fr. —.60

plus 25 ct. pour frais de port.

France : ffr. 190, ffr. 130 plus frais de port.

Abonnés : ffr. 130 franco, ffr. 90 franco.

Mme/Mlle

Rue :

Lieu :



*Hanro*

Pour la jeunesse: Ensembles jumeaux créés par *Hanro*. A gauche: l'Italienne avec sa jupe à rayures transversales, à droite: l'Écossaise avec sa jupe à carreaux bigarrés. Cachet jeune, élégant.

Des médecins prouvent qu'en quinze jours, le Savon PALMOLIVE peut vous donner, à VOUS aussi,

*un teint ravissant*



**SA DOUCEUR**  
pour la souplesse



**SA PURETÉ**  
pour la peau  
la plus délicate



**SON PRIX**  
pour l'économie



5301 A

**LA CHLOROPHYLLE**

Merveille de la nature!  
Grâce à ses propriétés purifiantes et curatives - découvertes tout récemment à la suite de recherches scientifiques - la chlorophylle est une vraie force miraculeuse. La chlorophylle, substance vitale de toutes les plantes, donne à Palmolive sa couleur verte bien connue, et vous donne la fraîcheur même de la nature.

**Pain normal 80 ct.**  
**Pain économique fr. 1.10**

Supportez-vous mal  
**la chaleur?**

Prenez du

**CIRCULAN**

contre les  
**troubles de la circulation**

Cure 20.55, 1/2 11.20, 4.95  
chez votre pharmacien.

Si vos gencives

saignent, employez

**Pyotersine**

Nous accordons des

**PRÊTS**

Jusqu'à Fr. 5000.— à personnes ayant un revenu régulier. Pas de formalités compliquées. Réponse rapide. Discretion complète assurée.

**BANQUE PROCREDIT  
FRIBOURG**

**Maux de tête!**



En cas de maux de tête et de dents, migraine, douleurs névralgiques et rhumatismales, refroidissements, malaises dus au fœhn, prenez **DOLO-STOP**, un nouvel analgésique efficace.

Etui de poche à 10 comprimés  
Fr. 1.60  
Toutes pharmacies et, sauf Vaud, drogueries.

**stoppe la douleur!**

Un nouveau produit de Max Zeller Fils, Romanshorn

*On vous admire!*

SH 13



Une chevelure lavée avec Kamilloflor ou Brunetaflor reflète le charme de la femme distinguée! Ces shampooings spéciaux sont absolument exempts de savon, leur mousse veloutée se laisse facilement rincer sans former le moindre dépôt. Vos cheveux, doux et légers, scintillent de mille reflets soyeux.



Monsieur O. Elsässer, Coiffeur pour dames, Zurich, déclare:  
«Les doux shampooings spéciaux Kamilloflor et Brunetaflor, exempts de savon, illuminent les cheveux de reflets soyeux en les rendant merveilleusement souples et légers.»



**SHAMPOOINGS  
SPÉCIAUX**

64



**Le sport  
pratiqué sérieusement**

endurcit le corps, mais provoque parfois un dangereux surmenage.

**Le sportif expérimenté pare au danger en prenant de la Forsanose. La Forsanose, riche en substances constructives pour les muscles, est connue comme aliment d'entraînement idéal pour tous les grand sportifs.**

**Maintenant avec points-voyage JUWO!**

Paquets originaux de 500 g. et 250 g. en vente partout.

FOFAG, Fabrique de la Forsanose, Volketswil / Zurich

**Forsanose**  
substantielle... et délicate

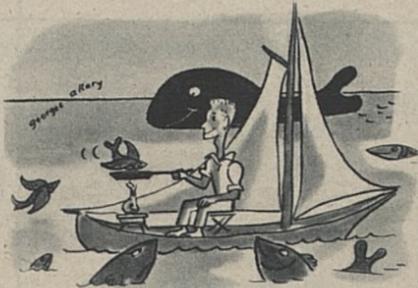


## KURUN autour du monde

Yves Le Toumelin est un Breton à la tête dure qui est parti un beau jour du Croisic pour faire le tour du monde à bord d'un voilier. Il avait 29 ans. C'était un aventurier, mais surtout un marin accompli, prudent comme pas un, renifleur de vent, qui réussit à naviguer seul pendant deux ans et demi sans échouer ni chavirer son *Kurun*. A son arrivée, il a publié ses notes de voyage aux Editions Flammarion. C'est un des livres les plus passionnants de l'année.

Les premières pages sont un peu dures à avaler, comme les premières vagues au sortir des rades. « C'est de l'argot » s'écrie le lecteur devant l'abondance des termes techniques. Il vous arrive couramment de lire des phrases comme celle-ci : « On confectionna des tangons en spruce pour les trinquettes jumelles et une potence en tête du mât ». Mais il suffit de regarder le lexique placé à la fin du livre, pour s'habituer à ce langage. Dès lors, notre plaisir est complet. Le Toumelin est sincère.

Il décrit exactement une croisière, avec ses ennuis laborieux, la coque qu'il faut peindre et repeindre aussi souvent que l'on vidange l'huile d'une voiture, les mâts rongés par les insectes, les voiles à raccommoder, et parfois le cafard. Avec lui nous essayons les tempêtes du golfe de Gascogne ou du Cap, alors que la traversée de l'Atlantique, dit Le Toumelin, est une navigation tranquille, « pour demoiselle ». Des poissons volants atterrissent sur le pont, des baleines dansent autour du bateau, les requins suivent, l'œil aux aguets. Mais ce qui nous plaît particulièrement dans ce livre, c'est l'évocation des grands navigateurs solitaires et de leurs bateaux, c'est aussi ces merveilleuses escales aux Marquises et aux Galapagos. Ces îles sont un paradis sur terre. Pas de maladies, pas d'animaux dangereux. Des tortues centenaires, des poissons multicolores, des fruits, et quelques familles paisibles qui chassent la chèvre sauvage, montent à cheval et construisent des pirogues pour la prome-



nade. Je me demande si *Kurun autour du monde* n'est pas un livre dangereux. Après sa lecture, en effet, on n'a qu'un seul désir : partir pour les îles. Les océans vont se peupler de voiles rouges (la couleur de celles du *Kurun*), allant à la recherche de la liberté et du bonheur. **Franck JOTTERAND.**

### Un comble

Patabrosse a convié quelques amis pour leur donner la mesure de son talent. Il chante deux chansons en s'accompagnant lui-même au piano. Se tournant vers son public, qui l'applaudit par politesse, il demande :

— Hé bien, qu'en pensez-vous ?

— C'est un comble, s'exclame un grand barbu.

— Un comble ? Vraiment, je suis flatté, cher ami.

— Oui, c'est un comble que d'être seul et mal accompagné.

### En Turquie

Comme un nouveau tremblement de terre menaçait la province d'Anatolie, en Turquie, un ménage résolut de mettre ses enfants en sécurité, et les envoya donc chez leur grand-père qui habitait une ville assez loin du foyer des catastrophes. En même temps, ils envoyaient une lettre :

« Sois gentil, et héberge les enfants pendant un moment, car notre coin, ici, est à nouveau menacé d'un tremblement de terre ».

Une semaine après le départ des enfants, les parents reçurent le télégramme suivant du grand-père : « Prière reprendre enfants et envoyer tremblement de terre ».

### Le talon d'Achille

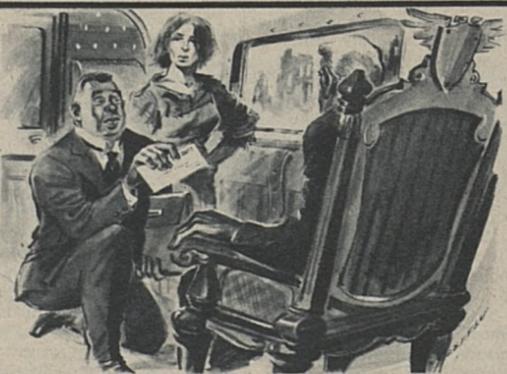
Un homme se présente chez le docteur, déclarant qu'il souffre de la cheville. Le docteur l'examine minutieusement et lui demande :

— Depuis combien de temps avez-vous cette douleur ?

— Environ deux semaines.

— Mais mon pauvre ami, vous rendez-vous compte que vous avez la cheville cassée ? Comment pouviez-vous marcher ? Vous deviez souffrir horriblement.

— Evidemment, je souffrais comme un damné, mais à chaque fois que je me plaignais à ma femme de mon état de santé, elle insistait féroce pour que j'arrête de fumer !



L'huissier mit un genou en terre pour présenter son pl...

### Un ex-roi expulsé de son wagon...

Hans-Otto de Wied est certainement, parmi tous les glorieux personnages qui ont l'honneur de figurer dans le Gotha, celui qui a eu l'existence la plus mouvementée. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommé « le prince aventurier ». D'authentique noblesse allemande, il fut artiste de cirque, garçon d'écurie, mangeur de feu à Changhaï, amant de la fille du négus et roi d'Albanie. Revêtu d'un uniforme d'opérette, il s'assit sur ce trône à la suite d'intrigues invraisemblables. Débarqué, il fut plus tard rappelé et légalement élu roi. Mais son règne fut éphémère. Aujourd'hui, l'ex-Otto Ier, squatter dans un wagon désaffecté de la basse ville de Hambourg, se fait mettre à la porte, et il a 81 ans... Destinée invraisemblable qu'un article passionnant relate cette semaine dans

**POUR TOUS**

Un seul usage du

# DENTIFRICE COLGATE

## détruit

### jusqu'à 85% des bactéries

qui provoquent la carie et la mauvaise haleine!

Le nettoyage immédiat des dents après les repas empêche le mieux la carie dentaire!



Déjà le premier brossage matinal avec Colgate extermine jusqu'à 85 % des bactéries responsables de la mauvaise haleine! 2 ans d'essais ont révélé une diminution étonnante de la carie chez les personnes qui avaient nettoyé régulièrement leurs dents de suite après les repas. Les radiographies ont prouvé que dans 2 cas sur 3 environ aucune nouvelle cavité ne s'est formée.

Un seul nettoyage des dents avec Colgate suffit déjà à anéantir jusqu'à 85 % des bactéries de la carie!



Chaque fois que vous brossez vos dents avec Colgate, vous détruisez jusqu'à 85 % des bacilles qui entraînent la carie! Adoptez sans hésiter la méthode Colgate si vous voulez vraiment éviter la carie. Les essais scientifiques le prouvent — jamais dans l'histoire de la science dentaire, la méthode de nettoyage des dents avec Colgate, de suite après les repas, n'a empêché autant la carie chez autant de personnes!

Un seul nettoyage des dents avec Colgate supprime instantanément la mauvaise haleine!



Les analyses scientifiques prouvent que dans 7 cas sur 10 Colgate élimine instantanément la mauvaise haleine se formant dans la bouche. Chaque fois que vous employez Colgate, vous purifiez votre haleine en nettoyant vos dents! La méthode Colgate, qui préconise le nettoyage des dents de suite après les repas, est aujourd'hui la plus sûre, la plus efficace pour combattre la carie!

Avec Colgate, votre haleine reste plus longtemps fraîche et agréable!



le tube économique fr. 2.85  
le tube normal fr. 1.75



— Hé ! Durand, c'est à vous, on vous attend ! (Dessin de Lavergne)



Une gentille attention. (Dessin de Lavergne)



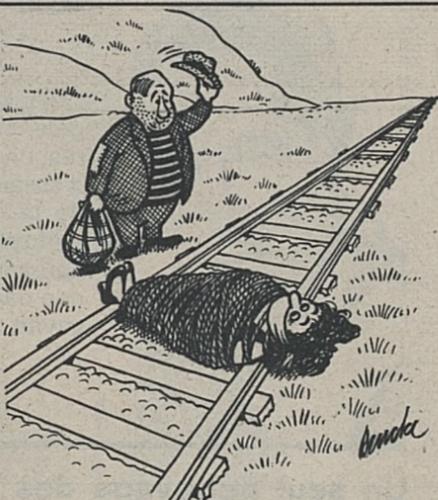
— Vous faites de la course à pied pour votre santé ?  
— Non, je cherche des champignons. (Dessin de Lavergne)



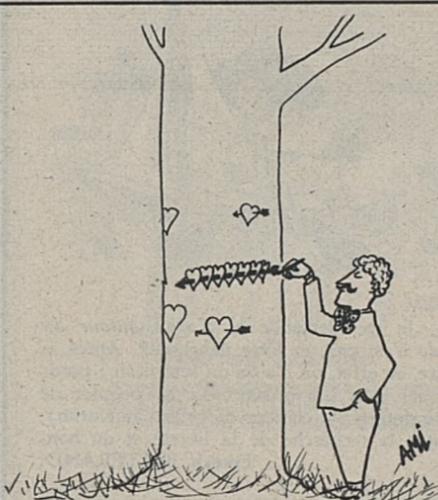
— Je t'avais bien dit de ne pas laisser jouer le gosse au bord du lac !



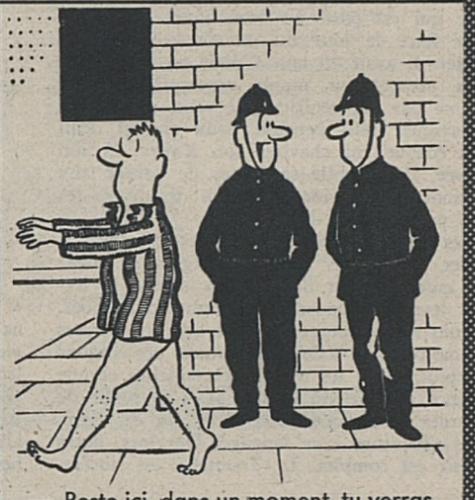
L'âge ingrat. (Dessin de Chancel)



— Pardon, madame, le train de 8 h. 09 a déjà passé ? (Dessin de Bencke)



Vanité. (Dessin d'Ami)



— Reste ici, dans un moment, tu verras passer sa femme ; c'est elle qui porte le pantalon du pyjama...

## VOTRE HOROSCOPE

De quoi demain sera-t-il fait ?  
De ce que Dieu nous aura donné pour le bâtir.

Vous êtes né sous le signe des poissons ? Et vous avez l'habitude de consulter la rubrique astrologique de votre hebdomadaire préféré ? Permettez-moi — oh ! en toute discrétion — de lire avec vous ce que vous réserve la semaine qui vient ; voyons ! Vierge... Balance... Scorpion... Verseau... Ah ! nous y voilà : **POISSONS** - *Semaine un peu trouble sur le plan affectif. Prenez garde aux intrigues des faux amis. Un regain d'activité dans vos affaires apportera une heureuse détente au sein de la vie familiale.*

- Tiens ! Vous n'avez pas l'air content ?
- Ma foi...
- Pourtant, ce « regain d'activité » et cette « détente dans le sein familial », c'est assez réjouissant.
- Peut-être bien. Mais ce trouble, ces intrigues, ces faux amis... Je n'aime pas ça.
- Bien sûr. D'ailleurs, c'est assez curieux...
- Quoi donc ?
- Que votre horoscope vous dise ces choses. Je viens de lire le mien. Je suis aussi un poisson — mais si ! — je viens de lire le mien, dans mon hebdomadaire, qui disait à peu près... Au fait, tenez, le voici ; lisons ça : **POISSONS** - *L'amour répondra à l'amour. Votre fine sensibilité vous procurera des plaisirs rares. Mais une ombre s'étend sur le plan matériel. Quelques déboires ou pertes d'argent pourraient vous mettre en conflit avec vos proches.*
- Eh ! bien ?
- Mais, poisson, mon frère, ne voyez-vous donc pas...
- Que ces deux pronostics s'excluent l'un l'autre ?
- Exactement. Vous voilà donc rassuré, n'est-ce pas ? La semaine ne sera pas si mauvaise, dans vos affaires de cœur.
- Mais elle le sera dans mes affaires tout court ! Je n'aime pas ça non plus...
- Une idée ! Si nous organisions la semaine qui vient à notre façon ?
- C'est-à-dire ?...
- Rien de plus simple, mon ami. Je prends ces ciseaux. Je découpe soigneusement la première partie de l'horoscope No 1, la seconde partie de l'horoscope No 2. Je les colle ensemble sur cette feuille. Voilà qui est fait... Et nous avons devant nous la perspective d'une excellente semaine.
- Farceur !
- Pas plus farceur que les arrangeurs de destin...

Je viens de me relire. Comme c'est étrange : moi qui vous rapporte ici ce dialogue de deux sceptiques, je crois fermement à l'astrologie. Mais je ne crois pas, ah ! mais là pas du tout, en la science-camelote des astrologues-à-prix-unique.

Et vous, y croyez-vous vraiment ? Sinon, pourquoi les lisez-vous, avec avidité, chaque semaine ? Si vous y croyez, dites-moi de quelle manière cela vous aide à vivre mieux ? Je vous promets de tenir compte de vos avis et d'en faire bénéficier nos lecteurs et lectrices.

Un Poisson - pour copie conforme : DALZAC.

Il y a des millions de réveille-matin dans le monde. Il y en a peut-être des milliards, mais le mien est seul capable de me réveiller moi, avec l'énergie et le timbre qui conviennent à ma constitution, à la profondeur de mon sommeil, à mon genre de beauté, à ma semaine astrologique.

Nous nous comprenons... nous nous acceptons pour le moins, et peut-être, un jour, finirons-nous par nous aimer car, bien que l'inverse soit plus fréquent, on a vu des ménages grincer dans les débuts parce que mal assortis et trouver cependant, à la longue, une sorte d'équilibre modeste mais solide, je dirais même une espèce d'amour dans la perverse habitude réciproque des défauts.

Nous avons entre nous un code tacite : je dors et il sonne. Je ne dors pas précisément pour qu'il puisse me réveiller, et lui ne sonne pas non plus seulement pour me tirer de mon sommeil. Ce n'est pas cela. Il sonne aussi bien si je suis éveillé depuis deux heures. Et c'est bien cette sottise qui m'a été pénible au début. Puis je me suis dit qu'après tout, lui aussi pourrait me reprocher mes réveils prématurés.

Lui ne se fait pas d'illusions sur ma stabilité et moi aucune sur son intelligence.

Et puis, à la longue, c'est moi qui ai eu plus de torts et donc aussi de raisons à l'indulgence. Lui a beaucoup souffert par moi, à tel point qu'aujourd'hui, je le vois s'appuyer faiblement contre le dos de mon agenda. Il n'a plus du tout l'arrogant rondour des débuts. Je ne saurais dire comment est venue la décrépitude, mais, à y mieux réfléchir, ce ne peut être que par des chocs répétés, non par usure. Ces chocs doivent être dûs

### Mon réveil

à des chutes. Ces chutes, je ne vois pas qui d'autre aurait pu les provoquer sinon moi. Oui, sinon moi. En vérité, cela ne peut venir que de moi et de personne d'autre.

Ainsi donc, la bêtise de mon réveil devrait être jugée moins sévèrement que ma propre nervosité.

Voilà comme on a maltraité mon réveil : deux méchants coups de poing lui ont enfoncé les côtes ; il respire avec peine. Quelqu'un de très vilain a cru intelligent de lui arracher son monocle et de lui rentrer d'un mouvement sec, traître, ses deux pieds dans le bas ventre. Et puis, profitant de sa surprise, on lui a tordu une petite poignée qu'il a sur le tête ; pour le bon poids.

Je comprends tout, maintenant. J'ai attribué au mauvais fonctionnement des organes de ma digestion, le sentiment que mon réveil avait des ratés. Pas du tout. Cela est véritable. Le cœur est usé, à force de mauvais traitements vaillamment supportés.

Une autre particularité s'explique aisément aussi : je veux parler de ce qui arrive en fin de sonnerie : mon réveil est pris d'une espèce de frénésie. Sa phrase se précipite à mesure qu'il approche du bout. Cela m'avait semblé ridicule. Plusieurs personnes que je connais font la même chose et me désespèrent, m'ennuyent considérablement. Je perds des mots. Je leur demande de recommencer si j'ai le sentiment que ce qu'elles ont à dire n'est pas dépourvu d'intérêt.

Mais, pour mon réveil, c'est de

tout autre chose qu'il s'agit. D'une peur des coups. Plusieurs fois, on lui en a donné alors qu'il était en train de sonner. Alors il a peur, maintenant. Il se méfie. Il a trop roulé sur le tapis. Il y est trop allé, au tapis.

Il est des hommes qui vont et viennent, palabrent au bas des escaliers, au kiosque, devant les portes des cafés, rentrent au logis, embrassent leur femme et se mettent à table en chemise et bretelles. Peu leur importe d'être juste avec un réveil et avec les choses en général.

Moi, je ne suis pas de ceux-là. Je vis seul et ne m'arrête devant aucune porte.

Je sais voir le sacrifice des choses et tout ce que je leur dois. On les pose quelque part et elles y restent des journées, indéfiniment. A peine arrive-t-on chez soi qu'elles tournent vers vous leur regard confiant.

Parmi tous ces objets, mon réveil occupera désormais une place d'honneur. Car il se force. Toute la nuit, il se force pour ne pas manquer le moment de la sonnerie. Les sentinelles le font aussi. Elles rentrent ensuite au corps de garde en ronchonnant, se versent une goutte de thé à peine tiède, s'enroulent dans une couverture et se jettent sur une planche ou de la paille.

Mon réveil pas du tout. Il reste là, levant vers moi son regard attristé, s'attendant à tout, mais soumis, admirablement soumis.

Ah, si je pouvais lui montrer comme je l'aime. Si seulement, comme les chats et les chiens, qui ont beaucoup moins de titres à notre reconnaissance, il pouvait sauter pour attraper une pelure de saucisson bien grasse et encore pleine de viande.

Marc DUFLON.

### NOTRE SERVICE DE GRAPHOLOGIE

Tout document, écrit à l'encre sur papier non ligné, doit être signé. Indiquer aussi l'âge, le sexe, la profession, l'adresse exacte de l'expéditeur, un pseudonyme. Joindre à l'envoi 5 francs suisses par esquisse demandée, 10 francs pour un portrait graphologique. Pour une étude complète avec directives, 25 francs (dans ce cas, plusieurs documents sont indispensables). Nos lecteurs étrangers sont priés de verser un montant correspondant aux sommes ci-dessus, soit par mandat postal international, soit par chèque bancaire. Pour l'envoi direct, joindre 20 ct. en timbres-poste, ou, pour l'étranger, un coupon-réponse international. Adresser la correspondance à la Rédaction de L'Illustré, Service graphologique, Zofingue.

G. 390. S. P. Une jolie écriture que la vôtre, chère lectrice. Elle dénote une nature où il y a de la droiture, de la finesse et de la bonté. Vous êtes une active, une consciencieuse, qui fait son travail avec soin, avec le souci de l'exactitude. Vive et pleine d'initiative, vous travaillez avec aisance, un sens pratique averti. Ce qui vous gêne, c'est la timidité intérieure et aussi une certaine nervosité. Vous semblez plus sûre de vous-même que vous ne l'êtes en réalité et vous souffrez sans l'avouer d'une contrainte qui vous empêche de vous épanouir pleinement. Sincère et loyal

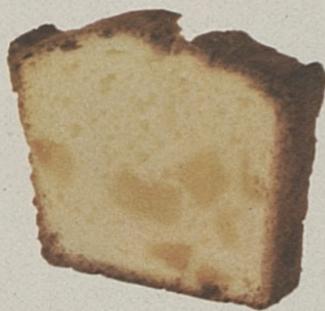
*de bien des  
très heureuse*

dans vos affections, vous ne faites pas étalage de grands sentiments, mais vous êtes dévouée, fidèle à ceux que vous aimez et capable d'une bonté toute simple, sans arrière-pensées. Cependant, votre sensibilité nerveuse vous rend susceptible et votre caractère n'est pas toujours très facile, avec de petits à-coups de sécheresse et d'agressivité, toutes superficielles du reste. Vous êtes une imaginative et votre activité mentale est aussi grande que votre activité physique. Tâchez de vous détendre, de laisser fleurir vos jolies qualités, qui vous rendent réellement bien sympathique.



*Quand les enfants ont été sages :*

**CAKE AU NOUGAT.** Rôtir sur petit feu, en remuant sans cesse, 100 g de noisettes râpées et 3 cuillères à café de sucre. Mélanger à 6 cuillères d'eau. Dès que la masse est refroidie, l'incorporer avec 2 dl d'eau froide à 400 g de CAKE-MIX et fouetter pendant 1 minute.



*Pour les célibataires disposant d'une cuisine...*

**CAKE A L'ANANAS.** Humecter légèrement 150 g d'ananas confit, coupé en dés, et saupoudrer de farine. Délayer 400 g de CAKE-MIX dans 1 1/4 dl d'eau froide en 1 minute. Incorporer rapidement l'ananas. Ne pas préchauffer le four.



*Pour petits et grands !*

**CAKE AUX RAISINS SECS.** Humecter légèrement 70 g de raisins secs et 30 g d'orangeat coupé fin, puis saupoudrer de farine. Délayer 400 g de CAKE-MIX dans 2 dl d'eau ou de lait froid en 1 minute et y incorporer les ingrédients précités.



*Surprise pour belle-maman.*

**CAKE MARBRÉ.** Délayer 200 g de CAKE-MIX, 1 dl d'eau froide et 20 g de chocolat en poudre (sucré) en 1 minute. Délayer dans un second bol 200 g de CAKE-MIX et 1 dl d'eau. Mélanger légèrement les deux pâtes avec une cuiller.



*Le gâteau favori de papa*

**CAKE A L'ORANGE.** Additionner d'eau le jus d'une orange pour obtenir 2 dl de liquide. Y ajouter le zeste râpé de l'orange et 400 g de CAKE-MIX. Fouetter pendant 1 minute.



*Avec de la crème fouettée le dimanche !*

**CAKE AU CHOCOLAT.** Délayer 400 g de CAKE-MIX dans 2 dl d'eau ou de lait froid en 1 minute. Ajouter à la pâte 20 g de poudre de cacao (non sucrée) et 20 g de sucre, ou bien 40 g de chocolat en poudre (sucré). Y incorporer, selon désir, 40 g d'amandes coupées et mouillées de 0,4 dl d'eau.



*Le cake «classique» pour le goûter :*

**CAKE AUX FRUITS.** Humecter légèrement 150 g de fruits confits et saupoudrer de farine. Délayer 400 g de CAKE-MIX dans 1 dl d'eau froide et 1/2 dl de rhum en 1 minute. Incorporer rapidement les fruits à la pâte. Ne pas préchauffer le four.



*Vives les cerises !*

**CAKE AUX CERISES.** Laisser égoutter 150 g de cerises rouges (dénoyautées) de conserve, puis saupoudrer de farine. Délayer 400 g de CAKE-MIX dans 1 1/4 dl d'eau en 1 minute. Y incorporer les cerises. Ne pas préchauffer le four.



*Pour changer...*

on cuira volontiers le CAKE-MIX sans la moindre addition, en le délayant simplement dans du lait ou de l'eau. Les maîtresses de maison nous écrivent sans cesse qu'elles sont enthousiasmées de l'excellente qualité de ce produit.

## 9 Recettes

# Cake-Mix

MARQUE DÉPOSÉE

Ajouter du lait ou de l'eau: la pâte est prête en 1 minute!

CAKE-MIX, mélange prêt à l'emploi, contient tout ce qu'une bonne maîtresse de maison utiliserait pour faire un gâteau: œufs, pure graisse végétale, sucre, farine, poudre à lever, arômes. Garanti sans addition de substances chimiques! Se conserve plusieurs semaines sans réfrigérateur.

Ses avantages sont convaincants: préparation, pesage et mélange des multiples ingrédients sont supprimés. Plus besoin de pétrir la pâte. Elle est prête en 1 minute. De simples extras (voir plus haut) permettent à tous ceux qui aiment les petits changements, de servir toujours du nouveau à table. Même la ménagère la plus exigeante s'étonnera de la haute qualité de ces cakes-maison.

Bon marché! Paquet de 400 g = 500 g de cake ne coûtant que Fr. 1.95. En vente dans les bons magasins.



### 3 « tuyaux » importants

① Veillez toujours à ne pas laisser reposer la pâte et enfournez-la le plus rapidement possible. Vous ferez donc bien de graisser ou beurrer le moule, de préparer les accessoires et, si possible, de préchauffer le four avant de délayer le CAKE-MIX.

② Vous pouvez aussi cuire la pâte CAKE-MIX dans un moule à tourte ou dans un moule à Gugelhopf. La pâte doit remplir le moule jusqu'à mi-hauteur. Pour les moules plus grands, il sera peut-être indiqué de préparer plus de pâte que ne l'indique la recette.

③ Nettoyer le moule à sec, ne le laver que rarement. Le beurrer à l'aide d'un pinceau dans ses moindres recoins. Recouvrir le fond du moule d'un papier gras pour toutes les recettes contenant des fruits.

NUTRA Alimentation SA Zurich 45

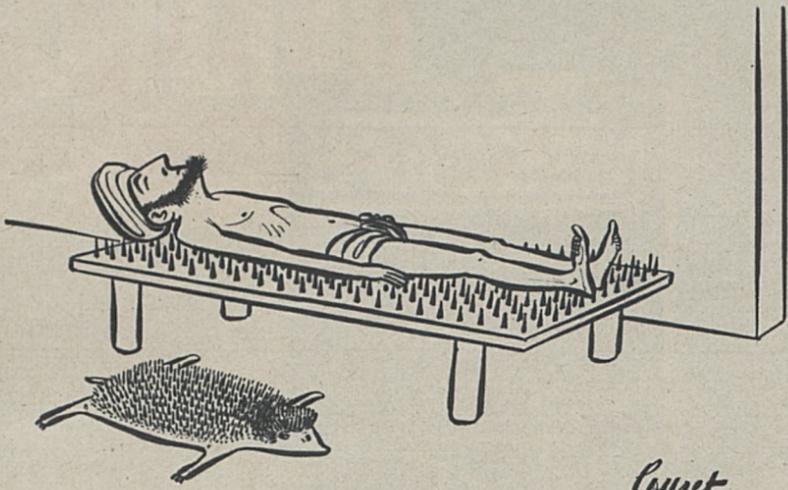


**JEZLER**  
ARGENT MASSIF

**Garniture de table Régence en argent massif**

*Lorsqu'on fait l'acquisition d'argenterie de table, il importe que toutes les pièces de la garniture soient du même style (couverts, service à café-thé, plats et plateaux, légumiers etc.).*

NOS AMIES LES BÊTES

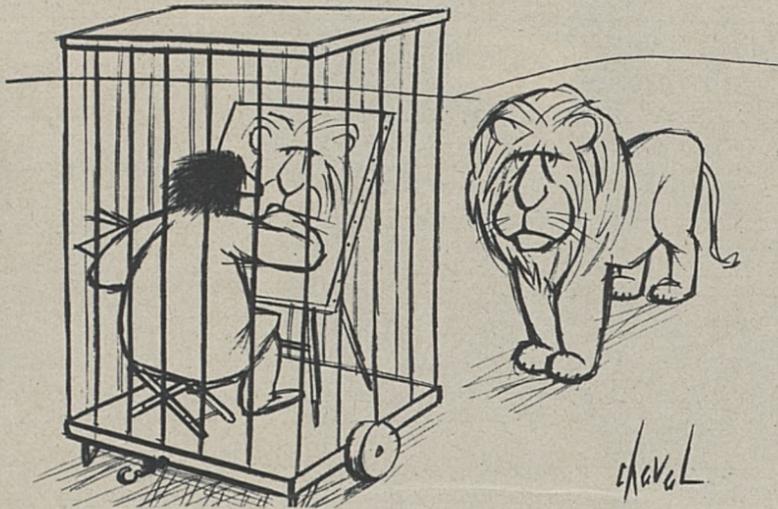


Pouzet

(Pouzet)

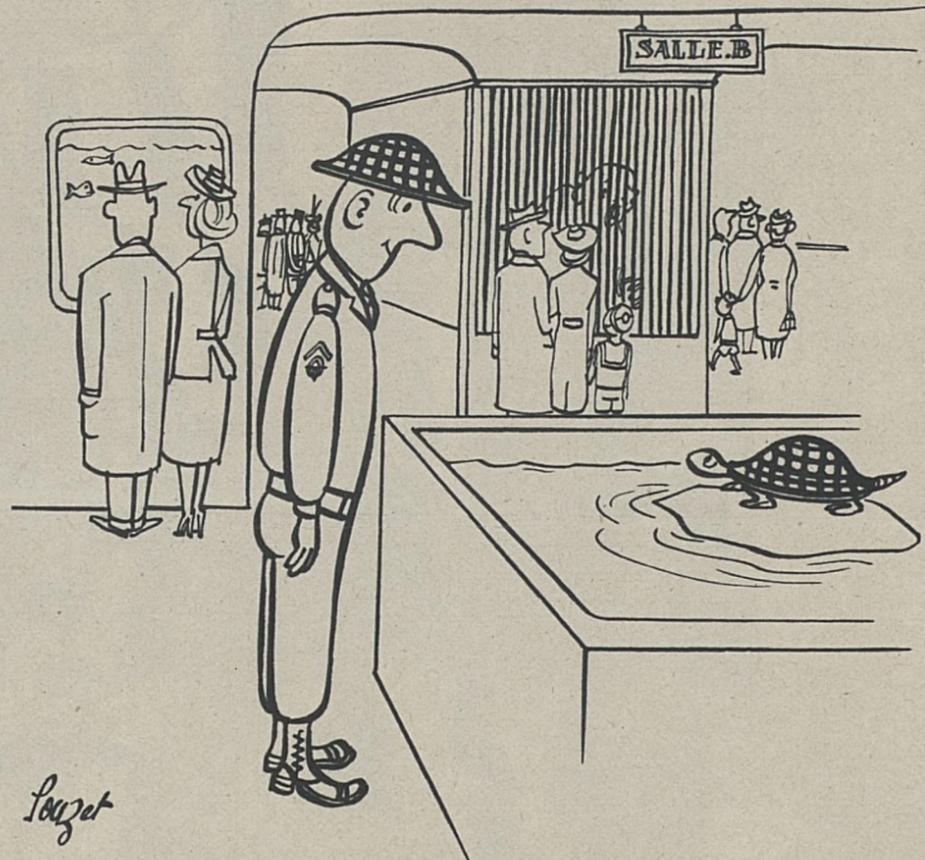


Reporter dans l'âme.  
(Chaval)



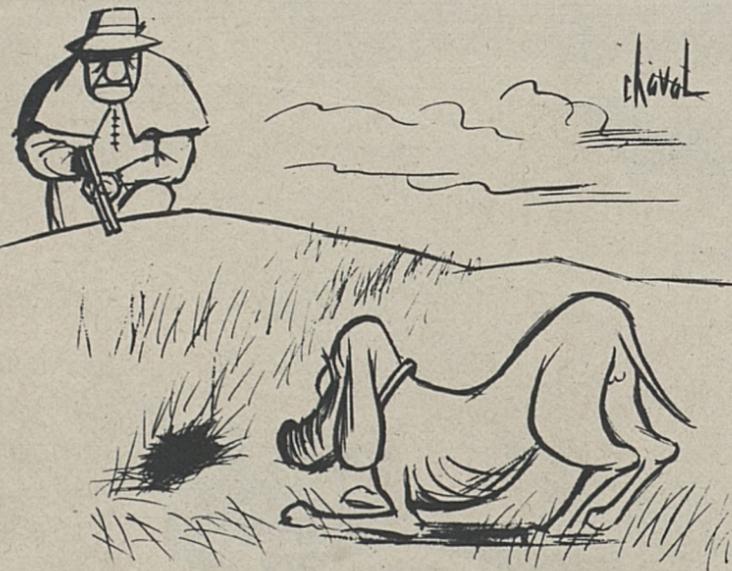
Chaval

(Chaval)



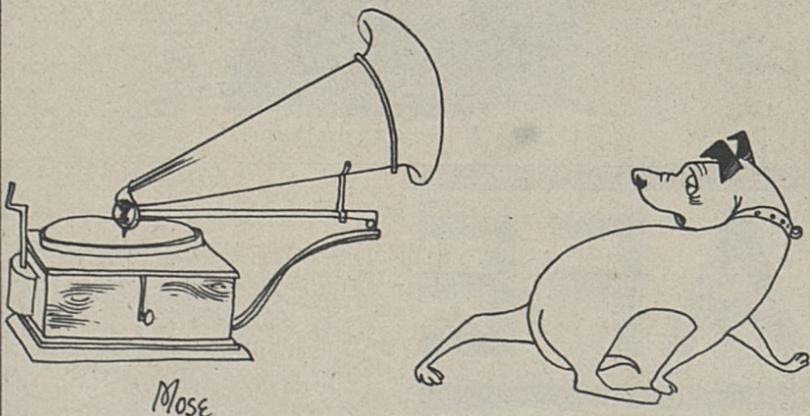
Pouzet

— Ça me rappelle quelque chose...  
(Pouzet)



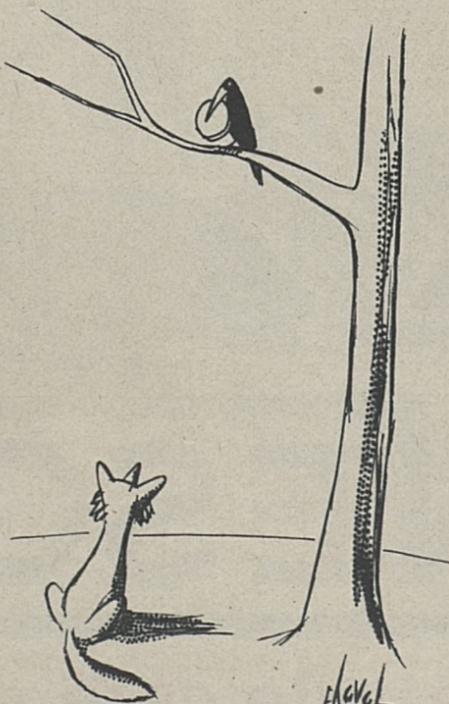
Chaval

— Désolé, patron, il vient de prendre le métro...  
(Chaval)



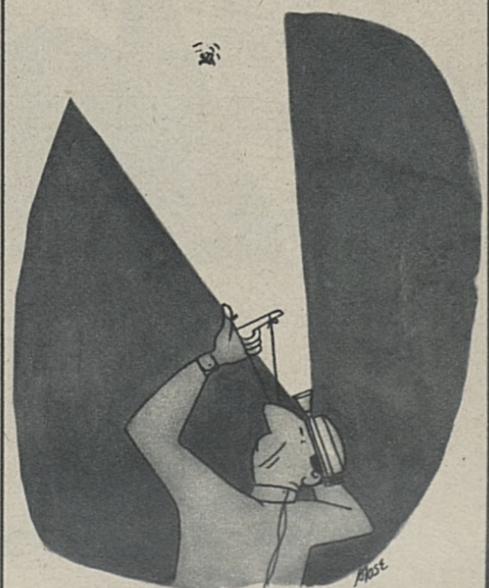
Mose

La voix de son maître.  
(Mose)



Chaval

— Vous avez lu les fables de La Fontaine?  
(Chaval)



Mose

(Mose)



**NESCAFÉ**

**Extrait de café pur en poudre**